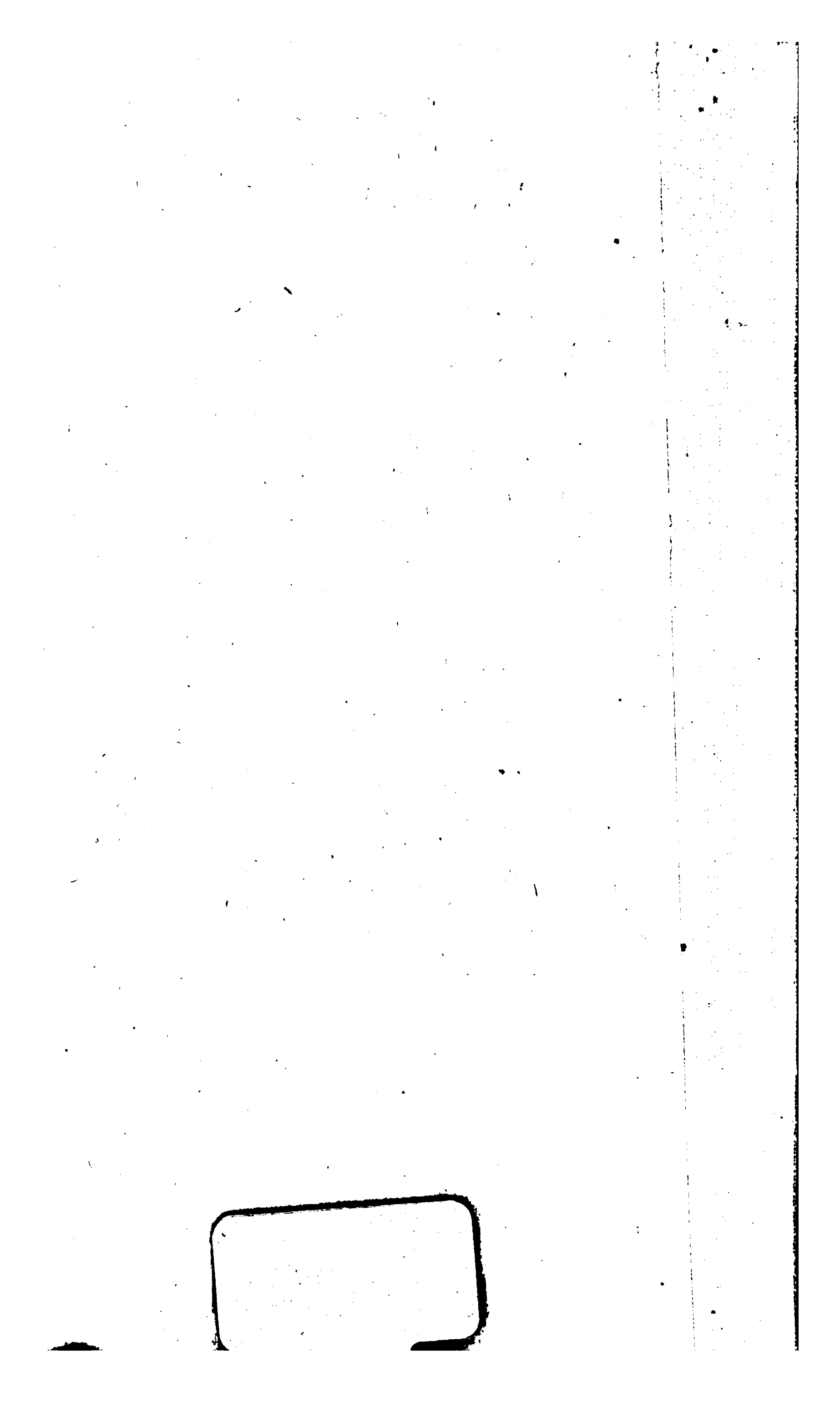
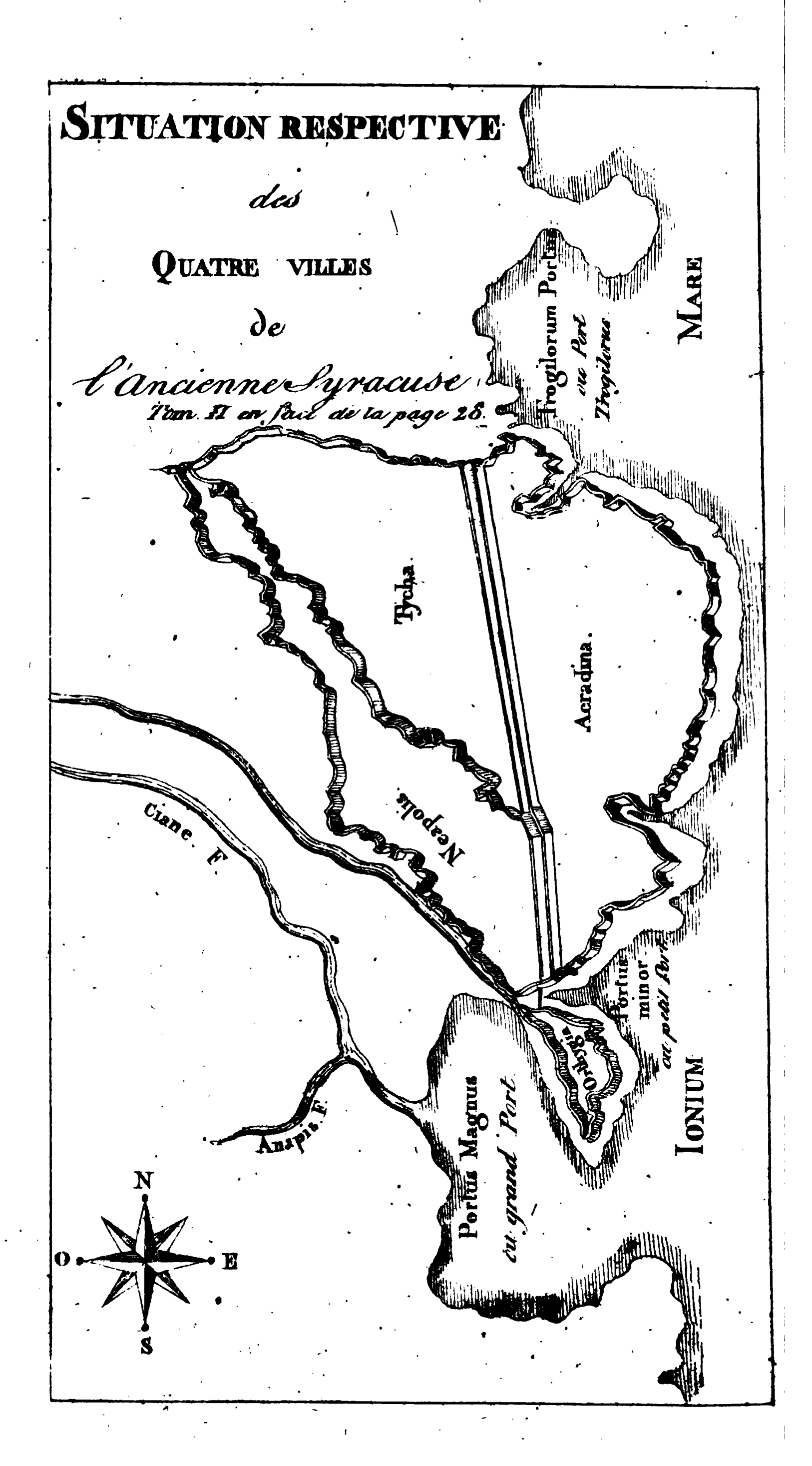



SITUATION RESPECTIVE
des
QUATRE VILLES
de
l'ancienne Syracuse
Tom. II en face de la page 28.
Trogilorum Portus
ou Port
MARE
Tycha
Acradina.
Neapolis
Ciane. F.
Anapis. F.
Portus Magnus
ou grand Port
Portus minor
ou petit Port
Ortygia
IONIUM
N
O
E
S



VOYAGE CRITIQUE à l'Etna

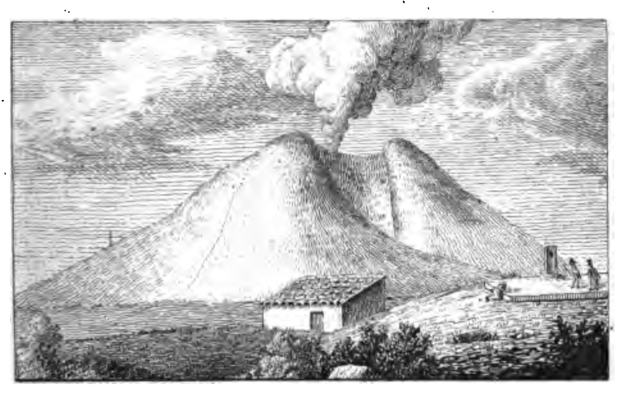
en 1819.

Par J. A. de Gourbillon,

Tome 2.

Ceci, je ne l'ai pas lu, je ne l'ai pas entendu; mais je l'ai vu de mes yeux.

Pétrarque. Epist. fam. L.3.E.5.



Cône de l'Etna : Maison de Refuge : Tour du Philosophe

PARIS,

à la librairie universelle de P. Mongie l'aîné.

Boulevard Poissonnière, N° 18.

1820.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Page 59, lig. 15. frémissement ; *lisez :* frisonnement.
95, lig. dernière. qui ; *lisez :* quoi.
98, lig. 16. un : *lisez* : deux.
102, lig. 10. sous les lieux ; *lisez :* sous les yeux.
116, lig. 1. subséquentes, faites ; *lisez :* subséquemment faites.
130, lig. 13. Glissée ; *lisez :* omise.
148, lig. 2, 3. et ont ; *lisez* : sont.
150, lig. 15. Scapigiâta ; *lisez :* Scapigliâta.
163, lig. 11. mes derniers regards ; *lisez :* un dernier regard.
199, lig. 18. Duéctius ; *lisez :* Ducétius.
252, vers cités. Supprimez le *point* avant le mot *Géla.*
325, lig. 7. sans mystification ; *lisez* : sans mortification.
327, lig. 4. la porte ; *lisez* ; la perte.

VOYAGE CRITIQUE

A

L'ETNA,

EN 1819.

VOYAGE DE CATANE

A SYRACUSE.

L'atmosphère etnéenne n'était pas favorable sans doute aux expériences électriques, ou du moins la propriété de cette atmosphère ne parut point se faire sentir à mon compagnon de voyage, pendant le temps que nous restâmes à Catane. Plus de baromètre mille et mille fois changé de place; plus d'électromètre, de conducteur, ni d'observatoire établi sur les toits! Désormais appendu au mur de la salle commune, le précieux thermomètre n'était plus consulté, ou du moins ne l'était que rarement. Un changement aussi étrange ne pouvait m'écqapper : déjà même, sans pouvoir toutefois en pénétrer la cause, il m'avait frappé sur l'Etna; je me l'expliquai par la suite; car, après notre retour à Catane, il ne se passait pas de jour, que quelque

paysan chargé jusqu'aux oreilles, ne vînt frapper à sa porte, pour lui porter une cargaison de laves, de soufres, de cendres, de sables, de scories et de pierres. L'énigme cessait donc d'en être une : la matière l'avait emporté sur l'esprit : le physicien s'était changé en minéralogiste !

Après avoir embarqué, pour Palerme, la plus forte partie de mon bagage, et retenu pour moi-même une barque qui me conduisît directement à Syracuse; je jetai le froc aux orties; et prenant congé de mon compagnon de voyage, je partis tout seul de Catane.

Poussé par un vent favorable, le léger esquif, qui me portait vers la patrie de Théocrite, de Moschus et d'Archimède, eut bientôt dépassé le promontoire que l'Etna donna tout à coup à Catane. Le soleil sortait de son lit, au moment où je quittais le mien; et, lorsque j'entrai dans ma barque, il paraissait aussi endormi que moi? Le spectacle qu'il m'offre, vaut la peine de se lever à six heures du matin : à notre gauche, la terre semble sortir du sein de la mer Ionienne; à droite, le cap volcanique et noirâtre s'élève au-dessus des flots, qui, venant se briser contre la masse inébranlable, reculent, reviennent sur leurs pas, puis s'engouffrent ensuite, avec bruit, dans les larges fissures de la lave.

PANORAMA DE CATANE.

Pris du point d'où je l'observe, le panorama de Catane ferait courir Paris et Londres. Que si j'avais à peindre ce coup d'œil unique en son genre, je diviserais mon tableau en sept plans différens et distincts. D'abord, un immense et haut promontoire, un amas pittoresque et confus de laves et de scories bien rudes, bien noires et bien irrégulières en couleurs, en teinte et en forme, iraient en diminuant vers la droite, occuper la totalité du premier plan. De ce même côté, les flots de la mer s'empareraient du second plan du tableau, et disparaîtraient au-delà de ces laves, au pied desquelles je placerais la ville même. De ce point, par une pente naturelle et graduée, à mesure que la ville s'étendrait vers la droite, j'aplanirais ses monumens, jusqu'à la hauteur du rivage. C'est ici que je placerais ses temples et leurs dômes; ses palais, ses tours, ses vieux murs calcinés, à demi détruits, et comme chancelans sur leurs bases, au pied scorié du volcan, qui occuperait à lui seul tout le reste. Ce cône parfait, colossal et superbe, qui attire, étonne et confond le regard et l'esprit, je le diviserais en quatre parties, non moins pittoresques sans doute. Immédiatement au-dessus des monumens de Catane, j'étendrais un long tapis de verdure, dont chaque extrémité diminuerait de hauteur, selon la nature du sol même qu'il recouvre. Une immense et sombre forêt, des chênes

aussi vieux que le monde, formeraient le plus beau contraste, avec la fraîcheur du site précédent. Plus haut, si toutefois la chose est aussi possible, je représenterais ce sol aride et nu, ce désert affreux et terrible, où le pied foule le chaos primitif; que nulle végétation ne pare, que nulle habitation n'avive, et qui n'est, en effet, que le séjour du silence et de la mort. Enfin, j'aborderais le sommet de cette colonne du ciel (1), de ce faîte de la Sicile (2), pour le couvrir, des neiges dont il se couvre par fois; et, quand j'en serais là, quand j'aurais peint sa bouche conique et blanchâtre, exhalant son souffle éternel, je n'essaierais pas d'aller au-delà; car, au-delà, l'œil se perd dans l'espace; et le ciel est moins haut que lui.

Matelots Siciliens.

Cependant, mes six robustes rameurs fendent l'onde en cadence, car le vent qui faiblit, nous force de recourir à la rame. On ne dirait pas, à les voir, qu'ils luttent contre les flots superbes? leurs chants rudes, mais joyeux, expriment bien plutôt le plaisir que la peine.

L'habillement de ces espèces d'amphibies, est aussi simple que convenable, aussi peu coûteux qu'élégant: une toile, ni plus ni moins fine que celle de notre voile, est l'étoffe dont il est fait;

(1) Pyndare. *In Pith.*

(2) Senec. *In Herc. OEt.*

un large caleçon, s'arrêtant au-dessus du genou; une chemise sans col et sans manches; un bonnet de laine brune; point de souliers, point de bas; voilà l'habillement du matelot sicilien. Soit pour héler sa barque, soit pour l'amarrer au rivage, est-il forcé de se jeter à la mer? une minute lui suffit, pour être dans l'état de pure nature, et repasser ensuite la chemise et le caleçon; ou, quand la mer est peu profonde, il retrousse seulement celui-ci, et dans ce nouvel équipage, il ne ressemble pas mal à ces faiseuses de tour de force, qui vous montrent souvent des choses qu'on se passerait bien de voir. Au reste, cette classe d'hommes [je veux parler des matelots, et non pas des patrons mêmes], cette classe, dis-je, est la seule, dans laquelle j'ai constamment trouvé le désintéressement, la bienveillance et la franchise. Il se peut que ces qualités soient le partage des autres classes; je ne parle que de ce que j'ai vu : si j'étendais trop la remarque, l'éloge ne serait plus aussi vrai. Ce n'est pas que j'oublie toutes les qualités de ce genre, que j'ai trouvées dans plusieurs personnes des classes supérieures du pays : l'exception, dit-on, prouve la règle; et le digne chevalier Gioëni, par exemple, ne me soupçonnera pas, je l'espère, d'avoir sitôt perdu de vue ses qualités personnelles, les services qu'il m'a rendus, et les vertus qui le distinguent?

L'Agúglia.

Un peu au delà du Symèthe, à environ deux lieues de Syracuse, en face la petite péninsule de Mâgnesi, et presque sur le bord de la mer, s'élève une vieille tour carrée, dont la base seule existe; base qui peut avoir dix-huit à vingt pieds de hauteur. Cette rare antiquité est connue sous le nom de l'Agûglia [l'aiguille], nom qu'elle a donné au pays même. Fazzêllo et Mirabêlla en font un monument élevé par Marcellus, en mémoire de la victoire remportée sur les Syracusains. Voilà une idée neuve sans doute? J'aime à croire, cependant, que le consul n'était pas assez mauvais politique, pour ériger ce trophée injurieux, aux portes même de la ville qu'il venait de soumettre? et ce qui donne bien quelque vraisemblance à ce doute, c'est qu'aucun autre historien n'a parlé du prétendu trophée. Bonânni regarde le monument, comme faisant partie d'un arc de triomphe; mais, du moins, ne cite-il pas le triomphateur. Enfin, quelques voyageurs plus modestes, se sont bornés à en faire une tombe; ils appuient leur opinion sur la découverte d'une espèce de porte, aboutissant à une espèce d'escalier, conduisant à une espèce de salle ossuaire? Il m'est absolument impossible de décider la question; je n'ai vu que de loin l'arc de triomphe ou la tombe; mais, à vue de pays, il m'a paru qu'on peut effectivement en faire tout ce qu'on veut; et dieu sait, en effet, ce qu'on pourra

en faire encore ! Le tremblement de terre de 1537 ne paraît pas avoir respecté le rare monument : Fazzêllo et Mirabêlla parlent d'une colonne qui le surmontait ; cette colonne n'existe plus depuis long-temps ; le tremblement de terre eut tort sans doute ; mais il serait à désirer qu'aucun fléau de ce genre, n'eût jamais renversé de plus beau monument !

Mégare.

Nous entrons à midi précis dans le port de l'ancienne Mégare ; ville qui, depuis long-temps, paraît avoir cédé la place à la moderne Agôsta ; et qui, du temps même de Pausanias, c'est-à-dire au deuxième siècle de notre ère, n'était déjà plus qu'un petit village. La situation en est très-pittoresque. La ville moderne est directement en face du Thapsus des anciens, petit promontoire de la mer Ionienne, que l'on nomme aujourd'hui Mâgnesi ; promontoire formé par une langue de terre qui s'avance ici dans la mer, à environ deux tiers de lieue. Un savant antiquaire paraît pencher à croire, que le nom moderne donné à ce promontoire, est tiré du nom de la ville même ; et que du mot *Megara*, les modernes auraient fait *Mágnesi!*

> *Alphana* vient d'*equus* sans doute ;
> Mais il faut avouer aussi,
> Qu'en venant de là jusqu'ici,
> Il a bien changé sur la route !

Le port de Mégare est un des plus beaux que

SYRACUSE.

Je plains sincèrement le sort de ces pauvres savans, et celui de ces savans pauvres ; de ces antiquaires de louage, de ces bibliothéques ambulantes, connus, dans l'Italie et ses îles, sous le nom de Cicerôni ; espèces d'amphibies scolastiques qui ne sont ni valets ni maîtres ; ni par trop ignorans, ni suffisamment instruits ; ni absolument nécessaires, ni entièrement inutiles ; je plains, dis-je, cette classe partout abondante, et partout malheureuse : mais je plains plus encore le curieux qu'elle instruit ! Le sort d'un forçat ordinaire me semble préférable au sien : attaché à son banc, celui-ci rame, il est vrai, mais avance ; chaque nouvel effort le rapproche de l'heure du repos. Comme lui, attaché aux pas de son guide, le curieux-forçat rame aussi, mais recule ; chaque nouvelle course amène sa nouvelle fatigue ; chaque pas, son nouvel ennui ; et pour lui, l'heure du repos se fait inutilement attendre ! Du sommet d'un volcan, on le pousse au fond d'une tombe, d'où, presqu'aussitôt, on l'exhume, pour le hisser au-dessus d'une tour ! nul repos, nulle trêve, ni de corps, ni d'esprit. De tant de soins, de fatigues, de courses et de peines, dût-il ne recueillir aucun fruit, il faut, bon gré malgré, qu'il les tienne pour payés, et dise en bâillant : je m'amuse ! Je le répète donc : le vrai

forçat est plus heureux : il n'est pas obligé de vanter la galère !

Depuis cinq jours je suis à Syracuse ; et là, soit par terre ou par mer, soit à pied ou à cheval, soit sur la voie moderne ou sur la voie antique, soit enfin dans une lourde charrette, ou sur un ballon dans les airs (1), depuis cinq mortels jours, du matin jusqu'au soir, je mortifie mon pauvre corps, pour le salut de mon esprit !

Mais aussi que n'ai-je pas vu qui soit à voir, dans cette ville qui en fait quatre ? Quel étonnement ! quel plaisir ! quelle extase ! quelle instruction ! quel ennui ! Comment peindre au lecteur tant de raretés, de merveilles ? Le dénombrement seul en ferait pâlir un savant.

J'ai vu des tours, des murs, des portes, des bains, des cirques, des curies, des forum, des temples, des autels, des musées, des gymnases, des théâtres et des tombeaux !

J'ai vu des ports, des mers, des fleuves, des rivières, des lacs, des sources, des fontaines, des citernes, des étangs, des piscines, des marais et des puits !

J'ai vu des rochers, des montagnes, des vallons, des collines, des plaines, des vergers et des landes !

J'ai vu des corps, des têtes, des cuisses, des jambes, des pieds, des mains, des bras, dont les

(1) *Voy.* ci-dessous, Art. *Grotte Parlante*, ou *Oreille de Denis*.

mille et mille fois reconstruite; et s'élève de nouveau sur son ancien sol.

Cicéron et Thucydide nous assurent qu'Orthygie fut d'abord une véritable île; mais ce dernier ajoute que, de son temps même, c'est-à-dire environ cinq cents ans avant notre ère, cette île avait été déjà réunie au continent.

Cependant, dans l'état actuel de cette première ville de la moderne Syracuse, on peut dire que l'oubli, l'avilissement et la misère ont effacé jusqu'au souvenir même de tant d'éclat et de magnificence.

De tous les monumens qui paraient cette ville si célèbre, il n'en est pas un seul sur pied; et passés jusqu'à nous d'âge en âge, leurs noms seuls nous sont restés.

La gloire de Syracuse reposait, par bonheur, sur des bases plus solides : au défaut de ses monumens, Syracuse peut citer le nom de ses grands hommes ; et des hommes valent mieux que des pierres.

La Sicile fut le berceau de la poésie; mais Syracuse en fut la mère. Daphnis fut le premier qui chanta les bergers et les champs; Philémon et Épicarme inventèrent la comédie; Rynthon fit parler les héros tragiques; Saphron créa l'art de la pantomime; et Phormus inventa les décorations théâtrales. La liste des hommes célèbres dans tous les genres, que Syracuse vit sortir de son sein, deviendrait aussi fastidieuse que longue : aucune ville n'en peut citer autant; Théocrite, Bion

et Moschus eussent suffi à l'illustration de tous les lieux qui les auraient vus naître ; Syracuse eut encore un titre plus éclatant : elle donna naissance à un homme, que son siècle et les autres saluèrent du surnom de divin : Archimède naquit et mourut dans ses murs.

On porte généralement la fondation de cette ville à deux mille vingt-huit ans avant notre ère ; trois cent vingt ans après le déluge du Janus de Bérose, ou du Moïse de l'Écriture.

Les Étoliens, connus sous les différens noms de Cyclopes, Phéaciens, Lestrigons, Géans et Lothophages, s'établirent d'abord, à ce qu'on croit, dans une petite île de la côte, où ils bâtirent une ville, qu'ils nommèrent Omothermone. Cette ville, comme on vient de le voir, est la moderne Syracuse.

Aux premiers habitans, succédèrent les Sicules (1). Ce furent eux qui, du nom du marais Syraca, donnèrent le nom de Syracuse à l'ancienne ville ; et ce nom devint la dénomination collective des quatre villes qu'elle contenait. Ils changèrent aussi le nom de l'île en celui d'Orthygie ; nom qui fut changé de nouveau en celui de Naxoson, ou Naxos.

Jusqu'ici la civilisation n'a pas fait de grands progrès ; nos Sicules tiennent de bien près aux Cyclopes, aux géans, et, voire même, aux

(1) 1300 ans avant notre ère.

mangeurs de pierres. Je dis, mangeurs de pierres, non pas que j'ignore en effet que, dans les textes de Bérose et d'Homère, quelques érudits lisent ici, mangeurs de lotos; mais, outre la probabilité de l'altération des vieux textes; outre que, pour trancher la question, aucun de nos savans ne saurait exhiber la plus petite carte des restaurateurs du temps; ma leçon me paraît beaucoup plus admissible : en faisant manger des cailloux aux premiers habitans de l'île, je me colle bien plus qu'eux, en effet, aux probabilités physiques; car le pays n'a pas un seul lotus, et les cailloux y croissent en abondance?

La civilisation est encore dans son enfance; et les prêtres se montrent déjà! La charrue est encore ignorée; et déjà l'autel fume sous le sang des victimes! Des gens qui n'y voient que d'un œil, et qui mangent les enfans tous crus, sont des gens à demi barbares : toutefois, le directeur de la princesse Cyane, fille du roi d'Orthygie, l'engage, dans l'intérêt du ciel, à égorger le roi son père, dans un sacrifice à Bacchus : voilà déjà un pas de fait, vers des temps plus pieux encore!

Enfin la chronique des olympiades commence à parler indirectement de notre île (1); la chronologie grecque va déjà sans lisières, et l'his-

(1) *Chron. Marm. Par.* XIV. — 1399 ans avant notre ère.

toire de Syracuse commence à se tenir debout.

C'est, à ce qu'on prétend, à cette même époque, que l'île fut divisée, en Sicanie, et en Sicile proprement dite. Hésiode, Sénèque, Pline, Salluste, Diodore, Strabon, Ennius, et Fazzello même, soutiennent que la Sicile fut jadis unie au continent : on pourrait trouver, dans leurs livres, des assertions bien moins probables (1).

Nous voici enfin parvenus à une époque un peu moins ténébreuse ; je réponds de l'exactitude des dates ; c'est à l'histoire à répondre des faits.

Archias, chef corinthien, passe en Sicile (2), débarque à Syracuse, met les Sicules à la porte, et s'asseoit à leur place. Son gouvernement est une espèce d'olygarchie ; l'aristocratie pure lui succéde ; et déjà l'île ne compte plus que des nobles et des vilains !

C'est ici que l'on peut placer le premier usage des pièces métalliques ; jusque-là, les marchés s'étaient faits par échange ; le plus fort troquait un poulet contre un bœuf ; le plus fin, un âne ou un bouc, contre une jeune et jolie fille.

Élien et Athénée glissent ici un certain Pollion,

---

(1) Ainsi que je l'ai précédemment remarqué [*Voy. ci-dessus*, tom. Ier., pag. 239], le bras de mer qui sépare les côtes de la grande Grèce de celles de la Sicile, n'a pas plus de quatre lieues de largeur.

(2) 758 ans avant notre ère, et 5 ans avant la fondation de Rome.

qu'ils nous donnent, tous deux, pour avoir introduit l'usage du vin à Syracuse. Ce premier de tous les Bacchus, n'eut garde de ne pas prendre acte de la chose; et grâce à quelques monnaies bien rares et bien illisibles, nous savons, à n'en pas douter, que Pollion fut roi de Syracuse.

Je ne sais trop quel roi ou quel capitaine fut chassé du trône après lui : mais, ce dont je suis sûr, c'est que quelqu'un en fut chassé; car, un trône paraît être une si bonne place, que rarement on la voit vide? Gélon s'en empara (1); mais, comme le prince aimait ses aises, et que ce trône était assez étroit; il essaya de l'élargir, en y joignant la totalité du pays. Ce double trône passa, de main en main, à tous ses successeurs, qui, pour cela, n'en furent pas plus à l'aise.

A Gélon, qui, par parenthèse, était bien le meilleur tyran du monde, succédèrent Hiéron (2), Thrasibule (3), les deux Denis (4); Dion (5), Callyppe (6), Hypparine (7), frère du second des Denis, qui, après l'exil d'Hypparine, remonte

---

(1) 485 ans avant notre ère.

(2) 478 ans *id.*

(3) 466 ans *id.*

(4) 405 et 367 ans *id.*

(5) 379 ans *id.*

(6) 355 ans *id.*

(7) 354 ans *id.*

lui-même sur le trône (1); Hycétas I (2); le célèbre Timoléon de Corinthe (3), créateur du fameux tribunal, connu sous le nom des Amphipoles ou de Jupiter Olympien; Agathocle (4); Memnon (5), Hycétas II (6), Thénion et Sosistrate (7), dont l'un retient la ville d'Orthygie, et l'autre, les trois autres villes d'Acradine, Thyca et Néapolis; le célèbre Pyrrhus (8), gendre d'Agathocle, et, en cette qualité, tombé d'Épire à Syracuse, pour s'emparer de la couronne usurpée; Phyntias et Lypare (9), petits tyrans secondaires, qui règnent ensemble pendant huit ans; Hiéron II (10), l'un des descendans de Gélon, qui, cédant, comme tant d'autres, aux temps et aux circonstances, divise sa couronne en trois parties, dont l'une reste assez mal affermie sur sa tête, et dont les deux autres passent ensuite aux Carthaginois et aux Romains.

Ce Gélon fut aussi malheureux que sage : il fut

(1) 345 ans avant notre ère.
(2) 340 ans *id.*
(3) 337 ans *id.*
(4) 317 ans *id.*
(5) 289 ans *id.*
(6) 288 ans *id.*
(7) 279 ans *id.*
(8) 278 ans *id.*
(9) 277 ans *id.*
(10) 269 ans *id.*

forcé de prendre part aux grands faits des deux guerres puniques ; mais il fut le premier roi de l'île, qui parut se rappeler les besoins de ses fidèles sujets, et s'occuper du sort des paisibles habitans des campagnes, en faveur desquels on le vit publier un code de lois agraires. La première édition de l'ouvrage ne laisse pas que d'être vieille : elle n'a pas moins de 2,088 ans ! toutefois, elle n'est pas épuisée, sans doute ; car, depuis cette époque, on n'en cite pas de nouvelle? Hyéronime, neveu de ce même prince, monte sur le trône après lui (1) ; mais, au bout d'un an et demi de règne, Andronodore, Théodore et Sosis, le tuent. Le premier se joue des deux autres, et s'empare de la ville d'Orthygie (2), à laquelle il donne un gouvernement démocratique.

A partir de cette même époque, jusqu'à la prise de Syracuse (3), par le consul M. Marcellus, l'histoire de Syracuse n'est qu'un tableau de discordes civiles, excitées par Démarate, femme d'Andronodore, et fille aînée d'Hyéron II. Les Romains écoutaient aux portes : quand ils virent que la famille était aux prises, que le trouble était à son comble, et que chacun parlait sans s'entendre ; ils firent, ce qu'on a souvent fait après eux, ce

(1) 215 ans avant notre ère.

(2) Même époque.

(3) 212 ans, même ère.

qu'on fera sans doute encore : ils entrèrent dans la maison, et mirent les maîtres à la porte.

On connaît de reste les détails du fameux siége de Syracuse : ce siége dura trois ans entiers. La constance et le courage des assiégés ne peut être comparé qu'à la patience des assiégeans. Il n'est aucun fait historique plus remarquable et plus intéressant. Comme un géant superbe, le génie d'Archimède plane au-dessus de ce tableau : on croit le voir encore embrasant la flotte romaine, ou la brisant sur les rochers? Enfin, la ville est prise ; le triomphateur y entre ; et au moment, où Syracuse croit n'avoir plus rien à perdre, elle perd en effet ce qu'elle a de plus précieux : un soldat ivre tue Archimède ! on dit que Marcellus le pleura ; on ne dit pas si ces larmes furent celles de la pitié ou du remords?

Les Romains partagèrent la Sicile en deux provinces ou questures : la Syracusane et la Lilybétane (1); mais du moins, ils lui laissèrent ses anciennes lois et ses usages.

Sous le gouvernement consulaire, les guerres civiles ne cessèrent de déchirer ce malheureux pays. Aux exactions de l'infâme Verrès, se joignit, pour le malheur de la Sicile, la part qu'elle fut

(1) Ainsi nommée du promontoire occidental de l'île connu des anciens sous le nom de *Lilybœum Promontorium* : on le nomme aujourd'hui *Capo Boëo*.

forcée de prendre aux guerres des dictateurs et du triumvirat.

Enfin la république tombe, et Syracuse passe sous la monarchie des Césars.

Après deux mille ans de troubles, d'invasions, de désastres et de guerres continuelles, à l'époque de la division de l'empire, la Sicile comptait encore dix millions d'habitans; a peine en a-t-elle la dixième partie aujourd'hui. Toutefois, le cadastre de 1817, porte cette même population à seize cent quarante-huit mille neuf cent cinquante-cinq mille âmes; mais un budget ministériel est presque aussi vrai qu'un cadastre!

Depuis l'an 364 de notre ère, jusqu'à l'éruption des Vandales (1), Syracuse et toute la Sicile respirèrent un moment, sous les empereurs d'Orient. Mais, à partir de cette dernière époque, son sort ne fut pas fort heureux : aux Vandales succédèrent les Goths (2); aux Goths, le fameux Bélisaire, qui la rendit à l'empereur Justinien (3); à celui-ci, les Sarrazins (4); aux Sarrazins, l'empereur Constance (5), neveu du grand Héraclius; et à ce même prince, les Arabes, qui s'en emparè-

(1) An 440.
(2) An 493.
(3) An 534.
(4) An 668.
(5) An 669.

rent pour la seconde fois (1). Syracuse cesse ici d'être la capitale de l'île; titre qu'elle possède depuis plus de deux mille ans. Les Arabes divisent le pays en trois vallées principales : le *Val Nôto*, le *Val Mâné* et le *Val Mazzàra* : cette division subsiste encore, à un léger changement près dans les noms (2). Les deux millions d'habitans, qui, sous les tyrans, formaient la population de Syracuse, sont réduits sous les Sarrazins, à cent-cinquante mille âmes; et les dix millions de sujets que Rome avait en Sicile, ne forment plus qu'environ deux millions.

Cependant, profitant à leur tour, de la division qui éclate parmi les chefs Arabes, les Grecs songent à s'emparer de Syracuse. Michel IV, paphlagone de Constantinople envoie, contre elle, le célèbre George Maniaï, protopastaire et préfet du palais impérial; celui-ci tue l'Arabe Arcadius, et chasse les Sarrazins, de Syracuse (3). Deux ans après (4), ils y rentrent pour la troisième fois; puis, ils en sont définitivement expulsés, par les Normands (5). Aux Normands succédèrent les

(1) An 878, le 22 mai.

(2) Val di Nôto, Val Dêmone, Valdêmone, ou Val Dêmoni, et enfin Val Mazzâra.

(3) An 1038.

(4) An 1040.

(5) An 1085.

Suèves (1); Aux Suèves, les Angevins (2); et aux Angevins, les Aragonais (3).

C'est à cette même époque, que se rapporte la page à jamais mémorable et sanglante des vêpres siciliennes (4).

Après de longs troubles intestins, à la tête desquels on remarque les illustres familles des Chiaramônti, Ventimîglia, Palîzzi, Alagôna et Moncades (5); la Sicile, et conséquemment Syracuse, est soumise à une espèce d'aristocratie, connue sous le nom de tétrarchie des barons; sans compter une foule d'autres gouvernemens éphémères.

Enfin les Castillans chassent les sanglans Aragonais (6); et envoient, en Sicile, un simple vice-roi. A cette même époque, la population de Syracuse, qui diminue sans cesse, ne se compose plus que d'environ quarante mille habitans; ce nombre même ne tarde pas à s'affaiblir encore: les Juifs sont expulsés (7), de toutes les parties de la Sicile, qui, par suite de cette platitude politico-monacale, perd cent mille habitans, en un jour!

(1) An 1194.
(2) An 1266.
(3) An 1282.
(4) Le Jeudi 30 mars 1282. *Voy.* tom. I, pag. 90 et suiv.
(5) De l'An 1337 à l'An 1348.
(6) An 1412.
(7) An 1497.

Les Autrichiens deviennent maîtres de Syracuse (1); et Syracuse ne compte plus qu'environ vingt-deux mille habitans! Les Espagnols les remplacent (2); par suite du traité d'Utrecht, ils cèdent la ville aux Savoyards (3); en vertu d'un autre traité, la pauvre Syracuse, avec laquelle les princes et leurs traités semblent jouer à la madame; la pauvre Syracuse, dis-je, passe de nouveau entre les mains de l'Autriche (4), pour retomber, enfin (5), dans celles qui, avec le reste de l'île, l'étreignent si paternellement aujourd'hui!

Situation respective des quatre Villes de Syracuse.

Il est tels et tels voyageurs qui, quand il vous ont nommé Rome, pensent vous l'avoir fait connaître; il me semble, toutefois que, quant à la description d'une ville, et surtout d'une ville comme Syracuse, on ne saurait trop insister sur certaines localités; car, de l'intelligence de celles-ci, dépend la connaissance de l'autre? Je ferai donc ici, ce que je voudrais qu'on eût fait pour moi : je pren-

(1) An 1516.

(2) An 1700.

(3) An 1713.

(4) An 1720, par suite du traité de la quadruple alliance.

(5) An 1734.

drai le lecteur par la main, pour le mettre ensuite face à face, avec l'objet dont il s'agit.

A peine, en passant de Catane à Syracuse, a-t-on laissé derrière soi la petite île de Thapsus (1), et doublé l'ancien promontoire de ce nom, que l'on aperçoit, sur la droite, un des trois ports de Syracuse, connu des anciens sous le nom de *Portus Trogilorum*, où, selon Tite-Live (2), était encore de son temps, la Tour Galeâgra. Cette tour était hors des murs d'Acradine, murs que baignaient jadis les eaux de ce même port, vers la partie septentrionale de cette dernière ville. Après avoir longé, sur la droite, toute la partie orientale d'Acradine, on parvient à la hauteur du *Portus minor*, ou petit Port de Syracuse. Ce port sépare entièrement Acradine de la petite île sur laquelle s'élève l'ancienne Orthygie, dont toute la partie occidentale est baignée elle-même par les eaux du *Portus magnus*, ou grand port. C'est ici qu'est encore aujourd'hui la principale porte de la ville.

J'ai suffisamment indiqué la situation de l'ancienne Acradine : celle de Thyca et de Néapolis, toutes deux situées dans l'intérieur des terres, me paraît beaucoup moins facile à décrire ; et, surtout, à faire suffisamment comprendre ; j'essaierai cependant de satisfaire à cet égard la curiosité du lecteur (3).

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 9.

(2) Hist. Rom. Lib. 25, 26.

(3) Consultez l'esquisse chorographique en regard.

Toute la partie septentrionale et orientale de l'ancien site d'Acradine est baignée, comme je viens de le dire, par les eaux de la mer Ionienne. L'espace qu'occupait cette ville, forme comme une espèce de cône dont la base s'étend depuis le fond de la baie qui forme le port *Trogilorus*, jusqu'à l'entrée de ce même port, et dont la sommité finit vers la pointe septentrionale de la petite île d'Orthygie; d'où les murs qui séparaient Acradine de Thyca, reviennent en ligne directe, jusqu'à l'extrémité occidentale de la base en question. Cette dernière ligne, ou plutôt les murs d'Acradine, servent de base à un second cône beaucoup plus long que le premier, et qui, en décrivant une courbe vers le nord-ouest, forme lui-même l'emplacement de ces deux dernières villes. Tycha et Néapolis étaient séparées l'une de l'autre, par une seconde muraille qui, vers le sud, décrivant également une courbe très-prononcée, donnait à cette première ville, une largeur qui n'était pas moindre des deux tiers en sus de la largeur de la seconde.

La circonférence de ce double cône, en y comprenant la petite île d'Orthygie [cône qui de toute part était entouré de hautes et fortes murailles], n'avait pas moins de dix lieues d'étendue. Syracuse fut donc en effet, non-seulement la plus grande ville de l'ancienne Europe, mais aussi de l'Europe moderne. On peut douter peut-être de ses deux millions d'habitans : il est impossible de douter de la grandeur de son enceinte; ses murs l'attestent encore aujourd'hui.

Ile d'Orthygie, ou moderne Syracuse.

Je l'ai dit ailleurs, ce me semble : le sort d'un voyageur est à plaindre : tantôt la richesse du sujet l'accable, et tantôt sa stérilité ! Que dire en effet de cette partie de l'ancienne Syracuse, qu'Homère, on ne sait trop pourquoi, surnomma la ville du soleil (1) ? Parlera-t-on de son ancienne gloire ? mais son avilissement n'en ressortira que plus ; de son ancienne opulence ? mais sa misère actuelle déchirera le cœur ; de ses anciens monumens ? mais ses monumens sont sous terre ! Que dire donc de la moderne Syracuse ? parlons un peu de ses ruines et de ses moines : la patrie d'Archimède ne possède plus que cela !

Clergé de la moderne Syracuse.

Par quelle étrange fatalité la marche et l'esprit des princes vont-ils toujours en sens inverse de la marche et de l'esprit des peuples ? Il y a que quelques centaines d'années, que ceux-ci soutenaient le parti de leurs prêtres, contre l'intérêt de leurs princes ; et, aujourd'hui, ces mêmes princes soutiennent le parti des prêtres, contre l'intérêt de leurs peuples ! Sous le règne de Philippe-le-Bel,

(1) Cicéron [*In Verr.* Lib. 6] rattache ce surnom à la pureté du ciel, et à la douceur de sa température ; mais plusieurs autres villes de Sicile, ont un ciel aussi pur, et une température aussi douce.

Dante damnait publiquement des papes : je ne connais aucun pays moderne, où une création de ce genre ne devînt funeste à un poëte ?

N'avez-vous pas des idées bien précises, quant aux conséquences très-probables du gouvernement des prêtres ? venez quelques mois en Sicile, et vos idées s'éclairciront.

Si quelque mortalité venait à peser tout à coup sur le clergé de cette ville, les vivans ne suffiraient pas à l'inhumation des morts ; et la ville deviendrait un désert !

Même en y comprenant les immenses fortifications qui font mine de la défendre, cette ville n'a pas plus d'une lieue de circuit ; toutefois dans ce faible espace, à force d'inciter la piété des fidèles, la gent monacale a trouvé le moyen de former et d'entretenir, aux dépens de ses pauvres ouailles, plus de douze couvens d'hommes, neuf à dix monastères de filles, deux à trois séminaires, soixante à soixante-dix églises ; sans compter une foule de chapelles succursales, d'oratoires, de niches, de madones et de saints, dont chacun a son moine, sa fête, son tronc et ses pratiques !

Et, comme si ce n'était assez de tant d'établissemens de ce genre, la moderne Orthygie compte encore des confrairies *dans le sac*, et des confrairies *hors du sac* ! Les membres de ces associations bizarres, de ces espèces de clubs religieux, sont de simples séculiers qui, de force ou de gré, se vouent à divers actes de piété extérieure. Ces associations n'existent

pas seulement en Sicile : l'Italie en est encombrée. Les gens qui les composent, courent en procession dans tous les quartiers de la ville, dans le costume le plus ridiculement bizarre, que la folie humaine ait jamais inventé : un sac blanc, noir, rouge, bleu, gris, rose, orange ou jaune, selon la confrairie du confrère, les couvre de la tête aux pieds ; tandis que, ménagés à la hauteur des yeux, deux trous laissent percer ses regards, et l'empêchent de se casser le cou ; un énorme chapeau, soit de paille, soit de feutre, à forme ronde et à bords rabattus ; plus une corde autour des reins : tel est l'habillement de ces hommes dont la vue excite à la fois l'étonnement, la peur, et la pitié !

A mon premier passage à Rome, une étrange et barbare paraphrase de la fameuse inscription de Dante : *Lasciate ogni speranza voi che'ntrate*, m'arrêta devant une maison, à la porte de laquelle on lisait en effet :

Di questa porta non si sorte,
Nè prima nè dopo la morte !

Cette lecture excita ma curiosité ; et, pour la satisfaire, je résolus de m'adresser au premier venu. Il y avait dix à parier contre un, que ce premier venu serait un prêtre ou un moine ; et c'en était un en effet ; mais d'une espèce très-curieuse, et dont je ne soupçonnais pas encore l'existence. Qu'on se figure un spectre enveloppé, de la tête aux pieds, dans une espèce de sac de serge noire, et dont les

yeux étincelans brillent à travers deux trous hors du capuce qui me cache son visage. Je me crus au pays des fantômes ; la surprise me fit faire quelques pas en arrière, à mesure qu'il avançait vers moi. Cet homme [car c'en était un en effet] agitait fortement une espèce de tronc portatif, qu'il me tendit en silence ; ce silence était éloquent : il m'apprenait en même temps l'état, le but et le pays du spectre. Quoiqu'assez peu porté à de semblables aumônes, désirant lui faire une demande, je crus devoir répondre à la sienne ; mais je m'aperçus que je n'avais que des pièces d'argent. « Je n'ai point de monnaie », lui dis-je ; et en parlant ainsi, je cherchais dans ma bourse. « *Excellentissimo*, *mi scusi !* » reprit le fantôme enfroqué, d'un ton de voix si humble, si patelin et si doux, que le refus devenait impossible ! cependant, à l'appui de son assertion, le doigt du moine était déjà passé jusqu'au fond de ma bourse, pour me désigner une pièce que je n'avais pas vue moi-même. « Apprenez-moi, lui dis-je, ce que signifie cette étrange inscription, et quelle peut être la maison même ? » Ici les yeux du moine perdirent leur vivacité naturelle : « Cette maison, me dit-il après un moment de silence, cette maison est un couvent des capucines. »—Eh quoi donc ! m'écriai-je, ces sortes de prisons existeraient-elles encore ? — Elles existent, monsieur ; et depuis le retour du Saint-Père, elles sont même plus nombreuses que jamais. Le pouvoir, la cupidité des

prêtres, ont fait de cette ville, comme un vaste couvent, et l'étranger qui la parcourt, se demande où sont les habitans. — Mais quel homme êtes-vous? lui dis-je; ne faites-vous pas partie de cette classe? n'êtes-vous pas vous-même un moine? — Un moine, moi? que le ciel m'en préserve! reprit-il avec feu, mais en baissant la voix : grâce à Dieu, je ne suis ni moine, ni prêtre! » Ici, mes traits exprimèrent une si grande surprise, que mon homme ne put s'empêcher de sourire. « Vous n'êtes à Rome, reprit-il, que depuis peu de temps sans doute; car, s'il en était autrement, je croirais que vous voulez rire? Non, monsieur, je ne suis ni moine, ni prêtre; j'ai servi fort long-temps dans l'armée de votre pays; j'ai été à Vienne, à Lisbonne, à Moscow; et, sous ce travestissement, fort étrange sans doute, vous voyez en moi une espèce de philanthrope, membre d'une association respectable, qui veille au soulagement des pauvres; en un mot, je suis maintenant capitaine dans la garde du pape. » Ma surprise redoublait : le prétendu moine continua : « Cette inscription qui vous étonne, cette maison que vous ne vous expliquez pas, je les connais trop bien moi-même! Voyez-vous cette horrible porte : deux ans, à pareil jour, elle se referma pour jamais, sur une fille unique et chérie; mon enfant me fut enlevée par les trames de ces infâmes, avec qui votre erreur me confond! Pour se soustraire à mon amour, à l'autorité paternelle, ma fille, mon propre enfant n'eut besoin que d'un

vœu, d'un moment, d'une démarche : conseillée par son confesseur, elle se jeta aux pieds du pape, lui demanda d'entrer ici ; et, brisant tous les liens qui l'attachaient au monde et à son père, le pape la prit sous sa protection, et la fit entrer dans ces murs, d'où elle ne sortira en effet, ni pendant sa vie, ni après sa mort! Dans un pays où tout ce qui n'est pas prêtre, est réduit à mourir de faim, ne vous étonnez pas que la misère, plus encore que la superstition même, encombre ces sortes de retraites, d'une foule de membres inutiles à la société qui les méprise, mais qui les paye. Si vous avez une fille ; si cette fille vous est chère ; si son caractère ardent, son imagination active vous font craindre pour elle l'égarement dont je gémis ; éloignez-la des mêmes piéges ; fermez la porte à leurs auteurs, et gardez-vous de l'amener à Rome ! »

Ce terrible système dépeuple Naples, presqu'autant que Rome même. A une époque assez récente, les couvens de ces deux villes avaient enfin été fermés ; leurs revenus, versés dans les coffres publics ; et leurs membres, rendus à la société, qui les forçait ainsi à lui devenir utiles : aujourd'hui, tout est remis sur l'ancien pied, ou, plutôt, les couvens et les moines pullulent plus que jamais à Rome, à Naples, et dans toute la Sicile! Cependant, par une politique remarquable, tout en rendant à César ce qui appartient à César, les souverains des deux pays, n'ont pas étendu le précepte, jusqu'à la restitution des trésors de ces

mêmes moines ; et réduits désormais à la portion congrue, chaque couvent ne jouit aujourd'hui que d'un traitement annuel, d'environ deux mille quatre cents francs; mais, à l'époque où j'écrivais, cette mesure n'avait point encore été appliquée aux prêtres et aux moines de Sicile. J'ignore si les nouvelles lois les soumettront à la réforme ; mais ce dont je suis sûr, c'est que le peuple même n'en sera ni plus ni moins foulé.

Mais, pour en revenir à la moderne Syracuse, on n'y peut faire un pas sans être frappé de la disproportion qui existe entre la classe utile, et le *caput mortuum* social. Les enfans portent ici la soutane et le petit collet ; quelques parens poussent même la fureur, jusqu'à les enfroquer en bas âge. C'est ici que l'on voit des capucins en maillot, et des ignorantins en lisières ! Les enfans de Sparte et de Rome, se couvraient dans leurs jeux, des armures de leurs pères : j'ai vu le temps où les nôtres avaient eux-mêmes un sabre pour hochet !

Au reste, en y comprenant même les prêtres, les moines, les nones, et les confréries *dans le sac* ou *hors du sac*, les deux millions d'habitans, que comptait l'ancienne Orthygie, se réduisent, aujourd'hui, à quatre à cinq mille âmes, assez peu contentes de leur sort.

Le savant le plus distingué de cette ville, est sans doute M. l'abbé Capodièci, dont j'aurai souvent l'occasion de parler. Ce Nestor des antiquaires, dont les travaux et les recherches ont

jeté tant de lumières sur les antiquités de sa patrie, attend encore, aux derniers jours de sa vie, la récompense due à ses efforts patriotiques. Il est difficile de rien voir de plus extraordinaire que ce respectable vieillard, qui, sous ses cheveux blancs, conserve toute l'activité et l'ardeur du jeune âge. Son amour pour l'étude, et particulièrement pour celle des antiquités, est au-dessus de toute croyance. C'est un homme qui ne vit que dans les temps anciens, ne parle que les anciennes langues, ne rêve qu'anciens monumens, et rapporte tout au déluge! La vue de la maison qu'il occupe, ferait courir Paris et Londres! on y respire la rancidité des vieux siècles; on n'y voit que des choses qui ont trois à quatre mille ans! La salle où il travaille ne ressemble à rien de ce qui est quelque chose: toute l'antiquité a concouru à la meubler! les quatre murs sont tapissés d'inscriptions et d'épitaphes, dans toutes les différentes langues; elles sont toutes, les plus vieilles, les plus rares et les plus inintelligibles! Tout autour de la chambre, et jusque dans l'embrasure des fenêtres et des portes, sont posées des tablettes vermoulues, poudreuses, surchargées d'antiquailles de toute espèce et de tout genre; et, comme si l'espace eût manqué, on en retrouve encore sur le parquet, sous les tables, sous les chaises et jusque sous le lit même; car, ou je me trompe fort, ou le vase de nuit est un lachrymatoire antique? En un mot, jamais homme n'eut

plus la passion du métier; l'amour des vieux temps et des dates perce en lui, jusque dans les détails qu'il joint au titre de ses livres, et je n'en veux pour preuve que le titre de son grand ouvrage; titre que je copierai ici, comme un trait assez remarquable; le voici :

« ANCIENS MONUMENS DE SYRACUSE, illustrés par l'antiquaire Joseph-Marie Capodièci, Berger aréthusien, membre de l'académie royale des Périclitans, de Messine; et de celle du Bon Goût, de Palerme; associé honoraire de l'académie des Arcadiens, de Rome; correspondant de l'académie royale d'histoire et des belles-lettres de Naples; secrétaire du bureau du Custode royal des Antiquités de Sicile; chapelain royal, et curé propriétaire de l'Hôpital militaire de Santé de Saint-Jacques de la Place Royale et quartier géral de Syracuse. *Seconde édition*, dédiée aux *Amateurs des Antiquités. A Syracuse*, de l'imprimerie de don François, M. Pulìjo; l'an 1816 de la naissance de Jésus-Christ; l'an 2592 des Olympiades, ou, ce qui revient au même, la quatrième année de la 648e. Olympiade. »

Au milieu de tout ce fatras d'érudition et de dates, l'ouvrage n'en est pas moins très-bon, très-curieux et très-utile; l'auteur n'en est pas moins un homme très-instruit, et, ce qui vaut encore mieux, très-aimable. Si ce livre tombe un jour entre ses mains, il me pardonnera, je l'espère, le style et l'esprit de ces remarques, qui, tout en relevant un

faible très-innocent sans doute, n'ont en effet pour but, que le desir de rendre hommage aux talens de l'auteur, et aux lumières par moi puisées dans son livre.

ANTIQUITÉS D'ORTHYGIE.

RESTES DU TEMPLE DE DIANE.

LES misérables restes du plus beau temple de Syracuse, consistent en trois colones d'ordre grèco-sicule, cannelées; ces colonnes qui, autant qu'on en peut juger, devaient être d'un module remarquable, quant à leur grosseur et à leur élévation, se trouvent encastrées aujourd'hui, dans les murailles intérieures d'une maison particulière, située dans la rue dite Trabocchètto ou Resalîbra. C'est à ces admirables fragmens que j'ai fait allusion, en remarquant plus haut (1), que la moderne Orthygie conservait ses temples sous verre. Ces belles colonnes aux trois-quarts enterrées dans les caves humides et obscures de la maison en question, se retrouvent enfermées, en effet, dans deux espèces d'armoires à vitrage, dans une des chambres de cette maison.

La plus grande partie de ce bel édifice, existait encore en 1562; ces beaux restes furent alors aux trois-quarts abattus, pour faire place à un bureau de gabelle. Puis, en 1664, le reste en fut détruit pour faire place encore à une église dédiée à la Madone des Grâces.

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 14.

De pareils actes peuvent se passer de commentaires; mais quand l'Europe civilisée offre une foule d'exemples de ce genre, qu'on veuille bien m'apprendre de quel droit cette Europe se récrie elle-même, contre la barbarie des Turcs, à l'égard de la dégradation des monumens anciens? les Turcs, il est vrai, abattent tous ces beaux restes, pour en scier les colonnes; mais ils n'en font pas des mosquées; moins encore des bureaux du fisc! ces dégradations ont chez eux, un caractère d'utilité publique, dont le peuple du moins profite : les meules qu'ils en retirent broyent le pain du pauvre, que les madones et la gabelle renchérissent ici pour lui.

RUINES DU TEMPLE DE MINERVE, A ORTHYGIE.

LE temple de Minerve eut le même sort que celui de Diane : plus d'un siècle avant la première irruption des barbares (1), un barbare de la légende, S. Zosime, évêque de cette ville, convertit ce temple en église; et le monument fut détruit.

Vingt-quatre superbes colonnes d'ordre gréco-sicule, cannelées et sans base, apparaissent aujourd'hui, à demi enfouies dans les murs de cette église, dédiée à je ne sais quel saint. Ces colonnes

(1) L'an 878, les Sarrasins s'emparèrent pour la première fois de Syracuse.

sont tout ce qui reste d'un monument, sur le compte duquel, le célèbre accusateur de Verrès (1), ne tarissait point en éloges ! Tels sont les tristes restes du fameux temple de Minerve ; restes qui, dans le fait, semblent se cacher dans l'épaisseur de ces murailles, comme honteux de soutenir cette masse informe et sans goût. De leur côté, les antiquaires font remonter la fondation du temple, à une époque fort antérieure à celle, où le corinthien Archias (2), s'empara de Syracuse, et en chassa les Sicules, c'est-à-dire, fort long-temps avant l'an 758. Si nos savans accusent juste, il résulte du fait en question, que, ce que n'avaient pu faire deux à trois mille ans de discordes civiles, sept à huit irruptions des barbares, dix-neuf siéges, autant de pillages et quatre tremblemens de terre ; vingt évêques l'ont exécuté, pour l'intérêt de l'église, et un peu aussi pour le leur ?

Cimarêlli, Mirabêlla et Mongitôre, placent ici un ancien méridien, dont le premier attribue la construction à Archimède. Ce méridien existait encore en 1766 ; époque où, selon le dernier, l'académie des sciences de Paris, aurait envoyé un de ses commissaires, pour en prendre connaissance. Cicéron n'en parle pas ; mais son silence n'est pas une preuve négative, quant à l'existence

(1) Cicer. *In Verr.* lib. 4 et 5.

(2) *Voy.* ci-dessus, pag. 19.

de cet intéressant ouvrage, le seul qui nous restât du grand homme en question. Le même auteur ajoute que ce monument avait été détruit dès l'an 1659, par l'évêque Capobiânco, qui aurait jugé convenable de faire abattre le mur au pied duquel il était construit. De son côté, Capodièci (1), rejette le fait sur le premier dévastateur, je veux dire, sur l'évêque Zosime; mais Mongitôre et Capodièci se sont trompés, quant à la date de la destruction, et quant au nom du destructeur : l'une et l'autre appartiennent à une époque bien plus récente : car, en fait de pieuses sottises, les évêques de nos jours ne le cèdent à qui que ce soit.

Bains antiques d'Orthygie.

Les misérables restes de cette espèce de monumens, où les anciens déployaient une si grande magnificence, ne présentent ici, aujourd'hui, que des ruines informes, couchées çà et là sur le sol, des souterrains obscurs, humides et fangeux, entièrement dépouillés de tous ornemens extérieurs, et n'ayant plus que les quatre murailles et quelques fragmens d'escaliers. Orthygie a encore huit différentes ruines de ce genre : je n'en ai vu que quatre : une seule aurait suffi.

Le premier de ces bains fut découvert en 1805 ou 1806, dans une maison particulière, située

(1) *Antîchi Monuménti di Siracûsa*. Tom. 1, §. 7, pag. 75.

dans une petite rue (1) du quartier Saint-Jean-Baptiste. En nettoyant une vieille citerne, on découvrit une suite de cinquante-deux marches de maçonnerie ; ces marches aboutissent à une petite salle carrée, au milieu de laquelle sont quatre piliers qui supportent la voûte ; au centre de celle-ci, est un anneau de fer, probablement destiné à suspendre une lampe, dont l'usage ne peut être regardé ici, comme le raffinement d'un luxe inutile ? directement, en face de la porte intérieure, est un banc taillé dans l'épaisseur du mur. Ici, le savant qui me servait de guide, me fit gravement remarquer que ce banc était un siége; et, de plus, que les anciens s'asseyaient sur ce siége, soit avant, soit après le bain ! un peu plus loin, mon homme m'arrêta de nouveau, pour me faire admirer une autre merveille de ce genre : de l'un des côtés de la salle en question, est une porte, ou du moins l'ouverture d'une porte ; et, comme il est fort étonnant sans doute qu'une porte antique ait son seuil, ses mortaises et ses gonds, à défaut de ceux-ci, il m'en fit remarquer la place ! Je lui sus gré de l'observation, car elle m'empêcha de me rompre le cou, sur le seuil de la porte antique ! Celle-ci aboutit à une espèce de canal étroit, flanqué de deux fortes murailles ; canal qu'on me donna pour un très-beau corridor ; de là, je me glissai, à plat-ventre, dans

---

(1) Vîco Bonavïa.

une autre pièce nommée la salle des bains d'eau douce. Au milieu de celle-ci, j'aperçus, en effet, une espèce de fosse carrée-longue, dans laquelle je serais descendu peut-être, si, par bonheur pour moi, mon homme ne m'avait prévenu qu'en fait de monumens antiques, les escaliers sont encore plus mauvais que les seuils. Enfin, pour dernière merveille, on me montra un trou, qu'on m'assura avoir été jadis un puits, et qui s'ouvrait, je crois, à l'un des angles de la salle des bains d'eau douce. Ce trou, ou ce puits, était aussi obscur et aussi sec, que le bain même; ce qui n'empêche pas M. l'abbé Capodièci de découvrrir ici l'ancien réceptacle *des eaux sales ou infectes*, que les matrones Orthygiennes laissaient après elles dans le bain (1)!

Le second des trois bains en question, m'avait été donné (2), pour le *Bain de la Reine*; et, quand je fus sur les lieux, je me trouvai dans le bain de Saint-Philippe! l'erreur ne tirait pas à conséquence: il est des saints plus choyés que des reines; et des églises, plus riches que des palais. On arrive au fond de ce bain, ou plutôt de ce puits, qui est d'une profondeur extrême, par une pente assez rapide, puis,

---

(1) Antîchi Monumênti di Siracûsa. Tom. I. §. 34. pag. 159.

(2) Paternò Bîscari. *Viâggio per tutte le antichità della Sicîlia*. pag. 84.

par un escalier spiral et à trois palliers. A peu près au milieu de la route, est une grande excavation artificielle, dont l'époque ne remonte pas au-delà du dernier siècle, et qui donna lieu sans doute à la découverte de la seconde partie de ce même bain. L'escalier en question tire sa seule lumière, de neuf petites ouvertures ménagées de distance en distance. On arrive enfin à la salle principale et unique, au milieu de laquelle est le bain, où l'on descend encore par trois marches véritablement périlleuses. Des bancs circulairement taillés dans l'épaisseur des murs, sont les seuls objets qu'on remarque; et, quand on les a remarqués, on a vu tout ce qui est à voir, dans le fameux bain de Saint-Philippe; et, pour peu qu'on pense comme moi, on n'en sort jamais assez vite!

Il faut convenir toutefois, que la construction de ce monument a quelque chose de remarquable: c'est une idée assez étrange, en effet, que de placer un bain au fond d'un puits? Enfin, j'en ressortis moi-même, pour descendre de nouveau dans un autre; et, pour le coup, celui-ci était le fameux Bain de la Reine.

J'ai toujours été étonné que le nom donné à ce bain n'ait pas enfanté des volumes? il me semble cependant que l'occasion ne pouvait être plus belle; et que, parmi les femmes de tous les tyrans de Syracuse, il en bien quelques-unes, auxquelles on eût pu l'attribuer? mais, par une singularité qu'on remarque assez rarement, dans les écrits des anti-

quaires, non-seulement le nom de cette reine n'a produit ni dissertations, ni traités, ni querelles, mais il n'a pas même donné lieu à la plus simple conjecture! Espérons toutefois que les choses n'en resteront pas là ; et qu'aussi surpris que moi du silence de ses prédécesseurs, quelque savant cuirassé de latin et de grec, nous démontrera, pièces en mains, que la fougueuse Dimarate, ou l'inexplicable Phylistide se plongeait jadis, jusqu'au cou, au milieu de ces eaux puantes!

Il en est des antiquités comme des mines : on ne les trouve guère à la surface du sol ; et celui qui les cherche au-dessus, ne voit que l'herbe qui les couvre. Le dernier bain qui me restait à visiter, est à vingt ou trente pieds au-dessous d'un des forts de la citadelle, nommé le château des Maniàcci. Nous parvînmes d'abord dans une salle carrée, qui n'a pas plus de quatre à cinq pieds en tout sens ; au fond de cette salle est le bain ; et ce bain ne présente qu'une mare assez puante, où sept à huit personnes pourraient se baigner à la fois. Le sol me parut fort au-dessous des eaux qui le recouvrent aujourd'hui. Le bain proprement dit est entouré de marbre blanc ; les murs intérieurs sont recouverts de stuc, ou plutôt d'une espèce de brique ; la voûte et l'escalier sont faits de larges pierres carrées, et semblent d'un travail fort au-dessus des parties intérieures du bain, évidemment dépouillées de tout ornement accessoire.

Aquéducs anciens d'Orthygie.

Fazzêllo, Mirabêlla, Landolîna et Capodiêci parlent péremptoirement de quatre différens aquéducs qui existeraient, selon eux, dans diverses maisons et églises d'Orthygie.

Toute ridicule que la démarche fût en elle-même, je viens, sur la foi de mes quatre savans, je viens, dis-je, de frapper aux quatre différentes portes, à l'effet d'obtenir la faveur de voir les quatre précieux aquéducs ; et la démarche, ainsi que la demande, n'ont produit qu'un même résultat : on a cru que je voulais rire : on m'a fermé la porte au nez !

J'estime infiniment Fazzêllo, Mirabêlla, Landolîna et Capodiêci : ils se seront mal expliqués, ou j'aurai mal compris leur dire ; mais soit erreur de leur part, ou soit ignorance de la mienne, il faut avouer que les quatre aquéducs m'ont joué là un méchant tour ?

Anciens Puits d'Orthygie.

Les susdits auteurs m'ont assuré encore, qu'on voit aux environs d'Orthygie, ainsi que dans la ville même, un grand nombre de beaux puits anciens ; tels, entre autres, ceux de la plate-forme du Câpo di Pôlpo et du château des Maniâcci; mais, comme dit l'adage, chat échaudé craint l'eau froide; et tout honteux de l'aventure des aquéducs, je ne me sens pas le courage de tirer la vérité du puits !

Grand Port d'Orthygie.

Je ne me fais pas une idée très-juste, de l'effet que pouvait produire le *Portus magnus* d'Orthygie, avec ses cinq milles de circuit (1), ses montagnes verdoyantes, ses superbes murailles, ses portes d'airain, ses forts, ses temples, ses palais, ses deux tours, sur l'une desquelles, l'imagination peut fort bien placer Archimède, brûlant ou fracassant les vaisseaux ennemis, et, au milieu de tout cela, Annibal, Nicias, Marcellus, à la tête des flottes carthaginoises, athéniennes et romaines, chargées de leurs soldats et de leurs instrumens de guerre; je ne sais, dis-je, quelle espèce de prestige pouvait résulter, en effet, d'un théâtre et d'acteurs de ce genre; mais, pour le spectateur impassible, tout cela devait faire un spectacle assez beau?

Rien de tout cela ne pare aujourd'hui le grand port de la ville : tous ces ornemens étrangers, tous ces accessoires pittoresques; plus forte encore peut-être, la magie des temps, des noms et des hommes; rien de cela n'existe; ces lieux ont tout perdu : cependant, ils méritent encore les éloges qu'en a faits Cicéron; et du moment qu'on les voit, on s'écrie avec l'Orateur : il n'est rien de plus beau que le port de Syracuse (2)!

C'est en effet du haut d'une des deux tours que

(1) Environ une lieue deux tiers.

(2) Cicer. *In Verr.* Lib. 5.

Denis avait élevées ici [l'une à l'extrémité de l'île, sur le cap nommé aujourd'hui Capo des Maniâcci; l'autre sur le promontoire *Plemyrius*]; c'est du haut d'une de ces deux tours, dis-je, que le grand Archimède foudroyait les galères romaines. Brydone se flatta d'avoir vu les ruines de cette tour : il avait une vue bien perçante ! Un peu moins crédule que lui, Borch n'en crut pas Cicéron sur parole; et, quant aux prétendues ruines du palais de Denis, ce dernier voyageur eut d'autant plus de raison de se rire de la tradition populaire, que ce même palais et la forteresse que ce tyran y avait jointe, furent entièrement détruits par le célèbre Thymoléon, plus de trois cents ans avant notre ère; et qu'environ soixante-huit ans après cette même époque, Hiéron II construisit un nouveau palais, sur les ruines de celui de Denis; palais dont la situation même, n'est ni plus ni moins connue que celle du palais de Denis.

Pline (1) nous a transmis un fait qui, s'il est véritable, est assez digne de remarque : il prétend qu'un beau jour, les eaux de ce port perdirent tout à coup leur qualité saumâtre ? Malheureusement, pour la confiance due à son dire, Pline se hâte un peu trop d'ajouter, que cet événement arriva le jour même que Dion le Jeune fut chassé de Syracuse; je dis, malheureusement, parce que l'addition de ce dernier fait me paraît affaiblir la confiance qu'on peut

(1) *Hist. Nat.*, lib. 20 cap. 10.

donner à l'autre ; en pareil cas, l'illusion des sens est sans bornes : ce ne serait pas la seule fois, sans doute, que le plaisir de chasser un tyran, eût eu l'art d'adoucir de plus grandes amertumes !

Fontaine d'Aréthuse.

Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée : un vieil adage l'a dit ; le monument en question le prouve.

Que si vous demandez compte aux savans de la grande réputation de cette petite source, ne pensez pas qu'ils entrent dans les détails des localités mêmes : au lieu de vous parler de la fontaine, ils vous citeront Pyndare, Bion, Moschus, Virgile, Ovide, Lucain, Stace, Silius Italicus, Nicanor, Pline, Diodore, Florus, Cicéron, Thucydide, Solin, Vibius Séquester, Sénèque, Pausanias, Athénée, Strabon, Pomponius Méla et Antonin ; et, quand ils auront surchargé leurs pages de citations grecques et latines ; quand ils vous auront rapporté les éloges que les poëtes, les historiens, les naturalistes et les lexicographes ont prodigués à cette source ; en un mot, quand ils auront tout copié et tout dit, vous en aurez un peu moins su, qu'avant d'avoir fait la demande !

Mais si ces éloges furent vrais ; et si, comme Cluvérius (1) l'assure, cette fontaine fut effective-

(1) *Sicilia Antiqua*. Lib. 1, cap. 12.

ment le monument le plus curieux et le plus célèbre de toute la Sicile ; si, par suite de cette même célébrité, Syracuse échappa elle-même au ressentiment d'un vainqueur (1) ; je n'hésite pas à le dire : la princesse qui lui donna son nom, était bien la plus malheureuse princesse de toutes les princesses de la terre ! aucune histoire ancienne et moderne, aucun roman, aucune fable, aucun conte, aucun mélodrame, n'offrit jamais un tel exemple des vicissitudes humaines ; aucun changement de fortune plus frappant, plus affreux, plus touchant, plus complet !

On connaît de reste son histoire : fille de la nymphe Doris et du fleuve Nérée, le rang que ses père et mère tenaient alors en Arcadie, lui valut les honneurs du tabouret, à la cour même de Diane. On sait aussi que cette déesse passa toujours pour la plus grande prude de l'antiquité ; et l'on n'ignore pas que, comme tant d'autres femmes, la déesse voulait bien avoir des amans, mais ne voulait pas que les autres en eussent. En ce temps-là, le malheur voulut qu'un petit prince d'Arcadie, devint fou à lier de la dame de Diane ; et, comme les petits princes d'alors étaient presque aussi opiniâtres que les nôtres, l'ayant surprise un beau jour, au moment où elle se disposait à entrer dans le bain, pour s'assurer mieux de

(1) Florus, *De Gestis Romanorum*. Lib. 3, cap. 6.

son fait, il la saisit par la chemise. Aréthuse, de jeter les hauts cris ! ces cris d'attirer la princesse, qui, jugeant bien que la chemise ne pouvait résister long-temps, ne vit pas de meilleur moyen pour protéger la vertu de sa dame, et refroidir les feux du prince, que de les changer en fontaines. Aréthuse coule la première, et le prince coule après Aréthuse, qui, pour surcroît d'infortune, laisse ici sa chemise entre les mains de son amant, qui, comme elle, se frayant un chemin sous les eaux de la mer, la poursuit, avec la chemise, à plus de deux cents lieues au delà, je veux dire, à Syracuse même. Aréthuse s'arrête enfin; elle regarde autour d'elle; et n'apercevant plus, ni le prince ni la chemise, elle les croit tous deux perdus; ils ne l'étaient ni l'un ni l'autre : l'amoureux prince n'avait eu garde de laisser aller la chemise; mais, au moment où il s'élance vers la rive, dans l'espoir d'attraper Aréthuse par quelque chose qui ne lui reste pas dans la main, la fatale chemise s'accroche à un récif, et s'entortille de telle sorte, autour du cou du pauvre prince, que le prince et la chemise sont retenus sur le récif! de là, le bouillonnement continuel qu'on remarque dans les eaux de la mer Ionienne; bouillonnement produit par les pleurs et les soupirs du prince, enveloppé dans la chemise de la princesse. Ennemis nés des faits surnaturels, les philosophes et les naturalistes, expliquent la chose autrement; mais il est facile de voir, que le manque de foi les égare

encore ici, comme en tout ce qui tient aux miracles.

Mais, pour en revenir à notre pauvre nymphe, Brydone et Borch, qui ne sont pas toujours si sévères, me semblent s'écarter un peu trop, du respect dû à la *chose antique ?* tous deux remarquent ici, qu'au lieu d'une source limpide et riante, ils n'ont vu qu'un lavoir dégoûtant, où coule une eau trouble et saumâtre ; et l'un d'eux [le dernier, je pense], ajoute même, que l'on pourrait en dire autant, des nymphes qui l'entourent aujourd'hui.

Voila ce qui s'apelle outrer par trop les choses : à la vérité, la célèbre fontaine d'Aréthuse sert de lavoir public aux Nausicäa d'Orthygie ; à la vérité encore, celles-ci ne sont pas tout-à-fait aussi jeunes, aussi belles et aussi attrayantes, que la fille du bon Alcinoüs ; à la vérité aussi, la fontaine en question reçoit les eaux d'une partie des égouts de la ville ; à la vérité, enfin, les tanneurs de la ville y font souvent tremper leurs cuirs ; mais, aux yeux des vrais amateurs, ce sont là autant d'objections très-futiles : comme il y a fagots et fagots, il y a également source et source ; or, une source antique est tout autre qu'une source moderne ; la moindre impureté peut corrompre les eaux de celle-ci ; rien n'altère au contraire la pureté des eaux de l'autre ; et ce qui le prouve, en effet, c'est que, malgré les guenilles que l'on lave chaque jour dans la fontaine antique, malgré les

égouts qui s'y vident, et les cuirs que l'on y fait tremper; non-seulement, au titre de lavoir, la fontaine d'Aréthuse joint encore le titre d'abreuvoir public, mais tous les porteurs d'eau de la ville (1) viennent y puiser celle qu'ils vendent aux habitans.

Où Brydone a-t-il été prendre tous les contes qu'il nous fait, sur la nature et le cours des deux sources en question, et le silence que toute l'antiquité (2) aurait gardé, selon lui, sur la seconde de ces mêmes sources? On sait de reste aujourd'hui à quoi s'en tenir sur les fables que les anciens auteurs semblent s'être donné le mot,

---

(1) A Naples, et par toute la Sicile, ces porteurs d'eau, fort différens des nôtres, sont les seuls qui débitent l'eau fraîche et potable; on les connaît sous le nom d'*Acquajoli*; les uns ont de petites boutiques au coin de chaque rue, et les autres parcourent la ville; ces derniers ne ressemblent pas mal à nos marchands de tisane. Les uns et les autres ne vendent que l'eau frappée de glace, ou plutôt de neige, dont ils relèvent la saveur, par quelques gouttes de jus de citron ou d'eau d'anis. L'eau potable des maisons particulières ne se prend pas autre-part; les cafés même n'en ont pas d'autre; et les personnes les plus distinguées boivent publiquement dans la rue, à la porte de ces mêmes boutiques; un grand verre de cette eau glacée coûte deux grains, environ deux liards de notre monnaie.

(2) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 12.

pour publier sur l'Alphée et l'Aréthuse. Les auteurs modernes du pays sont généralement revenus à la raison; les vieux contes de la Grèce ont cédé la place, en Sicile, aux vieux contes d'un pays plus ancien; et les Métamorphoses d'Ovide n'entrent plus pour rien aujourd'hui, dans les cours d'histoire naturelle. Les modernes Sarrasins commencent à se former; ils ne soutiennent plus que ces deux sources n'en font qu'une; ils savent qu'elles ne viennent point de la Grèce; qu'elles ne s'ouvrent point d'elles-mêmes le chemin sous les eaux de la mer; que la première, je veux dire, l'Aréthuse, a son embouchure dans le grand port de leur petite ville, et sa source, dans l'intérieur des terres; que, par un canal artificiel, une partie de ses eaux passe effectivement sous les eaux de la mer, au milieu desquelles elles reparaissent ensuite à quelques toises du rivage; et là, par un effet purement naturel, forment une espèce de bouillonnement; bouillonnement fort remarquable sans doute, mais non pas merveilleux; que les habitans de la nouvelle Orthygie, nomment, on ne sait trop pourquoi, l'Œil de Zîlica; et que les anciens qui le nommaient Alphée, confondaient ridiculement, avec le fleuve de ce nom, qui baignait les murs d'Olympie, en Grèce. Quant à leur prétendu silence sur l'Alphée de la Sicile, je conçois moins encore l'assertion de Brydone; puisqu'il est vrai de dire que la plupart des poëtes, des historiens et des naturalistes anciens

n'ont jamais parlé de l'Aréthuse, sans parler aussi de l'Alphée (1).

Petit Port d'Orthygie.

Quant au petit port d'Orthygie, ce port n'eut jamais rien de remarquable, que la magnificence des monumens mêmes dont il était entouré ; mais, comme ces monumens ont disparu, je ne vois pas ce que l'on pourrait en dire ? Je n'en parlerai donc que pour relever l'erreur assez étrange où Borch paraît être tombé. S'en tenant au surnom que Florus (2) donne à ce même port, qu'il appelle le *Port de marbre*, notre voyageur en conclut, que Denis l'avait fait paver tout entier en marbre fin (3) : voilà de ces idées passablement étranges ! L'historien parle ici en poëte : il prend le tout pour la partie, et rattache au port même, l'épithète convenable aux monumens qui l'entouraient. Denis était un assez méchant prince ; mais Denis était un homme fort au-dessus sans doute de l'idée ridicule qu'on lui prête.

---

(1) Ces Auteurs sont, entre autres : Théocrite, *Idyll.* 4 ; Moschus *Id.* 8 ; Virgile, *Énéid.* lib. 3 ; Pynd. *Od. Pyth*, et ailleurs ; Pausanias, dans ses Attiques et dans *les Éliaques* ; Ovide, *Mét.* liv. 5 ; Plin., *Hist. Nat.* liv. 2, ch. 103 ; liv. 32, ch. 5 ; Sénèque, liv. 3, chap. 26, etc, etc, etc.

(2) Flor. *De Gestis Romanorum.* Lib. I, cap. 6.

(3) Borch. *Loc. cit.* Tom. I, Lett. 10, pag. 137.

Un travail plus utile et plus digne de remarque que le prétendu pavé de Borch, c'est le bel aquéduc que le prince en question avait fait construire au-dessous du port même; ouvrage aussi inouï qu'admirable, et au moyen duquel toutes les eaux des environs d'Acradine, passant ici sous les eaux de la mer, venaient se jeter dans les fontaines d'Orthygie. Brydone confond mal à propos, à cet égard, les eaux des environs d'Acradine, avec celles de la fontaine d'Aréthuse (1); ces eaux qu'il fait ainsi couler dans l'aquéduc de Denis, en étaient, et en sont encore séparées par un espace immense; je veux dire, par toute l'ancienne Orthygie.

Musée d'Orthygie.

Si jamais peuple civilisé fut à même de former la collection la plus nombreuse, la plus riche, la plus intéressante et la moins dispendieuse des anciens monumens de ses pères, ce furent sans doute les habitans de la nouvelle Syracuse. Nés au milieu des ruines de quatre villes fameuses; ne pouvant faire un pas, sans fouler un chef-d'œuvre; ils n'avaient qu'à se baisser et prendre : voyons un peu ce qu'ils ont pris.

Deux ou trois salles par bas, attenantes au palais archiépiscopal, salles humides, étroites et obscures, auxquelles on parvient par la porte de derrière dudit palais; tel est l'emplacement et le

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 12.

lieu octroyés, par les habitans d'Orthygie, aux restes de la magnificence, aux productions du génie, au souvenir même de leurs pères; tel est en un mot, le célèbre musée de la moderne Syracuse!

Ce misérable local, renferme un chef-d'œuvre de l'art: une Vénus, que les antiquaires s'accordent à regarder, comme la fameuse Vénus Callypige, si vantée par les historiens et les poëtes; et qui, se retrouvant partout, n'existe peut-être nulle part.

Je ne réponds donc pas d'avoir maintenant sous les yeux, cette statue célèbre, pour l'exécution de laquelle deux sœurs, les plus belles femmes de Syracuse, s'offrirent à servir de modèles à l'artiste, et, par amour de l'art, rivalité ou principes religieux, l'engagèrent à copier leurs fesses (1);

---

(1) Le mot est un peu leste; mais il est très-modeste, comparativement au récit d'Athénée, de Lampride et d'Archélaüs. Les deux sœurs en question disputaient un jour de la beauté respective de cette partie de leur corps; un jeune pâtre vint à passer; on le choisit pour arbitre; et beaucoup plus galant, et surtout plus adroit que le niais Pâris, l'arrêt du juge syracusain ménagea si bien l'amour-propre des deux belles plaideuses, que l'une d'elles en fit son époux; et pour immortaliser et l'arrêt et leurs charmes, toutes deux élevèrent un temple à Vénus Callypige, c'est-à-dire à Vénus aux belles fesses.

mais ce que je sais bien, c'est que le *beau idéal* ne peut aller, ni plus haut ni plus bas ; et que les fesses en question, feraient honte à plus d'un visage !

Mais que je voie ou non, ici, la fameuse Vénus Callypige décrite par Athénée, Lampride, et Archélaüs, et qui, sous ce même nom, fut donnée, par Héliogabale, au temple de la Vénus syracusaine ; je n'en vois pas moins, en effet, ce que la nature et l'art ont jamais produit de plus beau.

La déesse [car, quelle que soit cette statue, toute femme aussi belle est une divinité, ou mérite du moins d'en être une !], la déesse, dis-je, est debout, et vient, au moment même, de sortir de son bain ; un léger ~~frémissement~~ frissonnement semble la parcourir encore, et me fait grelotter avec elle ; sa main gauche retombe, comme machinalement, sur cette partie du corps, que les anciens nommaient, et que, plus timorés, sans être plus modestes, nous nous contentons d'indiquer. Au surplus, comme le remarque très-bien un savant abbé du pays, l'artiste prévoyant, a placé cette main de manière, que le regard *explorateur* peut passer par-dessous sans peine (1). Quant au bras droit, qui, comme il est facile de le voir, devait cacher aussi quelque chose, la perte de ce bras laisse le sein à décou-

(1) Bongiovânni. *Guida per le Antichità di Siracusa*, pag. 18.

vert; et le *regard explorateur* embrasse ici, sans nul obstacle, toute cette belle partie du corps de la déesse.

Cependant, à demi courbée, et de la seule main qui lui reste, la mère de l'amour cherche à tirer en avant, sur elle, une espèce de draperie, si pesante et si lourde, que, pour plus d'une raison, on s'applaudit de l'inutilité du dessein.

Cette draperie, qui s'élève par-derrière la statue, est effectivement si grossière; le travail et l'effet en sont d'un si mauvais goût, que, supposant d'abord qu'elle avait été placée là, par quelque main ignorante, et n'était en effet qu'un accessoire étranger au chef-d'œuvre, la première idée qui me vint, fut d'en chercher la sertissure; mais, malheureusement, je ne tardai pas à reconnaître que l'idée, sinon même le travail, appartient à l'auteur du chef-d'œuvre (1).

J'aborde enfin le *sanctus sanctorum*. Me voici derrière la statue, face à face avec les deux plus beaux globes que la nature ait pu former, et que l'art ait pu imiter.

Ici, changeant tout à coup de visage et de style, M. l'abbé Capodièci, qui, jusqu'à ce moment, a librement parlé lui-même, de toutes les parties de

---

(1) Ce n'est sans doute qu'à la perfection même de toutes les autres parties de cette statue, qu'on doit attribuer le silence que tous les voyageurs ont gardé, quant au vice de la draperie en question.

notre charmante baigneuse, par lui mesurée et décrite, depuis la tête jusqu'aux pieds, M. l'abbé Capodiêci, dis-je, se renferme tout à coup, dans le plus modeste silence; à peine même ose-t-il jeter un regard furtif, sur cet autre côté du chef-d'œuvre : la tête de la Gorgone ne l'effraierait pas davantage que les fesses de notre Vénus! Quant à son adversaire (1), l'homme au regard explorateur, il est fort au-dessus d'une pareille faiblesse; et, une fois parvenu au point où j'en suis maintenant, il aborde franchement son sujet, et le traite en véritable maître. « *se atténto*, s'écrie-t-il, *rivólgesi l'ócchio álle párti deretáne, si dirà allóra, che le medésime spîrano veraménte naturalézza, ed esecuzióne di anatômiche léggi* (2)! »

Il n'y a pas plus d'une quinzaine d'années, que la moderne Syracuse possède ce chef-d'œuvre de l'ancienne; la statue fut trouvée, le 7 janvier 1804, dans une fouille faite à l'endroit nommé Bonavïa; elle était au milieu de trente-deux autres fragmens de colonnes, de socles et de chapiteaux de marbres étrangers; d'où les antiquaires ont tiré cette conséquence, que le lieu en question devait être le site même du fameux temple de Vénus Callypige.

---

(1) L'abbé Bongiovânni vient, en effet, de publier un petit livre, contre les gros volumes de l'abbé Capodiêci : au moment ou j'écris, les parties en sont encore aux mains.

(2) *Guida per le Antichità di Siracúsa*, pag. 19.

Le chef-d'œuvre a grandement souffert des outrages des hommes et du temps : la tête et le bras droit manquent ; le bras gauche est rompu en deux parties à peu près égales, et sa restauration n'est pas propre à diminuer le regret. M. l'abbé Capodièci remarque fort bien ici, que deux circonstances également pénibles ne laissent que peu d'espoir de retrouver un jour *cette tête charmante*; car, par suite de la plus vile adulation, on sait que les Romains mutilaient les têtes des statues grecques, pour les remplacer par celles de leurs princes favoris ; et que, par un fanatisme non moins barbare, les premiers chrétiens les détruisaient également. En effet, la tête de notre Vénus paraît avoir été sciée et non brisée ; on y remarque même le trou où l'on scella ensuite le fer qui soutenait la tête, ainsi substituée à l'ancienne. Cette adulation était tellement ordinaire, qu'au rapport de Dion Cassius (1), les sculpteurs de l'ancienne Rome avaient coutume de mettre sur les statues, des têtes qui s'ôtaient et se remettaient à volonté. Tout étrange que la chose puisse paraître, sans remonter si haut, ni aller aussi loin, il ne serait pas difficile de découvrir et de citer, parmi nous, plus d'un temple à double idole, et plus d'un dieu à double tête.

Le second chef-d'œuvre du musée d'Orthygie, est une statue d'Esculape. Cette statue est, pour ainsi dire, entière. Le bras et un fragment de la

(1) *Hist.* lib. 7. Cap. 58.

draperie sont les seules dégradations qu'on y remarque ; je dis les seules, parce qu'ainsi que l'observe plaisamment le célèbre Maffei, le temps paraît s'en être toujours pris au nez des statues antiques ? mais, fort heureusement, il n'a donné qu'une légère chiquenaude à celui de notre docteur !

Cette statue est de la plus grande beauté ; elle est un peu au-dessus de la grandeur naturelle ; c'est encore un trésor que ce musée possède depuis peu : sa découverte ne remonte pas au delà du 7 décembre 1803 ; elle fut trouvée dans une fouille faite à peu de distance de celle, qui rendit au jour et à l'admiration commune, la fameuse statue dont je viens de parler.

Je n'ai encore cité que deux monumens du musée d'Orthygie ; et toutefois je suis bien près d'atteindre le terme de la course ; car je n'y vois plus rien de bien remarquable, si ce n'est toutefois le buste de Thymoléon.

Sur le socle de ce buste, se lisait l'inscription suivante :

EXTINCTORI TYRANNICAE.

On y lit, aujourd'hui, un ordre du jour relatif aux coups de canon à tirer par les forts de la ville, le jour de la fête de l'apôtre Saint Jacques ! ceci mérite explication.

Cette statue fut découverte en 1530 ; l'historien Fazzêllo qui, comme je l'ai remarqué, écrivait vers

le milieu de ce même siècle, dit avoir lu lui-même la première inscription (1). En 1618, le gouverneur d'un des châteaux d'Orthygie, la fit gratter entièrement, pour y substituer celle dont je viens de parler. Le lecteur qui aurait quelque peine à me croire, peut recourir ici à l'aveu même d'un auteur national (2), écrivant aujourd'hui, dans Syracuse même.

Au reste, quelques antiquaires prennent ce beau buste pour la statue élevée à Jupiter Libérateur, à l'époque de l'expulsion du tyran Trasybule. Quel que soit le nom qu'on lui donne, l'EXTINCTORI TYRANNICAE n'en aura pas moins été effacé; et le calcul des coups de canon pour l'apôtre Saint Jacques, n'en aura pas moins pris sa place!

Bibliothéque publique d'Orthygie.

Les conservateurs de cette bibliothéque semblent connaître assez peu le prix des trésors qu'ils conservent; car le plus précieux de tous, est celui qu'ils mettent à la porte.

Au-dessus de l'entrée principale est placée la fameuse inscription grecque qui, selon le P Lûpi (3), nous apprendrait ce que nous savions de reste, ce que nous aurions pu nous passer de savoir : que le père du tyran Hiéron se nommait Hiéroclès.

(1) Fazzêllo *De Reb. Sicul.* Dec. I, lib. 4, cap. 1.

(2) Capodiêci. *Antichi Monuménti di Siracûsa.* Tom. I, § 18. pag. 110.

(3) De Sever. *Mart. Epitaph.*, cap. 10, pag. 90.

Cette malheureuse inscription sera la perte des savans de Syracuse : ce sont des disputes, des attaques, des réponses, des volumes à n'en plus finir! depuis l'époque de sa découverte, c'est-à-dire, depuis 1734, jusqu'au moment même où j'écris, la carrière philologique n'a cessé d'être baignée d'encre. Cette inscription fut alors découverte parmi une foule d'autres antiquailles qui, depuis plusieurs siècles, moisissaient en paix dans un coin de la cour du palais archiépiscopal ; le malheur voulut qu'un beau jour, l'an de grâce 1789, M. l'abbé Capodiêci l'aperçût dans son coin ; qu'il en parlât à l'évêque actuel (1), et que l'évêque consentît à l'en tirer ; une fois rendue au grand jour, elle parut beaucoup plus claire ; et l'abbé Capodiêci fit si bien, qu'il décida l'évêque à la placer à la porte de la bibliothéque publique. Le malheureux abbé ne savait guère alors tout le mal qu'il se faisait à lui-même ! seul auteur de la découverte, il eût pu très-facilement s'en réserver tout le mérite ; et son zèle le poussa trop loin. L'évêque s'entend avec l'abbé Sinêsco son secrétaire, qui, à l'inscription grecque, joint une inscription latine deux ou trois fois aussi longue que celle-ci ; inscription dans laquelle il donne à son patron (2) tout le mérite de

(1) Mgr. Alagôna.

(2) Capodiêci. *Antichi Monuménti di Syracûsa.* Tom. I, §, 24, pag. 119.

l'entreprise. Je laisse à juger au lecteur de l'indignation de l'abbé Capodièci, à la vue du nouveau monument! Trente ans n'ont pu encore affaiblir en lui l'impression; et chaque fois que notre abbé y pense, il devient aussi jaune que le marbre de la fatale inscription.

On ne décrit point une bibliothéque; on s'en sert, et ce n'est qu'ainsi qu'on la juge. Je veux croire que celle-ci mérite en effet les éloges très-remarquables que lui donne l'abbé Bongiovânni (1); je veux croire que les deux tables travaillées en mosaïque, avec différentes pierres et marbres de Sicile, sont deux pièces extrêmement curieuses; je veux croire que les livres de la bibliothéque même sont rangés dans le meilleur ordre, et surtout faciles à déranger: je veux croire que l'*éruditissime* bibliothécaire, le chanoine, curé et avocat Ignace Avôlio a lu, à cet effet, tout ce qui a été écrit par Morosius, Leibnitz et les auteurs de l'Encyclopédie française; je veux croire que le voyageur, versé dans la science biographique, doit s'extasier ici, à la vue des éditions des Aldes, Giûnti, Valgrîsi, Frellôni, Morêlli, Robert-Étienne, Vascosâno, Grîfi, Pêrna, Henri Pêtri, Frobêni, Vechêlio, Elzévirs, etc., etc.; je crois également que son extase ne sera pas moins grande, en admirant l'ordre chronologique de la nombreuse et *estimabi-*

---

(3) *Guida per le Antichità di Siracûsa*, pag. 272 *e segg.*

lissime collection des éditions du quinzième siècle ; éditions dont je rends grâce à l'auteur de nous avoir épargné le détail; mais, quant aux éloges non moins grands, non moins *superlatissimes*, par lui donnés à certain vieux codex tombé, comme par miracle, d'une mosquée du Grand-Caire, dans la bibliothéque en question ; la patience à la fin m'échappe ; et je ne me sens plus le courage de m'en rapporter à son dire! Le fait est, que, tout le mérite du précieux codex ne consiste qu'en sa rancissure; et M. l'abbé Bongiovânni me permettra de remarquer, que des raretés de ce genre se retrouvent partout, et ne s'admirent nulle part.

Ce qui vaut mieux sans doute, et sur quoi notre auteur semble insister le moins, c'est une assez belle collection de médailles gréco-sicules et romaines, en or, en argent et en bronze.

Musées particuliers.

Outre le musée public, Orthygie possède deux musées particuliers ; et ceux-ci, comme tous les cabinets de ce genre, soit en Italie, soit en Sicile, s'ouvrent facilement à l'étranger, au moyen d'une faible rétribution.

La première de ces collections appartient à don Charles Rûsso ; la seconde, au peintre don Raphaël Pôliti.

Si le mérite d'un musée tenait au plus ou moins d'espace qu'il occupe, celui du seigneur Rûsso l'emporterait du beaucoup, sur la collection du Ra-

phaël de Syracuse : l'un n'a pas moins de quatre grandes salles remplies, du haut en bas, de minéraux et de coquilles ; l'autre, au contraire, n'en a qu'une, et celle-ci est même assez médiocrement garnie : mais le premier ne renferme que ce qu'on voit partout ; et le second, ce qu'on ne voit nulle part, ou du moins nulle part mieux qu'ici ; une des collections les plus complètes et les plus rares des fameux vases gréco-sicules. Ici, l'élégance et la diversité des formes, la grâce des figures, la variété des couleurs, des attitudes et des groupes, me semblent fort au-dessus des beaux vases étrusques de Naples ; parmi ceux qui m'ont le plus frappé, je citerai les vases à figures noires, ressortant sur un fond blanc-mat ; et, parmi ces derniers surtout, celui que Borch cite, je crois, lui-même : Thésée tuant le Minotaure.

Au reste, de même que tant d'autres modèles de l'art et du goût de leurs ancêtres, ces précieux monumens n'ont pas été entièrement inutiles aux artistes de nos jours ; ceux-ci, il est vrai, ne sont point encore parvenus à imiter les couleurs et les groupes de ces vases ; mais, du moins, leurs potiers en ont-ils imité les formes ; et c'est bien quelque chose. On fabrique aujourd'hui à Milâzzo, l'ancienne Mylas des Chalcidoniens, on fabrique, dis-je, une grande quantité de vases également en terre cuite ; et qui, quoique d'un travail assez grossier, se rapprochent beaucoup, quant aux formes, des beaux vases gréco-

sicules ; et cette manufacture est peut-être la seule que l'on puisse citer en Sicile.

Acradine, seconde ville de Syracuse.

Archias de Corinthe, qui, 758 ans avant notre ère, s'empara le premier d'Orthygie, la seule des quatre villes de l'ancienne Syracuse qui fût encore construite ; Archias, dis-je, passe aussi pour le fondateur d'Acradine. Plus grande que toutes les autres villes, Acradine était aussi la plus peuplée ; on y comptait un million d'âmes. On voit encore les ruines des murs dont elle était entourée.

Cette ville, était baignée par la mer à l'est, au nord et au sud ; la partie occidentale de la ville regardait Thyca et Néapolis (1). Voyons un peu ce qui nous reste de ses anciens monumens.

Anciens monumens d'Acradine.

Au nombre de ses plus fameux édifices, cette ville pouvait citer : 1°. le temple de Jupiter Olympien, temple qu'il ne faut point confondre, avec celui du même nom, situé sur les bords de l'Anapis, et dont je parlerai ailleurs ; 2°. le fameux autel de la Concorde, qui était ici, ce qu'était l'autel de la Miséricorde, à Athènes ; le temple de Diane, à Éphèse, en Syrie ; celui d'A-

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 28, le plan chorographique des quatre villes de l'ancienne Syracuse.

pollon, à Délos; celui de Neptune, en Calabre; celui des Charybes, dans la Samothrace; celui d'Hercule, à Canope; celui de Vénus, en Thrace, et à Paphos; celui d'Esculape, à Pergame; et enfin, ce que sont aujourd'hui les églises et les couvens mêmes, en Sicile; je veux dire, un lieu d'asile, indistinctement ouvert aux hommes persécutés et aux plus infâmes scélérats; 3°. le Prytanée; 4°. la Curie; 5°. le Forum; 6°. le Palestre ou Gymnase; 7°. le Pentapile ou palais à Cinq-Portes, qui, selon toute apparence, fut la demeure de Denis, avant qu'il eût fait construire la forteresse dans laquelle il se retira ensuite, et dont je parlerai plus loin; 8°. le Portique; 9°. le palais d'Agathocle, connu sous le nom du palais aux Soixante-lits; 10°. les fameuses lathomies ou carrières; 11°. enfin, les Catacombes, ou sépultures publiques.

L'histoire nous a transmis le nom de tous ces monumens : à l'exception des lathomies et des catacombes, le temps et les hommes ont effacé, pour nous, jusqu'à la moindre trace des monumens mêmes; ceux des deux autres villes n'ont pas eu un sort plus heureux. J'ai dit au commencement de cet ouvrage, que je ne parlerais que du monument qui existe (1); je passe donc d'abord aux lathomies, pour m'occuper ensuite des catacombes.

---

(1) *Voy*. ci-dessus, Tom. I, pag. 9.

Remarques préliminaires sur les Lathomies de Syracuse.

J'ai dit que ces grandes excavations étaient les seuls monumens qui fussent encore debout, sur le sol de la ville d'Acradine; j'aurais pu ajouter, que de tous les objets offerts à la curiosité du voyageur, dans l'ancienne Syracuse, il n'en est pas peut-être de plus dignes de fixer ses regards, et son attention.

Mais, avant d'aborder le sujet, il convient de nous armer de gravité et de patience; car nous allons avoir affaire à des gens hérissés de grec; à des érudits renforcés, qui vous débitent les plus risibles contes, avec un sérieux remarquable; qui n'entendent pas le mot pour rire; qui, pour la moindre atteinte à la dignité du sujet, seraient hommes à vous envoyer *aux Carrières;* et peut-être même aussi, à vous y faire lire leurs ouvrages!

Il n'est pas un seul auteur ancien, qui n'ait parlé des lathomies de Syracuse. Cicéron et Thucydide nous les donnent pour autant d'excavations artificielles, dont le seul usage aurait été de servir de prison. Diodore et quelques autres, se rapprochent un peu plus de la vraisemblance; ils pensent, qu'avant de devenir l'instrument de la tyrannie, ces longs et dispendieux travaux eurent un but moins odieux et plus utile : les quatre villes de l'ancienne Syracuse furent construites, selon eux,

avec les pierres tirées de ces vastes carrières. Nous reviendrons sur l'examen de la question.

Des rocs taillés à pic, et d'une hauteur démesurée ; d'énormes piliers soutenant des voûtes non moins grandes; des ponts, des arches suspendus dans les airs; des aquéducs, des souterrains, des canaux, des puits, des grottes, des cavernes profondes, où le jour n'a jamais pénétré, où l'air même se glisse avec peine; des masses de pierres informes, renversées les unes sur les autres, comme autant de débris du chaos primitif; des murailles rongées par le temps et les eaux pluviales; tels sont les premiers traits des lathomies de Syracuse; tel est le spectacle imposant qu'elles présentent; spectacle qui, agrandi encore par la magie des temps, des noms, des souvenirs, et de leur deux mille ans d'existence, vous frappe à la fois, de plaisir et de crainte, de surprise et d'horreur.

Quoique l'époque de ces grandes excavations, soit entièrement ignorée, et quoiqu'un travail de ce genre, suppose nécessairement, non pas des années, mais des siècles; cependant, par une singularité bien remarquable, tous les auteurs, soit anciens, soit modernes, s'obstinent à renfermer l'exécution de travaux si immenses, dans le court espace des trente-huit années du règne de Denis. Voilà un peu moins de huit lustres, passablement bien employés? si, contre toute espèce de vraisemblance, l'assertion est effectivement vraie, rayons du dictionnaire des langues, le mot

impossibilité : la sagesse des nations radote ; et Paris peut avoir été fait en un jour !

D'après une autre opinion, ni plus ni moins fondée, ni plus ni moins probable, chacune de ces immenses cavernes, aurait été autant de prison particulière, où le tyran eût enfoui ses victimes ? Je n'ai pas maintenant sous les yeux, la liste des prisonniers carthaginois et athéniens ; menteurs tout aussi *effrontés* que les bulletins politiques, les bulletins de l'histoire ne sont pas articles de foi ; bien moins encore, puis-je calculer, au juste, le nombre des personnes que le prince sacrifia à ses craintes ; mais, tout en parcourant quelques-uns de ces prétendus cachots, je trouvai là plus de place qu'il n'en fallait sans doute, non-seulement pour emprisonner toute l'armée athénienne, mais voire même les deux millions d'âmes de Syracuse ? la prétendue prison n'est ni plus ni moins grande que la ville !

Cluvérius est le seul, que je sache, qui ait vu la chose comme moi (1) ; ou du moins, le silence absolu qu'il garde à l'égard de toute autre prison, dans les quatre villes de Syracuse, paraît être une raison suffisante, pour prendre sa phrase dans un sens exclusif ; et cette prison unique était effectivement située dans cette partie de la ville de Thyca, que les anciens nommaient les Épipoles,

---

(1) *Sic. Ant.* Voici ses propres expressions : *Unus fuit Syracusis carcer Lathomiorum in Epipolis.*

et qu'on nomme maintenant le Belvédère, de sa situation élevée. Cette prison n'est autre que la lathomie de Labdale, ou, comme chacun sait, le poëte Phyloxène se faisait reconduire, quand Denis lui lisait ses vers? mais ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette même carrière est la plus petite de toutes. Convenons-en de bonne foi : nous sommes de vieux enfans, que de vieilles nourrices amusent avec de vieux contes!

Ces carrières plus ou moins vastes, et plus ou moins curieuses, sont disséminées dans les villes, ou plutôt, sur le sol qu'occupèrent les trois villes d'Acradine, Thyca et Néapolis; elles sont au nombre de douze : la lathomie du bois des Capucins, du Paradis, des Cordiers, de la Grotte Parlante, de la Salpêtrière des Grecs, de Bôrgia, de Sainte-Vênere, de Saint-Nicolas, de Roland, d'Arêzzi, de Caravelle et de Labdale. C'est dans cette dernière où Denis avait fait enfermer Phyloxène, auteur d'un certain poëme satirique, intitulé le Cyclope, et dont on prétend que le prince était le héros. On connaît de reste le trait rapporté par Plutarque, dans son traité de la Tranquillité de l'âme : Denis aussi bien que Néron, se piquait d'être poëte, et de plus, bon poëte; quoiqu'il en voulût fort à ce même Phyloxène, l'approbation d'un rival tel que lui, ne pouvait nuire à la réputation de sa muse; il le fait donc tirer de sa prison, et se met à lui lire ses vers, en lui demandant son avis; mais, au lieu de lui répondre,

Phyloxène dit aux gardes du tyran poète : *Que l'on me ramène aux Carrières !*

Parmi ces douze lathomies, il en est trois de remarquables : la grande lathomie d'Acradine, et celles de Néapolis ; je parlerai d'abord de la première, puis, ensuite, des deux autres.

Grande Lathomie d'Acradine, où Bois des Capucins.

Le bon Sancho l'a fort bien dit : Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde ! La plus vaste, la plus secrète, la plus sûre, la plus sombre sans doute des douze prisons de Denis, n'offre plus, de nos jours, qu'une immense fosse toute ouverte, au fond de laquelle on découvre des arbres, des pierres, des choux, des ronces, et des capucins !

Biscari, Bongiovânni et Borch n'en parlent qu'avec un certain air de dédain ; Capodièci même ne la cite, que pour apprendre à la postérité qu'en 1548, la prétendue prison de Denis fut donnée, par l'université de Syracuse, à une troupe de capucins, tombée, je ne sais d'où, dans la ville. Cependant, cette carrière si méprisée de ses ingrats concitoyens, est précisément celle que Brydone (1) admira le plus ; celle dont il a tracé le tableau le plus beau, le plus rare, le plus inouï, le plus *Radclifique* et le plus long ! Mon projet n'est pas de décrire les lieux après lui : il s'est si

(1) *A Tour through Sicily*, Lett. 12.

bien emparé de la matière, qu'il n'a rien laissé à en dire, sinon la simple vérité : il a pris la carrière dans ses mains, il l'a pétri à sa manière; il y a placé des curiosités si rares, des choses si admirablement belles, des objets si inouis et si grands; qu'une fois transplanté dans le livre, le site a changé de nature; et que le jardin des Capucins l'emporte sur les jardins d'Armide !

Ne pouvant recourir, après lui, à l'amplification poétique, il ne me reste d'autre parti que de présenter la chose, telle qu'elle se présente à mes yeux.

La carrière en question est celle qui occupe le plus vaste espace. Au-dessus de cette grande excavation est situé, à deux pas de distance, le couvent d'où elle tire son nom. Cette carrière paraît avoir été creusée à quatre-vingts ou cent pieds au-dessous du sol. A l'exception de quelques morceaux, encore intacts, la voûte qui la couvrait jadis, est entièrement écroulée, et gît, en débris, sur le sol.

On y descend par un chemin rapide et peu sûr. Le Révérend Père qui vous sert de guide, et en tient la clef dans sa poche, ne manque pas de vous faire remarquer deux cavités assez profondes, situées un peu en deçà de cette même porte. Au fond de ces deux cavités, sont des espèces de niches, qu'on croit avoir été les tombes des prisonniers de la carrière. Enfin, la porte s'ouvre, et vous vous trouvez tout à coup, au milieu d'im-

menses ruines, parmi lesquelles croissent, sans régularité ni culture, une foule de plantes potagères, et les fruits que l'on retrouve ici partout; je veux dire des oranges, des citrons, des figues de l'Inde et des olives. Tout cela, j'en conviens, forme un spectacle fort extraordinaire, vu la profondeur où tout cela croît, les décombres qui vous entourent, et ces remparts artificiels, dont l'élévation vous force de porter la tête en arrière, pour apercevoir le ciel.

Brydone s'extasie fort sur les oliviers qui croîtraient ici, selon lui, sur un roc où il n'y a absolument point de terrain (1). Si le fait était vrai, l'extase de Brydone serait juste : il aurait trouvé là un véritable effet sans cause! Malheureusement pour le prix de la découverte, la plus légère observation aurait pu lui en faire reconnaître le vide: cachée dans les fissures du roc, la racine de ces mêmes arbres tient à la terre végétale qui, avant de produire, contenait déjà le germe vivifiant. Quelques-uns de ces arbres ont leurs racines à une très-grande distance de la fissure à travers laquelle ils ressortent, et du roc même sur lequel ils semblent croître. Le fait est si peu extraordinaire, les exemples de ce genre sont si communs partout, que la surprise de notre voyageur est elle-même une cause de surprise.

Cependant, au merveilleux de la nature, le récit de l'auteur en question joint le merveilleux du

---

(1) *Loc. cit.* Lett. 12.

roman : de l'une des plus horribles cavernes de ce jardin délicieux, il fait la scène d'une véritable apparition; il y place une figure ambulante, un vieillard des siècles passés, auquel, n'étaient le bâton de pèlerin, le chapelet et le crucifix qu'il porte, il n'hésiterait pas à demander « s'il a connu Théocrite et Archimède, et s'il se souvient du règne de Denis le tyran? » Par bonheur, la question n'échappa point à notre voyageur; car, s'étonnant de sa science, le moine eût pu lui faire remarquer que, s'il avait vu Théocrite, il n'aurait pu voir Archimède, et que, s'il eût vu Archimède, il n'aurait pu voir Denis le tyran! Toutefois, le prétendu spectre se trouve être un capucin du couvent même; capucin, qui, selon notre auteur, aurait dit adieu au monde, pour passer le reste de sa vie dans cette solitude souterraine, à prier pour les misérables mortels.

Ce petit épisode, qui, dans le fait, est très-agréablement raconté, excita ma curiosité; à mon retour au couvent, je fis part de mes doutes au supérieur même, qui me répondit, en souriant, que ce n'était pas la première question de ce genre que les voyageurs lui eussent faite. « Je n'ai pas lu l'ouvrage de M. Brydone, ajouta-t-il; j'en ai seulement entendu parler; il paraît avoir fait le roman de la Sicile? quand la vérité lui échappe, c'est que le conte ne se présente pas; je n'en veux d'autre preuve que l'historiette dont vous me parlez : il transforme notre verger, en un jardin char-

mant; ce jardin, que nous cultivons tous, et dans lequel nous sommes sans cesse, devient pour lui une véritable solitude; d'un capucin il fait un ermite; et d'un moine mendiant, un homme qui ne saurait toucher aux aumônes qu'on lui fait, si ce n'est avec une paire de pincettes! il y a en tout cela autant d'erreurs que de mots; vos auteurs ultramontains ont beaucoup d'esprit et de goût : un peu de raison et de sens ne leur serait pas inutile. » Tout en prenant de la remarque ce qui pouvait m'en revenir, je saluai le Révérend Père, et me hâtai de le quitter.

Remarques préliminaires sur les Catacombes de Syracuse.

A quelle époque faut-il reporter la construction de ces immenses excavations? ont-elles toujours été destinées à la sépulture des morts? ont-elles servi de sépulture aux païens ou aux premiers chrétiens? Ces questions sont encore à résoudre. Je rapporterai plus loin les conjectures les plus probables.

Le nombre de ces souterrains est pour ainsi dire, infini. Non-seulement, comme je l'ai dit déjà, on les retrouve dans toute l'étendue du sol qu'occupaient les villes d'Acradine, de Thyca et Néapolis; mais ils s'étendent fort au delà de ces trois villes. Les plus vastes et les mieux conservés sont tous dans la ville, ou plutôt sous le sol de l'ancienne Acradine; savoir : les Catacombes de Saint-Jean, de Sainte-Lucie, de Saint-Diego et des capucins.

Je ne parlerai que de la première : quand on en a vu une, on les a toutes vues ; et celle-ci est effectivement la plus belle.

GRANDE CATACOMBE D'ACRADINE.

CETTE catacombe qui, comme je viens de le dire, est connue sous le nom de Saint-Jean, mérite effectivement les titres de cité souterraine, de palais de la mort, de labyrinthe inextricable, que quelques historiens modernes se sont plu à lui donner. Ici, se présente en effet une multitude incalculable de rues, de carrefours et de ruelles souterraines, se croisant en tous sens ; les unes coupées en ligne directe, les autres tortueuses et irrégulières, en largeur comme en étendue : ici, de distance en distance, des trous ménagés dans l'épaisseur des voûtes, et entièrement bouchés aujourd'hui, servaient sans doute à porter quelques lumières dans ces cavités ténébreuses ? de chaque côté des rues que l'on parcourt, on remarque des niches larges et profondes, dans l'intérieur desquelles est une longue file de tombeaux qui tous, de même que la niche même, sont creusés dans le roc à vif.

A en juger seulement par la situation de chaque tombe principale, comme aussi par l'inégalité de nombre et de grandeur de celles qui l'entourent, on ne saurait douter que chacune de ces niches ne fût la sépulture, le colombaire particulier d'une seule et même famille. Deux tombes du père

et de la mère occupent le centre; celles des enfans, ou parens, sont rangées à l'entour.

Toutes ces tombes sont d'une seule et même forme : nul ornement particulier ne les distingue l'une de l'autre. Ce sont autant de carrés longs qui, comme je l'ai remarqué, sont taillés dans le roc même, et qui sont tous entièrement découverts; car les couvercles de terre cuite qui les fermaient jadis, sont tombés depuis long-temps, sous la main des barbares alléchés par l'espoir du gain.

L'un des hommes qui vous guident dans ces affreuses demeures de la mort, se sépare à dessein de vous, pour suivre une route fort éloignée de celle que vous suivez vous-même; et, comme toutes ces niches sont parallèlement alignées, comme elles se correspondent entre elles, au moyen d'une double ouverture, votre homme vous apparaît bientôt à une distance considérable; et, au pâle éclat des torches, passant ainsi de voûte en voûte, de tombe en tombe, et d'horreur en horreur, le regard interdit plonge dans les parties les plus lointaines de ce grand asile de la mort.

Ce spectacle est si beau, il est si frappant, si sublime; il est tellement étranger à tout ce qu'on a vu ailleurs, qu'on s'accuse, pour ainsi dire, d'avoir admiré autre chose; et que l'impression qu'on ressent, paraît être tout-à-fait nouvelle? Comparons ce tableau à celui de Brydone et de Borch.

Ces catacombes, dit l'un (1), ne sont point in-

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. XII.

férieures à celles de Rome et de Naples, et elles sont construites dans le même goût. Aux environs de ces lathomies, dit l'autre (1), en sont d'autres plus petites, qu'on baptise du nom de catacombes : je crois qu'elles le sont comme les autres.

C'est à ces deux courtes remarques que se borne, chez l'un comme chez l'autre, la description des catacombes de Syracuse. Ces remarques sont en effet fort courtes, et cependant elles ne le sont point assez, pour ne pas nous prouver que, ni Brydone, ni Borch n'ont suffisamment observé le monument par eux décrit.

Je réponds à Brydone : bien loin d'être construites dans le même goût que celles de Rome et de Naples, les catacombes en question, ne ressemblent à celles-ci, que par leur situation même, leur usage et leur nom : les unes, comme les autres, sont à plusieurs pieds sous terre; les unes, comme les autres, ont servi de sépultures ; les unes comme les autres sont nommées catacombes. Ici, finit la ressemblance ; ici, s'arrête le point de comparaison. Les tombeaux des catacombes de Rome et de Naples, sont toujours isolés, et ne sont point renfermés dans des niches ; ces tombeaux sont des espèces de trous creusés, de distance en distance, de chaque côté du chemin. Les tombeaux des catacombes de Syracuse sont renfermés dans des niches particulières, et chacune de ces niches en contient un nombre plus ou moins

(6) Borch. *Loc. cit.* Lett. X, pag. 143.

grand. Les parties latérales des catacombes de Naples et de Rome sont formées par un roc massif; au delà duquel le regard ne peut pénétrer; les parties latérales des catacombes de Syracuse sont au contraire taillées à jour, et forment autant d'arcades régulières, au-dessus de chaque niche; arcades qui correspondent l'une avec l'autre, de manière que l'œil les embrasse toutes à la fois, et se perd avec elles dans la ville souterraine. Les rues des catacombes de Rome et de Naples sont tellement irrégulières en hauteur et en largeur, que celui qui les parcourt est réduit à l'alternative également pénible, ou de risquer de se casser la tête contre les voûtes, ou de marcher à demi-courbé : rarement peut-on y marcher deux de front. Les rues des catacombes de Saint-Jean, à Syracuse, sont toutes au contraire d'une largeur et d'une élévation telles, que, pour s'y promener en voiture, il ne s'agirait que trouver le moyen d'y faire descendre un carrosse et une mule.

Je réponds à Borch : la plus vaste des lathomies de Syracuse, la lathomie du Bois des Capucins (1), n'a pas un tiers de lieue de circuit intérieur? Les catacombes dont vous parlez, sont loin encore d'être entièrement excavées, et cependant, dans leur état actuel, vous eussiez pu y faire plus de dix lieues! Quant au doute que vous élevez, sur la

---

(1) Voy. ci-dessus, pag. 75.

nature de ces excavations, qui ne seraient, selon vous, ni des lathomies ni des catacombes, je conviens que mon intelligence ne va pas jusqu'à vous entendre; car, à moins d'attacher à ce dernier mot un sens absolument nouveau; il semble qu'on peut nommer ainsi, ces grandes excavations souterraines, où les premiers chrétiens creusèrent et cachèrent leurs tombeaux? Or, outre que, l'existence de plusieurs milliers de ceux-ci, prouve suffisamment l'usage des autres; une foule d'épitaphes grecques, gravées sur des pierres mobiles, avaient été trouvées de votre temps, et se trouvent journellement encore du nôtre, à la partie de chacune de ces tombes, où reposait la tête du mort? maintenant, je le demande : si tout cela ne vous satisfait pas; si vous croyez encore que ces excavations, baptisées du nom de catacombes, ne le sont pas plus que les autres; que faut-il, pour satisfaire, et que ferons-nous donc de ces excavations immenses et de ces milliers de tombes, qui ne sont, selon vous, ni des carrières ni des tombeaux? Convenez-en, M. le baron : quelque visite indispensable, quelque grand gala chez un prince, quelque bal chez Mgr. l'évêque, vous aura fait perdre de vue jusqu'au nom de ces vieux monumens : cependant, comme leur célébrité vous forçait d'en parler dans l'ouvrage, vous aurez fait comme votre devancier, et vous en aurez dit ce que, pour être cru, il n'aurait pas fallu en dire?

J'ai parlé plus haut des épitaphes journellement

trouvées dans ces tombeaux : le musée d'Orthygie en est plein. Je n'aime point ces sortes de collections; et suis loin d'applaudir à l'absurde manie, qui, dans une seule et même chambre, réunit ainsi les monumens de tous les temps, de tous les lieux et de tous les peuples. Plaisant moyen de prouver le prix qu'on met aux monumens antiques, que de donner l'exemple de leur dégradation; que de leur enlever leur plus grand intérêt, leur usage, leur site, leur coloris local! Ces spoliations monstrueuses m'ont toujours paru dignes des peuples les plus barbares; l'effet qu'elles me firent éprouver à Rome, je l'éprouve particulièrement ici : et ce n'est pas sans indignation ni surprise, qu'au milieu d'un pays qui professe la religion du Christ, on voit des prêtres chrétiens (1) spolier lâchement les tombeaux de leurs frères?

Les murs de ce sombre et silencieux séjour sont encore chargés çà et là d'inscriptions, de croix, de chiffres, de monogrammes gravés, ou seulement peints avec des couleurs rouges, très-vives; on y voit aussi un grand nombre de figures symboliques, des Isis, des Vierges, des pénates, des palmes, des Christ, des colombes, des paons, des coquillages, des fleurs, des branches, des figures d'enfans; quelques mosaïques grossières, des des-

(1) Le musée dans lequel se trouvent les objets en question est, en effet, celui de l'archevêché de la ville. *Voy.* ci-dessus, pag. 57.

sins représentant des pas humains, des mésonphalides, ou espèces de fioles de verre, des plats servant aux repas funèbres, des lampes de tout genre ; des vases onctuaires, des patères, des amphores, des cratères, des vases d'eau lustrale, plus connus sous le nom de lacrimatoires, etc., tous objets, qui, comme on ne l'ignore pas, appartenaient également aux cérémonies funèbres des païens et des premiers chrétiens.

Au reste, il est impossible de supposer que ces catacombes aient pu servir à aucun autre usage qu'à celui indiqué par les différens monumens en question : il n'y a pas ici un pied de terrain, qui ne soit occupé par une tombe.

On se tromperait beaucoup en supposant que la conservation de ces monumens doublement précieux et respectables, dût quelque chose aux soins d'un gouvernement éclairé. Ces catacombes sont affermées à des moines, qui en font eux-mêmes un objet de spéculation, et les montrent à tant par personne. L'état de nos propres catacombes, monumens que, par parenthèse, nous ne prisons point assez ; les soins, la propreté, la sûreté personnelle, et surtout l'absence de tout air corrompu, au milieu de millions d'ossemens, sont le contraste le plus frappant, de l'état d'abandon, de dégradation progressive, du manque de propreté, et de l'air pestilentiel de l'un des monumens les plus intéressans, je ne dis pas de Syracuse, mais de tous les pays que j'ai vus.

J'ai dit qu'on ne savait encore à quelle époque rattacher la construction de ces merveilleux ouvrages, de cette ville souterraine, taillée dans la pierre; qu'on ignorait également si ces excavations furent toujours destinées à la sépulture des morts; et, enfin, qu'on ne s'entendait pas davantage, sur la question de savoir, si elles servirent de sépulture aux païens ou aux chrétiens.

Chacune de ces questions peut paraître, en effet, autant de problème insoluble, pour celui qui n'a pas le monument sous les yeux; la première demande qu'il se fait est de savoir, si les auteurs anciens ont parlé de ces mêmes ouvrages? et du moment qu'il s'est convaincu du contraire, il se croit autorisé à conclure que les ouvrages en question ne sont point des ouvrages anciens; et c'est là, en effet, où gît toute la difficulté. Quant à moi, qui vois et touche ici les objets en question, je ne saurais hésiter à croire que je vois et touche en effet des tombeaux creusés dans le roc, par les anciens habitans du pays; tombeaux qui, après eux, servirent aussi de sépulture aux premiers chrétiens de cette île.

Une conséquence très-singulière sans doute, mais en même temps très-indispensable, me paraît résulter du système des savans qui, sur le silence général des anciens auteurs, ou, du moins, de ceux de leurs ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, ont fondé l'opinion étrange qui rattache la

construction des catacombes à une époque postérieure au culte du paganisme.

Aucun auteur moderne n'a parlé, plus que les anciens, de l'époque de ces constructions; le silence de ceux-ci est, pour le moins, aussi probant que le silence des autres; d'où il résulterait, qu'en partant du principe en question, on pourrait rigoureusement conclure, que les catacombes de Syracuse ne sont l'ouvrage, ni des anciens ni des modernes; que la ville souterraine fut construite toute seule; et que le hasard a tout fait!

Je n'abuserai point de la patience du lecteur, en mettant ici sous ses yeux les opinions plus ou moins fautives, les conjectures plus ou moins ridicules, les assertions plus ou moins erronées. Ce n'est point au milieu des ténèbres qu'il convient de chercher la lumière; et sans nous engager dans un labyrinthe mille fois plus obscur que ces catacombes mêmes, contentons-nous de remarquer qu'elles existent; que chacune des parties qui les composent, porte évidemment l'empreinte du travail de la main de l'homme; qu'il est plus évident encore, qu'elles n'ont été construites que dans le seul dessein d'en faire un vaste cimetière; que, partout, on y retrouve des sépulcres, des monumens et des ustensiles, soit particuliers, soit communs au culte des païens comme à celui des sectateurs du Christ. Quant au silence très-remarquable, sans doute, des auteurs anciens et modernes, je ne vois pas ce qu'on peut en conclure

en faveur du système en question; car il me semble que ce double silence est, au contraire, la preuve la plus évidente que ces travaux immenses se rattachent à une époque fort antérieure sans doute aux temps de ces mêmes auteurs?

Rien de plus remarquable que la simplicité qui caractérise les diverses épitaphes des tombeaux : Le nom, les vertus et l'âge du mort ou de la défunte y sont consignés en trois mots; souvent le nom seul s'y remarque; et parfois celui-ci n'y est pas même cité; et l'épitaphe se borne à une simple sentence; en voici quelques-unes que je lis sur les lieux mêmes :

Au Sommeil de Théodore. Albius. Ophiractos. Philippe. Victoire. Phybno. Alexandre. Clodien. Argyre. Eunolius (repose) au sein de dix ans. Alphia, vécut.... Kapito. Tobianus. Aphrodise, mère de Denis et de Philist..... vécut... Elle vit heureuse en Dieu. Scribonie vécut.........mois....... jours....... La bonne et irréprochable Euphrosine, vécut 40 ans. L'honnête et irréprochable Epaphrodite vécut 30 ans et onze mois. Le bon Télesphore vécut 20 ans (1).

Je ne sais, si je me trompe, mais il me semble

(1) Ces six dernières épitaphes sont maintenant dans le musée de Syracuse.

que cette simplicité de style, a quelque chose de plus touchant et de plus vrai, que le boursouflage et le vide des longues phrases, des éloges et des titres de notre nouveau style lapidaire ?

THYCA, TROISIÈME VILLE DE SYRACUSE.

On ne sait rien de positif, quant à l'époque de la construction de cette ville. Cicéron même, le plus fidèle comme le plus éloquent historien qui ait écrit sur la Sicile, et particulièrement sur Syracuse ; Cicéron ne nous dit autre chose, sinon que la ville en question est la troisième des quatre villes que renfermait l'ancienne Syracuse ; et qu'elle prit le nom de Thyca, d'un ancien temple de la Fortune (1), situé à la place qu'elle occupe ; ce temple fut connu lui-même, sous le nom de *Tyche*; il ne faut pas le confondre, avec un second temple de la Fortune élevé, long-temps après sans doute, par Timoléon ; et dont on ne connaît pas même l'ancien site. Il résulte de ces demi-lumières, que la fondation de la ville de Thyca est antérieure à la fondation du temple en question, lequel temple fut construit environ six cents ans avant notre ère. Quant à la situation même de la ville de Thyca, le lecteur peut recourir à ce qui en a été dit plus haut (2).

---

(1) Cicer. *In Ver.* Lib. 4.

(2) *Voy.* ci-desssus, pag. 28, et suiv.

Anciens monumens de Thyca.

Aux ténèbres qui pèsent sur la fondation de cette ville, viennent se joindre encore celles des noms de la plupart de ses monumens. Le même Cicéron nous apprend, que cette ville avait un très-vaste gymnase ; mais le gymnase n'existe plus, et l'on ne sait pas même où il pouvait être. Il nous apprend aussi, qu'on y voyait plusieurs temples ; mais ces temples ne se voient plus ; et si l'on en excepte celui de la Fortune, le nom de tous les autres est malheureusement resté au bout de sa plume. L'antiquaire Mirabêlla parle de plusieurs marbres qu'il assure avoir appartenus à la porte septentrionale de la ville. Capodiêci ajoute à cette découverte, celle de deux ou trois autres ruines, qu'il donne aussi pour les anciennes portes. Tout cela peut-être vrai, sans être ni intéressant ni utile. La seule chose digne de remarque, c'est peut-être la lathomie des Épipoles, ancien quartier de Thyca ; ce fut celle où, comme je l'ai dit ailleurs, le poëte Philoxène fut retenu par ordre de Denis. Mais, comme une carrière ne ressemble pas mal à une autre, j'éviterai des répétitions inutiles, en renvoyant le lecteur, soit à ce que j'ai dit dans mes remarques préliminaires, sur les lathomies de Syracuse (1), soit dans la

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 71, et suiv.

description de la grande lathomie d'Acradine (1); soit enfin, dans les détails où j'entrerai bientôt, à l'égard des lathomies de Néapolis. De sorte que, ne voyant autour de moi que des ruines, sans formes et sans nom, je me hâte de sortir du désert de Thyca, et j'invite le lecteur à suivre lui-même cet exemple.

Néapolis quatrième ville de Syracuse.

Voici encore un temple, dont l'époque de la construction, nous est donnée pour date de la fondation d'une ville. Mais, ici, la preuve est beaucoup moins certaine; car, les uns reportent la construction du temple, au déluge; et les autres, à une époque fort antérieure à l'existence prouvée de la ville; d'où je conclus que nos savans ne savent rien, ou du moins, savent peu de chose. Eh! qu'importe, en effet, que le temple soit plus ancien que la ville, ou que la ville soit plus vieille que le temple? Le fait est, que, ni le temple, ni la ville n'existent plus, depuis long-temps; preuve incontestable, sans doute, que la ville et le temple sont suffisamment anciens! Laissons, une fois, en repos, tous ces pauvres auteurs classiques, dont, sans rime ni raison, nous troublons si souvent la cendre; et plût au ciel, qu'à chaque citation, inutile, l'auteur cité, mal à propos, pût toujours

(1) *Voy*. ci-dessus, pag. 75, et suiv.

faire tomber la plume du critique et du citateur! en fait d'époque et de dates, pouvons nous raisonnablement nous flatter d'éclaircir des ténèbres que les plus anciens historiens n'ont pu parvenir à percer? quand cesserons-nous donc de mettre de simples conjectures à la place des faits historiques? en ne parlant que de ce que nous croyons savoir, nous nous tromperons encore assez.

Anciens Monumens de Néapolis.

Ces monumens étaient les temples de Cérès, de Libera, que les uns prennent pour Proserpine, les autres pour Vénus, et quelques-uns même pour Ariane; et enfin celui des Thémesphores, temple, qui, par parenthèse, pourrait bien n'avoir jamais existé, et son nom n'être lui-même, qu'un simple surnom donné aux temples de Proserpine et de Cérès? Aucun de ces monumens n'existe. M. l'abbé Capodiêci (1) parle d'un autre temple, dont quelques restes auraient été découverts par lui, en 1780; temple, qu'il prétend être celui dont Diodore a parlé lui-même, sans nous en dire le nom, et en se bornant à remarquer que ce temple fut construit par Hiéron I, quelque temps après celui de Jupiter Olympien, de la ville d'Acradine (2). Je n'ai pu

(1) *Antíchi Monuménti di* Siracûsa. Tom. I, § 2, pag. 17 *e segg*.

(2) Diod. *Bibl. Hist.* Lib. XVI.

voir le monument, ou plutôt ses ruines : je ne saurais donc en parler.

Quant aux monumens existans, la ville de Néapolis est plus riche que les trois précédentes ; on y voit encore les ruines d'un théâtre et d'un amphithéâtre ; des rues sépulcrales, des tombeaux, des lathomies ou carrières ; une piscine ou réservoir ; des aquéducs, des thermes, etc. Ces ruines sont plus ou moins intéressantes ; je parlerai des plus remarquables ; je veux dire des fameuses lathomies, tout en renvoyant le lecteur aux remarques précédemment faites (1).

Grotte parlante, ou Oreille de Denis.

Voulez-vous voir une de ces choses, dont le nom seul excite la surprise, dont on parle d'après les autres, et qu'on admire sans trop savoir pourquoi ? fussiez-vous au fond de la France, au Mexique ou en Chine, je vous mettrai face à face avec la merveille en question.

Nous voici sur le site même où s'élevait jadis l'ancienne Néapolis qui, s'il vous en souvient, était la quatrième et dernière ville de la célèbre Syracuse ? Cette immense vallée, ce désert affreux où nous sommes, se nomme maintenant la lathomie du paradis : l'enfer même n'en a pas de semblable ! Un roc aride, nu, énorme, s'élève circulairement devant nous ; et, pour apercevoir le

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 71, et suiv..

ciel de ce prétendu paradis, nous force ici à jeter la tête en arrière. Ce roc, ainsi que cette vallée, se trouvaient renfermés dans les murs de Néapolis; et d'ici, sur la gauche, en portant vos regards vers la cime du rocher, vous pouvez distinguer encore sans doute les ruines de l'ancien théâtre? regardez bien; car, pour voir du point où vous êtes, il faut avoir d'assez bons yeux! Maintenant, laissez retomber perpendiculairement vos regards vers la terre; et dites-moi ce que vous voyez? Une longue excavation, une immense fissure qui, formée par deux lignes courbes, l'une concave, l'autre convexe, part de la sommité du roc, s'élargit peu à peu, et vient finir sur le terrain. Est-ce tout? Sur la droite, à quelque distance, et creusée dans le même roc, voici une excavation bien plus grande que coupe, en deux parties égales, un énorme pilier naturel, taillé dans le roc même; mais ici l'œil pénètre dans toutes les parties intérieures, et là il s'arrête à l'entrée. La première de ces excavations n'est autre que la fameuse Oreille de Denis; la seconde est ce que l'on appelle la lathomie des cordiers, du nom de ceux qui y travaillent; nous nous occuperons d'abord de la première. J'ai mis les objets sous vos yeux: j'ai tenu ma promesse; c'est à vous à tenir la vôtre, en écoutant mon verbiage, le plus patiemment que vous pourrez.

Une forme très-extraordinaire sans doute, un écho sonore et puissant, une longueur, une obscurité remarquables; voilà l'unique source de tous

les contes dont les plus graves historiens, les observateurs les plus sages ont orné le tableau de cette fameuse excavation! son écho lui valut le surnom de grotte parlante; sa forme en fit faire une oreille; son étendue et son obscurité lui donnèrent le titre de prison: de là, les faits controuvés, les assertions sans preuves, et le roman passé dans l'histoire!

Le champ des conjectures est sans bornes: chacun peut y marcher à son gré. Les auteurs siciliens qui écrivirent les premiers sur les antiquités de Syracuse, se targuèrent du silence de tous les anciens sur la situation de la fameuse carrière dont parle Cicéron (1); et, sur ce même silence, ils fondèrent un système, qu'ils étayèrent ensuite des contes les plus absurdes: l'orateur romain n'avait pas dit un seul mot de la forme et du site de cette carrière; et toutefois nos auteurs décidèrent, que la grotte en question n'est autre que la carrière de Cicéron.

Quant à sa forme particulière, comme le silence de ce dernier auteur, et celui de tous les anciens, ne peuvent détruire le fait même; fait, qu'il ne s'agit plus que de prouver tant bien que mal; un certain antiquaire (2) se charge de l'entreprise; il s'appuie d'une autorité très-respectable sans doute, mais non pas infaillible; et nous raconte que, dans le cours du voyage fait par Michel-Ange Caravâggio

(1) *In Ver.* Lib. V.

(2) Mirabélla. *Dichiaraz. della pianta dell' antiche Siracuse.*

en Sicile, le peintre, se trouvant avec lui au pied de la grotte en question, s'écria : Cette prison a véritablement la forme d'une oreille ! Notre antiquaire ne nous dit pas ce qui engagea le Caravâggio à voir à la fois, dans cette grotte, une oreille et une prison. Il n'en fallut pas davantage, pour consacrer un triple conte; et à partir de cette époque, la grotte fut changée en carrière, la carrière en oreille, et l'oreille en prison ! Site étrange à choisir pour une prison d'état, que le voisinage d'un théâtre, où trente à quarante mille âmes courent en foule chaque jour !

Borch doute si peu du fait ; la nature, la forme et l'usage de la grotte lui paraissent un travail si superbe, une idée si profonde et si belle, qu'il en conclut que Denis ne dut ses trente-huit ans de règne, qu'à la bonté de son oreille ! C'est ainsi, dit-il gravement (1), que le tyran a trouvé l'art de se maintenir sur un trône qui aurait été chancelant pour tout autre que lui. Je ne sais trop ce qui est le plus ridicule, du principe ou de la conséquence ?

A des conjectures si profondes, le même observateur joint des découvertes concluantes : ici, il découvre en effet, des tronçons de chaînes encore fixées dans le roc (2) : or, à quoi eussent servi ces chaînes, sinon à attacher les prisonniers, pendant leur vie ? A quoi eussent servi les urnes funéraires

(1) *Loc. cit.* Tom. I, Lett. X, pag. 143.
(2) *Id.*, *ibid.*

qu'on y trouve (1), sinon à recueillir leurs cendres après leur mort? La conséquence me sembla si probable à moi-même, que j'hésitai d'abord à approfondir les faits. Cependant, comme une première erreur est quelquefois suivie d'une autre, et que le maître m'avait souvent trompé, j'ouvris les yeux, et je pris langue. Le résultat de mes recherches aboutit à me convaincre de la frivolité de l'une et l'autre conséquence. Les urnes en question se changèrent en une seule et unique épitaphe, chargée de symboles et de monogrammes des premiers chrétiens, qui ne se doutaient guère d'être changés un jour en prisonniers de Denis; et les tronçons de chaînes antiques se trouvèrent être des clous modernes, servant à attacher des bœufs! Ces clous sont au nombre de huit; savoir, cinq à droite, en entrant; et trois à gauche, vers le fond : ceux-ci sont à trois ou quatre pieds de terre; ceux-là, à sept à huit pieds du sol. J'ai bien observé les premiers à la lueur de la torche : ni leur forme, ni leur matière ne présentent aucun caractère ancien; et la vile rouille qui les couvre, ne peut être prise en effet pour la précieuse platine antique! Au reste, M. l'abbé Capodiêci (1) a prouvé récemment, que ces pitons ou anneaux ont été placés là, par les paysans du pays. Par suite d'un bail, passé entre eux et la com-

---

(1) *Loc. cit.* Tom. I, Lett..... pag. 143.

(3) *Ant. Monum. di. Sirac.* Tom. II, § 26, pag. 134 *e segg.*

mune, dès le 22 septembre 1584, la prétendue prison de Denis fut changée en étable; et ces clous servaient aux fermiers, soit à attacher leurs bestiaux, soit à suspendre leurs instrumens aratoires.

Cette grotte est effectivement très-curieuse; ou, pour mieux dire, de toutes les antiquités de Syracuse, les catacombes seules exceptées, c'est le seul objet digne de remarque.

Cette immense excavation n'est point creusée en ligne directe, comme la grotte du Pausilippe, à Naples; elle décrit au contraire une courbe très-prononcée: l'une des parties latérales [celle qui est à la gauche de celui qui entre dans la grotte] est faiblement convexe; l'autre présente une espèce de concavité; à cette particularité seule se borne, selon moi, sa prétendue ressemblance avec une oreille humaine?

Cependant, comme un homme qui se noie s'attache aux corps les plus faibles; et que la conjecture vient encore à l'appui du système, les antiquaires ont reconnu dans ce genre de construction, un je ne sais quel raffinement de cruauté dans le prince, auquel ils attribuent l'exécution de ce travail; raffinement, qui aurait eu pour but, d'ôter à ses victimes jusqu'au plaisir de voir la clarté du jour? Ici, nos antiquaires errent eux-mêmes dans les ténèbres; ils oublient qu'il est peu de prisons sans portes; et que, si celle-ci en eut une, ce prétendu raffinement devenait la plus grande de toutes les sottises, la mesure la plus dispendieuse, et, surtout, la plus inutile!

Quel que soit, en effet, le caractère qu'on veuille donner à cette grotte, au lieu de recourir à des suppositions invraisemblables et contraires à la nature de la chose même; j'aimerais encore mieux reconnaître ici, avec M. l'abbé Capodiêci (1), soit dans la courbure en question, soit dans la forme triangulaire de la voûte intérieure de la grotte, l'artifice généralement employé par les architectes grecs, dans toutes les grandes excavations de ce genre; artifice, qui avait pour unique but, de donner plus de solidité et de force aux parties latérales des carrières, et aux bases mêmes du terrain ou du roc excavé. Et ce qui vient encore à l'appui de cette idée aussi ingénieuse que simple, c'est qu'on remarque la même courbe, et la même voûte triangulaire, dans la grande Lathomie d'Acradine, dont il sera bientôt parlé.

La circonférence extérieure de cette grotte, selon le même auteur (2), est de 536 palmes, ou 416 pieds, 10 pouces, 8 lignes; la hauteur de l'ouverture, de 80 palmes, ou 62 pieds, 2 pouces, 8 lignes; la largeur de cette même ouverture, à sa base, de 25 palmes, ou 19 pieds, 5 pouces, 4 lignes; la largeur du milieu de la grotte, de 66 palmes, ou 51 pieds, 4 pouces; la largeur du fond même, de 20 palmes, ou 15 pieds, 6 pouces, 8

(1) *Monum. Ant. di* Sirac. Tom. II, § 26, pag. 140.

(2) Capodiêci. *Loc. cit.* pag. 133.

lignes ; enfin, la longueur totale, de 224 palmes, ou 174 pieds, 2 pouces, 8 lignes (1).

Pour ce qui est de l'écho même, cet écho est en effet, très-prompt, très-flexible et très-pur ; le moindre bruit, le plus léger froissement, dans une des parties de la grotte, passe aussitôt d'une extrémité à l'autre ; mais cette particularité est évidemment contraire à l'usage auquel on voudrait l'appliquer : la réunion des voix de tant de prisonniers n'aurait entraîné que la confusion des voix même ? au reste, toute caverne de cette étendue, soit naturelle, soit excavée par l'art, doit produire un effet semblable ; et j'en ai vu moi-même, qui, sans passer pour des oreilles, avaient des échos aussi forts. Voilà la vérité, passons à l'examen des fables.

Et d'abord, l'abbé Chaupy, rejetant la supposition qui attribue la forme de cette grotte au dessein puéril, qu'un prince aurait eu de jouer ainsi le rôle d'écouteur aux portes ; l'abbé Chaupy, dis-je, met en avant une autre conjecture, plus raisonnable, sans doute, mais toute aussi inadmissible. Selon lui, l'écho en question serait l'effet de l'art ; et la grotte elle-même n'aurait été construite, que pour renforcer la voix des acteurs, placés sur le théâtre qui, comme je l'ai dit, était situé au-dessus de la grotte ? artifice, qui aurait

(1) Dans la réduction de ces mesures, je donne au palme sicilien 9 pouces, 4 lignes de France.

suppléé en quelque sorte, à l'usage de ces espèces de vases, soit d'airain, soit de terre, que les Romains, comme le dit Vitruve, avaient soin de placer dans différentes parties des théâtres; et dont l'invention et l'usage furent très-postérieurs à l'époque de la construction du théâtre de Néapolis.

Sans se donner la peine de passer de la ville moderne, jusque dans l'ancienne ville, et d'examiner un peu les lieux, l'antiquaire Logotêta (1), adopta la même opinion. Il suffit d'avoir eu un moment les localités sous les yeux, pour être convaincu de la frivolité du système. Le théâtre en question est situé, il est vrai, sur cette partie de Néapolis, qui domine la fameuse grotte; mais il en est entièrement séparé, par un intervalle de plusieurs toises, et surtout, par plus de trente pieds d'épaisseur d'un roc massif et solide! Au reste, contre le sentiment d'un nouveau partisan du système (2), M. l'abbé Capodièci (3) en a déjà démontré la frivolité.

Ce même auteur ne voit aucune espèce de ressemblance, entre la forme de la grotte et celle d'une oreille humaine; mais, à peine est-il

(1) *Ant. Monum. di Sirac. Art. Orécchio di Dionîsio.*

(2) Bongiovânni. *Guida per le Antichità di Sirac.*, pag. 46, note 1.

(3) La Verità *in* Prospetto, § 15, pag. 70.

sorti de l'ornière commune, qu'il y retombe de nouveau, en soutenant que, non-seulement cette excavation ne peut avoir été qu'une carrière, mais que cette carrière n'est autre, que la grande carrière dont parle Cicéron ; et, conséquemment, la fameuse prison de Denis ! Cependant, son opinion ne se fonde, que sur le sens particulier qu'il lui plaît de donner à la phrase cicéronienne : l'Orateur romain aura dit : *Opus ingens magnificum Regum ac Tyrannorum, totam est Saxo in mirandam altitudinem depresso ;* il aura ajouté ensuite : *Carcer ille, qui est, a crudelissimo tyranno Dionisio factus Syracusis* (1); et, sur ce seul pronom relatif, notre auteur fondera tout son système ; et soutiendra que cette *ille* ne peut se rapporter qu'à la grotte en question (2) !

Cette manie de torturer un auteur, pour l'amener à dire ce qu'on voudrait qu'il eût dit, entacha long-temps la critique : grâce au ciel, nous n'en sommes plus là ! on se rit maintenant de ces sortes de preuves ; et, jusqu'aux savans même, tout auteur est forcé, aujourd'hui, de tirer exclusivement les siennes, de l'évidence et du raisonnement.

A la suite de quelques détails sur le prétendu artifice, qui se remarquerait dans la construction

(1) Cic. *In Ver.* Lib. V.

(2) Capodièci. *Monum. Ant. di* Sirac. Tom. II, §. 6, pag. 138.—La *Verità in Prospett* § 15, pag. 69.

de la grotte : une ouverture pratiquée dans le haut de ce bâtiment dit Borch, le plus sérieusement du monde, et qui apparemment renfermait un de ses satellites [un des satellites de Denis], lui servait à recueillir tous les discours des prisonniers, dont le moindre son, par la configuration de cette espèce de salle, se répercutait dans l'angle du sommet (1).

Il est évident que l'auteur veut parler ici d'une certaine niche, ménagée dans l'épaisseur extérieure de la grotte, à quelque distance de son ouverture ; et dont je parlerai bientôt moi-même. C'est ici, en effet, que nos anatomistes en pierres, s'accordent à trouver le tympan de la fameuse oreille ; et c'est ici encore, que Brydone a placé lui-même un petit trou, qui communiquait à une chambre, où Denis avait coutume de se cacher ; et d'où, appliquant sa propre oreille à ce trou, on croit [ajoute modestement le critique] qu'il entendait distinctement ce qui se disait dans la caverne ? puis, copiant ici, sans doute, le rêve de quelque chroniqueur sicilien, il n'hésite pas à nous donner comme un fait historique, le plus impertinent de tous les contes : il ajoute : dès que cet ouvrage fut fini, il fit mettre à mort les ouvriers qui y avaient travaillé (2).

S'en reposant, sans doute, sur les grâces de son

(1) *Loc. cit.*,

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. XII.

style, cet auteur abusa par trop de la bonne foi du lecteur; on dirait que, comme le poète espagnol, il eût pris aussi pour devise:

J'écris en insensé; mais j'écris pour des fous.

toutefois, parmi ces derniers, il se trouve bien quelques sages; et fussent-ils moins nombreux encore, ils n'en seraient pas moins respectables.

Non-seulement cette accusation grave, cette assertion positive, est dépourvue de toute espèce de preuve; mais j'ajoute, qu'elle est ridicule, maladroite, et directement contraire au fait que l'auteur veut prouver: l'existence de l'oreille de Denis, en tant que servant au tyran, à surprendre les secrets de ses victimes.

Qu'Aristote, Diodore, Cicéron, Plutarque, Thucydide, que les historiens les plus graves et les plus véridiques, aient gardé le silence sur la forme même de la grotte; c'est ce qui peut, rigoureusement parlant, ne pas être une preuve négative: le peu d'importance, par eux attaché à la chose, pourrait expliquer ce silence; mais de nous donner à entendre, que ces mêmes historiens aient gardé un silence unanime, sur un fait aussi remarquable, sur un acte aussi odieux; c'est prendre ses lecteurs pour des fous, ou, plutôt, divaguer soi-même! mais je veux que le fait soit vrai; je veux qu'il ait été rapporté par ces mêmes historiens: la citation qu'en fait Brydone n'en serait pas moins déplacée, pas moins contraire

à son système ? des travaux et un meurtre de ce genre, n'étaient pas de nature sans doute, à rester inconnus, au milieu d'une population de deux millions d'âmes : une fois le but éventé, les travaux devenaient inutiles, et chaque prisonnier devenait muet lui-même ?

Le fait est que, ni Borch ni Brydone [et celui-ci en convint lui-même (1)] n'ont pénétré dans l'ouverture, ni vu le trou en question ; tout ce qu'ils en ont dit, ils l'ont dit sur la foi de leurs guides ; et Dieu sait la confiance que l'on doit à ces sortes de gens ! Celui-ci convient que, de son temps, l'accès de cette chambre était entièrement inaccessible ; l'autre n'en parle aussi que comme ne l'ayant vue que de loin ; quant à moi, qui l'ai vue de près, j'en parlerai d'après moi-même.

Cette chambre, ou plutôt cette niche, est creusée dans le roc même, à environ soixante à soixante-dix pieds au-dessus de la base de la grotte, et très-près de son ouverture. Le moyen qu'on emploie pour y monter, est aussi ridicule que peu sûr. Après avoir gravi la montagne, et une fois parvenu au-dessus de la grotte, un des gens chargés de ce soin, laisse tomber jusqu'à terre, les deux bouts d'une corde, que retient une espèce de poteau situé sur le bord de la montagne ; à l'un des bouts de cette corde, on attache un bâton

(1) *Loc. cit.*

d'une force et d'une longueur suffisantes pour soutenir le poids d'un homme. C'est sur ce mobile siége que doit s'asseoir le curieux, jambe deçà, jambe delà, des deux côtés de la corde, qui va le hisser comme un seau ; ce fut ainsi, sans doute, que fut hissé l'Anglais dont Brydone a parlé ; et c'est ainsi enfin, que je fus hissé moi-même. Cependant, tandis qu'un autre homme s'append, au pied du roc, à la partie de la corde qui sert de levier, à celle qui vous enlève ; un troisième, à l'aide de deux ficelles attachées au bout du baton, dirige et contient de son mieux, ce siège vacillant et mobile ; précaution, sans laquelle le curieux courrait risque de se rompre les jambes où la tête, contre le rocher qu'il gravit.

Je l'avoue franchement : au moment où je tentai l'entreprise, tous ces petits détails m'étaient complétement inconnus : je m'imaginais bonnement, qu'il ne s'agissait ici, que de tourner le roc énorme, et de gravir ensuite une montagne escarpée ? or., pour un homme tout fraîchement sorti de l'Etna, il n'y avait, en cela, rien de très-redoutable ? mais la chose ne tarda pas à prendre un caractère différent. A peine ai-je manifesté mon desir, que mon guide s'éloigne ; puis revient aussitôt, avec trois paysans, dont l'un porte un énorme câble ; et s'en va seul, je ne sais où ; les deux autres s'approchent du pied du roc ; et là, se mettent à regarder en l'air, comme s'ils attendaient quelque chose, qui devait leur être jeté. Ici, quoique machinale-

ment, je me mis à mesurer moi-même l'espace qui me séparait du sommet; et je ne sais pourquoi cet espace ne me plut guère? mais du moment que, sur le haut de la montagne, je vis reparaître le paysan; quand du sommet du roc à pic, je vis descendre, vers nous, les deux bouts du câble en question; je devinai le sort qui m'attendait; et mesurant de nouveau la longueur de la route, j'eusse donné mes deux oreilles, pour ne pas voir celle de Denis! Cependant, il n'était plus temps de reculer; je fis donc, comme on dit, contre fortune bon cœur; et après m'être recommandé à tous les saints du paradis, j'enfourchai, en tremblant, le bâton; et donnai le signal du départ.

Je laisse à juger au lecteur, la figure que je pouvais faire? La position était si fausse, l'attitude si ridicule, que si j'avais pu me voir, la gaieté l'eût sans doute emporté sur la crainte: je serais mort de rire, en l'air? Ce qui m'empêchait davantage, ce n'était pas encore la longueur de la route, ni la nature même du chemin; c'était la totale ignorance où j'étais, et où je suis encore, de la manière plus ou moins solide, dont ma calèche aérienne était retenue, par en haut? Enfin, à quelques écorchures près, j'arrive sain et sauf, à mon but: j'atteins le bout de la maudite oreille; et je me glisse dans le tympan, le plus doucement que je puis!

Une fois établi dans ma niche, j'y restai quelque temps, aussi raide qu'un saint à la porte d'une église; ensuite je m'occupai de l'examen des lieux;

et je reconnus alors, que les détails n'en seraient ni longs ni pénibles. Un trou carré, de la hauteur d'un homme, et que Falstaff (1) eût rempli ; voilà à quoi se borne le prétendu tympan de la prétendue oreille ! voilà cette curiosité, cette merveille de l'art, ce prétendu raffinement de la tyrannie, ou, pour mieux dire, de la sottise! voilà, enfin, ce fameux monument, vers lequel on accourt avec zèle, et que l'on maudit comme moi, quand, comme moi, on en est proche!

Pour prix de tant de peine, je ne puis même découvrir le petit trou de Brydone, ni aucun autre trou! bien moins encore puis-je éventer la cachette, d'où le vieux roi de Syracuse jouait si noblement le rôle d'écouteur aux portes! Les murailles et la voûte de cette niche, ne me laissent apercevoir, ni la moindre fissure, ni le moindre objet remarquable ? à en juger sur la couleur de la pierre, on serait même en droit de croire, que cette excavation est d'une date fort postérieure à celle de l'excavation principale ? En un mot, comme le lapin de La Fontaine, je rêvais tristement dans mon gîte :

Car que faire en un gîte, à moins que l'on n'y rêve ?

je rêvais, dis-je, à tous les contes qui m'avaient porté là ; et plus encore peut-être, à la nécessité d'en descendre ; lorsque, selon nos conventions, les deux paysans et mon guide, qui, plus heureux

(1) Célèbre personnage du théâtre de Shakespeare.

la forme de cette grotte, est-il bien prouvé, en effet, qu'elle ait jamais été une véritable carrière? non-seulement la chose me paraît au moins douteuse; mais la grotte elle-même ne m'offre pas le caractère d'une aussi grande antiquité.

En me pliant à l'opinion la moins invraisemblable, j'ai remarqué ailleurs, au sujet de la forme curviligne et angulaire des parties latérales et de la voûte; j'ai remarqué, dis-je, que cette forme pouvait être un calcul de prudence de la part de l'architecte, à l'effet de consolider davantage l'ensemble de l'excavation; mais tout en admettant la possibilité du fait, je n'ai point prétendu en reconnaître l'existence. En diminuant de beaucoup l'étendue de la carrière exploitée, un semblable artifice eût diminué d'autant la grosseur, la beauté et le nombre des pierres. Cet artifice pourrait être une mesure nécessaire, dans un pays où la pierre est rare, où l'on n'a pas la liberté du choix, et enfin, où, pour la sûreté des villes mêmes, on est forcé de doubler la dépense, et de perdre volontairement la moitié du profit; mais la grotte en question est elle même en Sicile; mais la Sicile ne manque pas de pierres; mais les quatre villes de Syracuse ne reposent que sur une carrière, de plus de dix lieues de circuit; mais enfin, si l'on en excepte cette grotte, et une certaine portion de la carrière du bois des Capucins, toutes les autres lathomies, toutes les catacombes, tous les cimetières, tous les souterrains de la ville, sont taillés

à voûtes pleines ; et aucune autre ne présente les formes curvilignes et angulaires de la prétendue carrière de Denis. Je dis plus : la nature du rocher, celle du travail même n'offrent point, selon moi, le caractère qu'on remarque dans l'exploitation des carrières? Brydone, qui, selon sa coutume, tranche sur ce qu'il a le plus légèrement observé, prétend que cette grotte est creusée dans un roc très-dur (1). Ce roc n'est, au contraire, qu'un tuf très-friable et très-mou ; j'en ai enlevé des parties avec la pointe d'un canif. De son côté, Borch assure qu'on voit encore les coups de pique dans la pierre du rocher (2). Cette façon de parler réveille l'idée d'une grande dureté dans la pierre, et d'une grande force dans l'action? la vérité est que les parois intérieures paraissent être piqués, non pas à coups de pique, mais seulement au simple ciseau. Enfin, le même auteur conclut qu'on ne peut attribuer cette excavation à aucun phénomène de la nature (3). Eh quoi! si les nombreux rochers de la Calabre (4) et de la Sicile même [rochers bien effectivement fendus du haut en bas, par suite des tremblemens de terre]; si ces rochers, dis-je, avaient été ensuite taillés à coups de pique, il faudrait en conclure avec Borch, que

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. XII.

(2) *Loc. cit.* Tom. I, Lett. X, pag. 142.

(3) *Id. ibid.*

(4) *Voy.* ci-dessus, Tom. I, pag. 215 et suiv.

ces excavations ne peuvent être attribuées à aucun phénomène de la nature? plaisante manière d'envisager les choses, pour en tirer de plaisantes conséquences! mais comme le peu de profondeur, et surtout l'égalité remarquable des piqûres en question, doivent être regardées, en effet, comme un caractère étranger à l'exploitation des carrières; il résulte de la conséquence de Borch, que la grotte en question ne serait ni l'ouvrage de la nature, ni l'ouvrage de l'art : cependant, comme dit Sosie, il faut bien qu'elle soit quelque chose?

Mais serait-ce donc sérieusement que, dans le temps inouï, et les frais plus grands encore d'un travail de ce genre, nos savans n'auraient voulu voir que l'exploitation d'une carrière? Si la chose était vraie, il faudrait en conclure que le vieux roi Denis s'entendait assez mal en économie publique? le plus beau marbre de Paros lui aurait coûté moins que le tuf de sa grande grotte; le directeur des bâtimens de la couronne aurait été un fripon ou un sot.

Mais si ce n'est ni une carrière, ni une prison, ni une oreille, qu'est-ce donc enfin que cette éternelle grotte? cette question, le lecteur me la fera sans doute; je me la suis souvent faite à moi-même. Au défaut de toute espèce de preuve, après avoir mis sous ses yeux les conjectures des autres, je ne puis que lui soumettre les miennes; et, sans abuser plus long-temps de sa patience, en ressassant ici des détails déjà trop longs, je dis que je ne puis attribuer la formation de la grotte en question, qu'à quelques

phénomènes naturels ; phénomènes dont l'histoire de la Sicile et des deux Calabres nous offre de nombreux exemples. Une fois le rocher entr'ouvert, la situation même de cette caverne immense (1) a pu faire naître l'idée de tourner l'événement au profit de l'utilité publique ; on a pu faire, de cette ouverture naturelle, un passage plus court, plus commode, pour réunir les deux parties de la ville de Néapolis, dont l'une, comme je l'ai dit, était située au-dessus de la montagne, et l'autre dans la vallée où s'ouvre cette même grotte ? de là, sa forme bizarrement inexplicable, la courbure en sens inverse des parties latérales, la forme triangulaire de la voûte, effet naturel de l'écartement de ces mêmes parties ; et de là, enfin, le travail des parois intérieures, et les piqûres qu'on y remarque ? Que si l'on objecte ici, que le fond de la grotte est fermé par le roc même, et n'offre aucun passage au dehors ; je remarque que, outre que l'inspection des lieux ne m'a pas entièrement prouvé la justesse de la conséquence qui semble résulter de ce fait, et qu'il se peut au contraire que l'écroulement d'une partie de la voûte ait formé la barrière en question, et fermé le passage présumé ; il est de fait [et M. l'abbé Capodièci en convient lui-même (2)] que, des re-

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 100.

(2) *Ant. Monum. di Sirac.* Tom. II, § 26, pag. 133. La découverte en question a été faite par cet auteur, en 1810.

cherches subséquentes faites, ont prouvé que cette grotte qui, dans son état actuel, ne se prolonge que sur la droite de celui qui y entre, se prolongeait également jadis sur la gauche; partie qui, aujourd'hui, ne paraît être cependant, ni plus ni moins fermée que le fond?

Telle est ma manière de voir, à l'égard de la nature et de l'ancien usage de la grotte connue sous le nom d'oreille de Denis; si ma conjecture est fausse, ce ne sera qu'un rêve de plus, à ajouter à beaucoup d'autres. Je passe à la lathomie attenante.

Lathomie dite des Cordiers.

Je ne sais trop à quoi attribuer le peu de cas que la plupart des voyageurs, ainsi que les antiquaires mêmes, paraissent faire de cette belle carrière? Bongiovânni et Brydone la passent entièrement sous silence; Bìscari, Borch et Capodièci n'en parlènt eux-mêmes qu'en passant. Toutefois, si l'on en excepte, peut-être, le temple de la Paix et les bains de Caracalla, à Rome, je ne connais aucune autre voûte plus hardie, plus vaste, plus majestueuse que celle que j'ai maintenant devant moi?

Cette carrière l'emporte de beaucoup, selon moi, sur la fameuse excavation qui lui est attenante: un passage souterrain, sinueux, étroit et obscur, telle est la prétendue prison de Denis, dont la forme bizarre et l'aspect extérieur font le seul et unique mérite. Ici, l'œil embrasse à la fois une caverne de cent à cent cinquante pieds d'ou-

verture, sur une hauteur et une profondeur proportionnées; et le regard se perd, pour ainsi dire, sous cette voûte majestueuse et unique qui, en la couvrant, pèse légèrement sur l'ensemble de l'édifice. On cherche en vain ici ces formes curvilignes, cette voûte triangulaire, qu'un système plus ingénieux que juste, prétendrait rattacher à la prudence d'un architecte (1)? ici, un seul pilier soutient la voûte immense, qui n'est elle-même que le rocher sur lequel s'élevaient, et s'élèvent encore aujourd'hui le théâtre, le colysée et les tombeaux de l'ancienne ville (2). Cette carrière est vraiment fort belle, et ne méritait pas, sans doute, le peu de cas qu'en ont fait les auteurs en question. Ce qui ajoute encore à l'effet général, c'est la fabrique de cordes qui y est établie, et d'où la carrière tire elle-même son nom; cette fabrique est d'autant mieux placée, qu'outre l'avantage assez rare d'un local bien couvert, quoique d'une immense étendue, les chanvres qu'on y travaille peuvent être lavés dans une source limpide dont les eaux coulent au fond de la grotte, par un canal ménagé dans le roc.

Biscari, qui voyagea comme voyage un prince, confond mal à propos cette carrière et sa source, avec une autre source nommée le Puits de l'Ingé-

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 100 et 112.

(2) Néapolis. *Voyez* ci-dessous, pag. 118, 122, 123.

nieur (1), source située à plus d'un tiers de lieue au delà, entre le grand et le petit port d'Orthygie !

Dans la vallée qui fait face à la fameuse grotte parlante et à la carrière des cordiers, se trouvent trois énormes débris de roc, très-probablement détachés du sommet de la montagne même, et plus probablement encore appartenant à quelque partie du théâtre qui, comme je l'ai dit, est situé au-dessus ? Toutefois, comme ces masses informes présentent encore quelques vestiges de gradins ou de marches, Capodiêci (2) et Bîscari ramenant de nouveau sur la scène, la prison et l'oreille de Denis, placent ici l'escalier de la prétendue prison ; et découvrent encore sur ces marches, la trace des pas des prisonniers ? ne troublons point nos antiquaires ; gravissons la montagne qui domine la fameuse oreille ; et voyons si cette même partie de la haute ville, n'est pas mieux conservée que celle-ci ?

Théâtre de Néapolis.

Borch et Brydone ont parlé des ruines de ce théâtre, comme pour dire, nous les avons vues. Je ne vois pas trop, en effet, ce qu'on peut ajouter à ce dire ? à moins de se résoudre à grossir l'énorme liste de ces voyageurs complaisans, qui se persuadent voir, tout ce qu'un cicéron leur montre ;

Et d'un œil anglais ou tudesque,
Dévorent jusques aux cailloux !

(1) Bîscari. *Loc. cit.* Cap. 7, pag. 87.
(2) *Loc. cit.* Tom. II, § 26, pag. 136.

à peine est-on parvenu sur les lieux, qu'on prévoit l'inutilité de la course!

J'aime à croire, que tous ces décombres formèrent, dans leur temps, un ensemble admirable, que ces débris énormes sont les restes d'un très-beau théâtre; que Cicéron lui donna le surnom de *grandissime;* que Silius Italicus y ajouta l'épithète *bellissime!* que Diodore le préférait au théâtre de son Argyre; et enfin, comme il faut ménager tout le monde, j'aime à croire, avec Borch (1), que ce théâtre est une naumachie; et, avec quelques autres, que cette naumachie est un théâtre; j'aime à croire, que ces vieux gradins sont des siéges (2), ou, comme d'autres (3) le veulent, que ces siéges sont des gradins; j'aime à croire, que ces gradins et ces siéges furent recouverts des marbres les plus fins (4); et j'aime à croire encore, qu'ils furent toujours ce qu'ils sont aujourd'hui, sans autre éclat que celui de la pierre (5); j'aime à croire qu'un savant moderne peut exhiber en preuve, un fragment de ces précieux marbres; et j'aime à croire aussi, que le savant ne l'a pas trouvé sur ces siéges (6); j'aime

(1) *Loc. cit.* Lettre X, pag. 144.

(2) Logotêta. *Ant. Monum. di Sirac.* — Bongiovânni. *Guida per le Antich. di Sirac.*

(3) Capodiêci. *Loc. cit.*, § 14, pag. 40.

(4) Logotêta. *Loc. cit.* — Bongiovânni. *Loc. cit.*

(5) Capodiêci. *Loc. cit.*

(6) Bongiovânni. *Loc. cit.*

à croire, que Mârio Arêzzi a vu et mesuré les fondations même de la scène; et j'aime à croire aussi, que si, comme le veut Borch, le théâtre est une naumachie, l'historiographe royal nous a fait un conte ridicule (1)! j'aime à croire à l'exactitude des mesures par lignes et par pouces; et j'aime à croire encore, qu'elles se contredisent mutuellement; j'aime à croire que les défunts antiquaires Logotêta et Bîscari n'entendaient rien à la forme des anciens théâtres; et que le vivant antiquaire Capodiêci est le seul qui sache son affaire; j'aime à croire, au contraire, que Capodiêci se trompe, et que les deux premiers ont raison (2)! j'aime à croire, en un mot, à tout ce qu'on veut que je croie! mais si, après cela, le lecteur veut enfin savoir ce que je pense; je réponds, comme un certain juge, je pense que je ne pense rien.

Le théâtre de Néapolis est situé dans cette partie de l'ancienne ville, connue aujourd'hui, sous le nom de Moulin de Galêrmi, de deux moulins construits en 1576, au centre même du théâtre! si l'on en excepte le théâtre de Tauromenium (3), jamais édifice de ce genre ne fut plus convenablement placé. De cette partie la plus élevée de la ville, et qui, comme je crois l'avoir dit ailleurs (4), est précisé-

---

(1) Bongiovânni. *Loc. cit.*

(2) Capodiêci. *Loc. cit.*

(3) *Voy.* ci-dessus, pag. 262.

(4) *Voy.* ci-dessus, pag. 584.

ment au-dessus de la fameuse grotte parlante; le regard embrasse, à la fois, les trois ports de l'ancienne Syracuse; l'île d'Orthygie; une partie de l'ancien site d'Acradine; au sud et à l'est, la mer Ionienne; et, au delà du grand port, en face d'Orthygie, le territoire syracusain; les lacs, les fontaines, les campagnes adjacentes; les fleuves Cyane et Anapis; et enfin, les ruines du temple de Jupiter Olympien.

L'antiquité de ce théâtre remonte à des temps peu connus : les uns prétendent qu'il fut construit sous le règne d'Archias de Corinthe, qui s'empara de Syracuse, cinq ans avant la fondation de Rome, ou sept cent cinquante-huit ans avant notre ère; les autres le rattachent au règne de Gélon, deux cent soixante-treize ans après cette même époque. Cette dernière conjecture semble en effet la plus probable; car le règne d'Archias, dont nous ignorons même la durée, ne fut qu'une suite continuelle de troubles et de guerres intestines, entre le peuple et les nobles; troubles qui facilitèrent même l'avénement de Gélon au trône; et devenant ici un peu moins incertaine, l'histoire nous apprend que ce prince encouragea beaucoup les arts, qui prirent, sous son règne, un élan tout nouveau. Quelle que soit en effet l'époque de la construction de ce théâtre, il est certain du moins, que celle-ci précéda de beaucoup l'existence des théâtres de Rome.

Ce théâtre est entièrement taillé dans le roc; il est construit en demi-cercle : à cette particularité

près, et pour la première fois remarquée par M. l'abbé Capodiêci (1), qu'il outrepasse cette même figure, de 45 pieds 10 pouces 8 lignes, sa circonférence extérieure est de 531 pieds 4 pouces; fort antérieur au siècle de Vitruve, il est étranger à ses règles. Le monument était entièrement recouvert par un voile, qui se plaçait et s'ôtait à volonté; on voit encore les trous dans lesquels entraient les poutres qui soutenaient ce même voile; et ces trous sont creusés à dix ou onze pieds l'un de l'autre.

Amphithéatre de Néapolis.

De même que son théâtre, l'amphithéâtre ou colisée (2) de Néapolis est taillé dans le roc vif, et siué sur le point le plus élevé de la ville, dans le lieu nommé Fosse des Granâti, à environ neuf cent vingt pieds de distance du théâtre.

Qu'il se garde de sortir de chez lui, de traverser les mers et les déserts de la Sicile, celui qui n'aurait d'autre but, que de venir ici pour y voir un amphithéâtre antique! mais, surtout, qu'il s'épargne cette peine, le voyageur qui aura admiré les monu-

---

(1) *Loc. cit.* Tom. II, § 31, pag. 30.

(2). Les anciens donnaient à leurs amphithéâtres le surnom de *Colosseum*, des collosses ou des statues gigantesques dont ces édifices étaient communément ornés; il serait donc plus exact, en effet, d'écrire et de prononcer *Colossée*, au lieu de *Colisée*?

mens de Pompéïa, de Vérone et de Rome : l'un s'en retournerait sans avoir vu ce qu'il désire, et l'autre sans avoir rien vu de nouveau ! Il est, je ne l'ignore pas, il est des gens qui, toujours disposés à vanter ce que leur calcul peut atteindre, trouvent des beautés dans des chiffres; et des effets, au bout d'une toise ? ces gens-là peuvent venir ici ; ils peuvent mesurer, en tout sens, cette plaine immense et déserte ; calculer au plus juste les dimensions du monument que je cherche, sans parvenir à le trouver; et, quand ils auront achevé, ils pourront se flatter d'avoir fait un miracle ; car c'est un miracle en effet, que de raisonner juste, sur l'objet qui n'existe plus !

Voies sépulcrales de Néapolis.

Sur la gauche de celui qui, du théâtre de Néapolis, porte ses regards vers la partie de la basse ville, c'est-à-dire, vers la vallée dite la lathomie du Paradis (1), est une longue rue ou voie ancienne, formée par deux rangs de tombeaux. La largeur de cette rue est, tantôt de 14 pieds, et tantôt de 20 pieds 2 pouces : elle a 373 pieds 4 pouces de longueur. Vers le milieu de la voie, sur la gauche, en est une autre également bordée de tombeaux, et qui aboutissait jadis aux portes Agragianes, portes qui séparaient les deux villes de Néapolis et d'Acradine.

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 94.

C'est parmi les tombeaux de cette seconde rue, que Cicéron, alors questeur de la province lilybétane, découvrit, avec tant de joie, celui qui renfermait les cendres d'Archimède (1); tombeau sur lequel, selon le desir du grand homme, avait été gravée une sphère au milieu d'un cylindre. La découverte de Cicéron se rattache à l'an 73 avant notre ère; un espace de cent trente-neuf ans s'était donc à peine écoulé, depuis la mort du philosophe de Syracuse; et déjà ses ingrats concitoyens avaient perdu jusqu'à la trace de son tombeau? Au bout de cent trente-neuf ans, le tombeau d'Archimède est ignoré dans Syracuse; et Brydone y a vu sa maison!

Ces voies ont une grande ressemblance avec celles de Baïes et de Pompéïa; à cette exception près, qu'elles sont beaucoup moins larges et moins longues; et que les tombeaux qui les bordent, sont infiniment moins bien conservés et moins beaux que ceux de cette dernière ville; ce qui n'empêche pas que ces antiquités ne soient un des objets les plus intéressans de Syracuse.

Toutes ces tombes, et la voie même, sont taillées dans le roc : Dieu sait combien de siècles elles peuvent braver encore l'outrage des hommes et du temps! elles présentent, de droite et de gauche, comme autant de petites chambres à hauteur d'appui, les unes carrées, les autres rondes, quelques-unes carré-long; et, enfin, il en est de forme irré-

---

(1) Cicer. *Ad Marc. Brut.* liv. 5.

gulière ; les parties extérieures des portes offrent encore la trace des gonds et des ferrures. Ces tombeaux ne semblent point avoir été destinés à renfermer les ossemens et les cendres, selon le plus ancien usage des Romains et des Grecs, mais les cadavres mêmes ; usage que ces deux peuples emprunterent, par la suite, aux premiers chrétiens. De chaque côté de ces voies sépulcrales, s'élèvent des espèces de trottoirs fort étroits, et qui furent sans doute plus commodes qu'ils ne le sont en ce moment ? au-dessous de ces trottoirs, on remarque la double ornière creusée dans le roc par les chars.

Parmi toutes les idées bizarres auxquelles a pu donner lieu le funeste système de la dégradation des monumens antiques, il serait difficile de citer un exemple plus fort que le fait suivant : vers le commencement du dix-septième siècle, on découcouvrit, non loin des lathomies de Néapolis, un tombeau de la plus grande beauté, élevé en forme de petit temple, sur des bases d'ordre gréco-sicule. Ce tombeau était d'une longueur extraordinaire, et telle que, les antiquaires n'hésitèrent pas à le reconnaître pour celui du célèbre Lygdamos, de Syracuse, homme d'une taille gigantesque, d'une force extraordinaire, vainqueur à tous les jeux du disque, de la lutte et du ceste, le premier même qui en obtint le prix, et qui, au rapport de Pausanias (1), n'avait jamais connu la soif, et n'avait

(1) *Descriptio Græciæ*, lib. 5.

transpiré de sa vie. Ce monument très-curieux, sans doute, eut d'abord le sort de tant d'autres : il fut jeté à terre, puis bientôt transporté ailleurs; enfin, de chute en chute, et de sottise en sottise, changée en un simple architrave, la tombe du pauvre Lygdamos sert aujourd'hui d'ornement extérieur, à la porte d'une méchante église (1)!

Piscine. Thermes de Néapolis.

J'ai peu de choses à dire sur la Piscine, et moins encore sur les Thermes de cette dernière des villes de Syracuse; et, d'un autre côté, il me tarde presque autant qu'au lecteur, d'arriver à la fin de la course. Le premier de ces monumens est situé à quelques toises de l'amphithéâtre; sa forme est un parallélogramme divisé en quatre parties, dont les deux plus longues peuvent avoir 59 pieds, sur 21 de largeur; le tout, à l'exception des piliers de séparation, est taillé dans le roc même. Dieu me garde de suivre ici l'antiquaire syracusain (2), dans l'examen des différens usages auxquels cette piscine a servi! ces détails ennuieraient le lecteur, sans l'instruire; et je me borne à remarquer que, soit qu'avec Lagotêta, on en fasse un réservoir d'eau pour les thermes; soit qu'avec l'abbé Capodiêci, on en fasse une ancienne église; on n'en

(1) La Madone du Pied de la Grotte.

(2) Capodiêci. *Loc. cit.* Tom. II, § 29, pag. 144, *e segg.*

fera jamais un monument digne de remarque, ni un lieu assez sec, pour y rester pendant longtemps.

L'ancienne Néapolis ne possède plus qu'un seul de ces bains, que les anciens nommaient Thermes. Les ruines de ce curieux monument, se trouvent dans un jardin particulier, connu sous le nom du Faucon, assez près du colysée et du théâtre de cette ville; jardin qui, autant qu'il m'en souvienne, appartient au baron Impellìzzeri. La découverte de ce baïn est due à l'abbé Capodiêci, et ne remonte pas au delà de 1804. On y descend, comme le dit fort bien notre auteur (1), par un escalier fort mauvais, et taillé dans le roc; escalier dont les parties latérales ne sont cependant pas entièrement prises dans la pierre, mais artificiellement travaillées de distance à autre. Une fois parvenu dans le fond, on remarque d'abord deux petites salles voûtées, qui aboutissent à la salle principale, longue de 14 pieds, 9 pouces, sur 8 pieds, 6 pouces de large; enfin, à droite et à gauche de cette même salle, sont deux autres pièces de 4 pieds, 8 pouces de long, sur environ douze pieds et demi de large. Les mosaïques qui recouvrent les murs et les voûtes, sont, selon moi, la seule chose digne de remarque; quoique fort endommagées par l'humidité et le temps, ces mosaïques sont assez curieuses, pour la diversîté des teintes et la vivacité

(1) *Loc. cit.* Tom II, § 30, pag. 49.

des couleurs. Au fond d'une de ces dernières salles, on remarque une excavation, maintenant encombrée, qui ferait soupçonner qu'ici se trouvait un passage communiquant à d'autres salles placées, et ménagées dans l'étage inférieur ?

ÉPIPOLES, QUARTIER DE NÉAPOLIS.

VERS le point où venaient se réunir les deux villes de Tycha et de Néapolis (1), dit M. l'abbé Capodièci (2), le sol s'élevant peu à peu, vient former, au-dessus de la lathomie du Paradis (3), une espèce de colline, que les anciens connurent sous le nom d'Épipoles, qui, en Grec, signifie lieux élevés; colline qui, comme je l'ai observé moi-même, dominant toutes les autres parties de Syracuse, était comprise dans l'enceinte de Néapolis; ce nom peut également lui venir, de trois monticules particuliers, situés dans cette même partie de la ville; monticules, sur lesquels s'élevaient trois châteaux forts, nommés Labdale, Hexapyle et Euryale, aujourd'hui Buffalôro, Castellûcci et Belvedère. En 1653, on construisit ici une espèce de bourg, ce bourg fut nommé Belvedère, de sa situation même, et c'est sous ce ce nom générique, qu'on connaît aujourd'hui cette partie de l'ancienne Néapolis.

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 28. et suiv.

(2) *Loc. cit.* Tom. II, § 32, pag. 151.

(3) *Voy.* ci-dessus, pag. 94 et suiv.

Tite-Live (1), Thucydide (2) et Plutarque (3), ont souvent parlé des Épipoles, comme de trois forteresses qui défendaient cette partie de Syracuse.

Il n'est pas absolument inutile de relever ici l'erreur où sont tombés plusieurs historiens modernes, qui, sur la seule autorité de Strabon et de Léandre, ont fait des Épipoles, une ville particulière à ajouter aux quatre autres; et par suite de ce système, ont cru devoir donner à Syracuse, le surnom de Pentapolis ou quintuple-ville. Cicéron [pour ne m'appuyer, ici, que de son seul témoignage], Cicéron, dis-je, dont l'autorité, à cet égard, n'est pas moins respectable sans doute, que celle de nos deux géographes, n'a jamais parlé de cette cinquième ville, dans la description qu'il a faite des quatre autres; seul et unique nombre auquel il ait porté les villes renfermées dans l'ancienne Syracuse.

Voici de quelle manière il s'explique à l'égard des différentes villes qui composaient l'ancienne Syracuse : *Ea tanta est urbs*, dit-il, en parlant d'Orthygie, *ut ex quatuor urbibus maximis constare dicatur : quarum una est ea, quam dixi Insula. — Altera autem est urbs Syracusis, cui nomen Acradina est. — Tertia est urbs, quæ, quòd*

(1) *Hist. Rom.* Dec. III, lib. IV.

(2) *Hist. Rom.* Lib. VI et XIII.

(1) *In Dion.*

met un fait assez remarquable à l'égard de ces mêmes prisons, les seules qui, selon moi (1), aient jamais existé dans Syracuse, et que Cluvérius, dont j'adopte le sentiment, confond mal à propos avec le château dit l'Hexapyle, château dont il sera parlé plus loin; Élien, dis-je, remarque que des enfans, nés et élevés dans la carrière en question, ayant été conduits, par la suite, dans la ville, furent saisis d'épouvante à la vue des chars et autres voitures publiques; machines dont ils n'avaient aucune idée. Ce trait me paraît être le meilleur commentaire de la fable des Centaures de la crédule antiquité; et il rappelle aussi la terreur et les idées fausses que les pauvres Mexicains conçurent à la vue de la petite cavalerie de Cortez. Au reste, les ruines du château et de la lathomie de Labdale sont connus aujourd'hui, sous le nom de Buffalôro. Les premières ne présentent que des masses informes, au milieu desquelles on distingue encore cependant les murailles principales, des restes de différentes portes, entre autres celles de la porte où se fit l'échange des prisonniers, entre Marcellus et les Syracusains; et, enfin, un des pans de la muraille par où les Athéniens tentèrent d'assiéger la ville, ainsi que le second mur, que les habitans élevèrent en-dedans. Quant à la lathomie même, je n'en ai vu que l'entrée, ou, du

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 73.

moins, un trou encombré de pierres et de briques, qui m'a été donné pour tel.

Les ruines du second château des Épipoles, qui, comme je l'ai dit, fut nommé l'Hexapyle, sont à quelque distance de celles du château de Labdale; elles sont connues, sous le nom arabe de Montebellisin, dont les nouveaux habitans du pays ont fait Mongibellìsi; on les nomme aussi Castellàci.

Tant de dénominations différentes ne les rendent pas plus curieuses; et tout leur intérêt se borne aux souvenirs qui y sont attachés.

J'en étais là de mes remarques sur le château de Labdale, lorsque, voulant me rendre compte de son état primitif, j'eus recours à mes vieux auteurs : il s'agissait de préciser le surnom donné au château même, et le nombre de portes qu'il avait pu avoir. J'avais devant moi Tite-Live, Diodore et Plutarque : chacun d'eux en parla souvent : je ne pouvais choisir de meilleurs guides. J'ouvre d'abord mon Tite-Live, et Tite-Live m'assure (1) que les portes du château de Labdale étaient au nombre de six. J'ouvre ensuite Diodore, et, confirmant le dire de Tite-Live, Diodore (2) m'apprend, en outre, que le nombre de ces six portes fit donner au susdit château le surnom d'Hexa-

---

(1) *Hist. Rom.* Dec. 3. lib. 4.

(2) *De Reb. Gest. Phil.* — *Bibl. Hist.* Lib. 16.

pyle. Restait encore à consulter Plutarque; et, soit sur le nombre des portes, soit sur le surnom même, Plutarque (1) est entièrement de l'avis de ses deux honorables collègues. Me voilà donc bien certain de mon fait : ce fait m'est attesté par un auteur latin, et par deux auteurs grecs : le moyen de le révoquer en doute? toutefois, je poursuis ma lecture; et bientôt, à ma grande surprise, revenant sur son propre dire, dans un autre endroit de son livre (2), ce même Plutarque m'assure aussi positivement que la première fois, que le Labdale n'avait, en effet que cinq portes, et que cette particularité l'avait fait surnommer le Pentapyle! Tout étonné de cette contradiction, j'en conclus que les anciens auteurs ne sont pas toujours infaillibles; et que, si l'un s'est contredit lui-même, les deux autres pourraient bien s'être aussi contredits? J'ouvre de nouveau Tite-Live; et Tite-Live ne varie point : je retrouve ici mes six portes et la même dénomination. J'étais donc sur le point de donner gain de cause à mes deux premiers historiens, quand, par hasard, ouvrant de nouveau Diodore, je tombe sur un second passage (3) qui confond toutes mes idées, et porte un coup mortel à ma confiance en l'histoire : en effet, il ne s'agit plus des six portes de Tite-Live, ni des cinq portes

(1) Plutarch. *In Marcell.*

(2) Id. *In. Dion.*

(3) Diod. *Loc. cit.* lib. 13.

de Plutarque, de l'Hexapyle ou Pentapyle de ces auteurs : le géographe d'Argyre nomme ici le château Heptapyle, et, renchérissant sur lui-même, lui donne sept portes au lieu de six! au lieu de s'éclaircir, la question me parut s'embrouiller davantage? Malgré tant d'issues différentes, ne sachant plus comment sortir, je fis ce que j'aurais déjà dû faire : je laissai mes auteurs à la porte, et je poursuivis mon chemin, vers la forteresse en question.

Toutefois, je le déclare positivement, et prends acte de ma déclaration : le 30 octobre de l'an 1819 ou 1823 de notre ère [car la chronologie ne radote ni plus ni moins que l'histoire (1)] l'Hexapyle, le Pentapyle ou l'Heptapyle de Labdale, du quartier des Épipoles, dans la ville de Néapolis, à Syracuse, cet ancien château, dis-je, n'a plus qu'une seule et unique porte! quand je dis, une seule et unique porte, c'est quatre portes que je veux dire; car on dirait, en effet, que ces maudites portes soient autant de pierres d'achoppement, pour l'historien, le voyageur et le critique! au moment où je me flattais d'en finir, et décider enfin cette intéressante question, un des plus gros bonnets de l'ordre, me montre, parmi les décombres du château, trois autres petites ouvertures, qu'il veut, bon gré malgré, ajouter à

---

(1) *Voy.* ci-dessus, Tom. I, pag. 1.

ma porte unique (1)! Que le ciel fasse paix aux historiens et à leurs portes! quant à moi, j'y renonce : qu'il en ait quatre, qu'il en ait cinq, qu'il en ait six, qu'il en ait sept, le fameux château de Labdale n'en est pas moins, selon mon dire, le plus triste de tous les châteaux!

Vient ensuite la troisième forteresse antique, qui, grâce au ciel, est la dernière de toutes! celle-ci fut connue sous le nom de l'Euryale, et n'est qu'à environ un tiers de lieue du malencontreux Hexapyle. Diodore, Florus, Tite-Live, Valère-Maxime, parmi les anciens; Cluvérius, Arêzzi, Fazzêllo, Mirabêlla, Logotêta, Capodiêci et Bonʒiovânni, parmi les modernes, nous font de grands éloges de l'ancienne forteresse; et quoique aucun d'eux ne l'ait vue, chacun d'eux la décrit avec une fidélité rare! n'ayant rien de nouveau à en dire, je me dispenserai d'en parler après eux: rien ne manque, en effet, à l'intérêt du monument, si ce n'est le monument même (2).

Par bonheur, tout n'est pas perdu : un nouveau bourg, dont j'ai parlé déjà, s'est enrichi de ses dépouilles; et, tout en traversant ce bourg, qu'on prendrait lui-même pour une ruine, je découvre dans un vieux mur, une des pierres de la tour, sur

---

(1) Capodiêci. *Loc. cit.* Tom. 11. § 34, pag. 160.

(2) Ce monument n'est plus, en effet, qu'un amas de ruines, au milieu desquelles on peut remarquer, toutefois, une citerne fort belle, et assez bien conservée.

laquelle, selon Valère-Maxime (1), le sentimental Marcellus aurait versé d'amères larmes, en contemplant ainsi, *ex alto*, les quatre villes qu'il venait sentimentalement de détruire !

ENVIRONS DE SYRACUSE.

ELLE était de bien bonne humeur sans doute, cette nature quinteuse et bizarre, quand elle conçut les sites qui forment le port de Syracuse? celui qui les a vus, a vu son plus rare ouvrage; ce qu'elle a jeté, sur la terre, de plus riant et de plus beau!

J'ai parlé de cette partie de la côte orientale, qui, s'étendant depuis le promontoire Thapsus, jusqu'à la moderne Syracuse, peut être considérée comme la baie du grand port de la quadruple ville; je passe maintenant à la partie intérieure de la même côte, qui fait face à Orthygie, et qui s'étend jusqu'au promontoire Plemirius; partie, que les anciens connurent sous le nom de Champ Syracusain.

VOYAGE AUX SOURCES DE L'ANAPIS.

A UN mille au delà d'Orthygie, de l'autre côté du grand port, sur cette langue de terre qui, d'abord, se courbant en demi-cercle, s'étend ensuite, en ligne presque directe, jusqu'au promontoire Plemirius, fort au delà du temple de Jupiter

---

(1) *De Factis Memorabilibus.*

Olympien ; promontoire qui , dans le plus beau des cadres , renferme le plus beau des tableaux ; là , dis-je , comme posé au bord de la mer Ionienne , est un lieu paisible et charmant ; un petit coin de terre échappé à la ruine commune ; séjour favorisé du ciel, et qu'il arracha, sans doute, aux fureurs du temps et des hommes , pour le livrer à notre admiration !

C'est là qu'est l'Anapis; c'est là que, imprudemment sorti d'un lit étroit, mais sûr ; d'une rive humble et modeste, mais fraîche, mais riante , mais parée de verdure ; que , plus imprudemment encore , se livrant à la pente perfide d'une plage arêneuse et brûlante, le paisible et humble Anapis reconnaît bientôt son erreur ; et s'engloutit, comme à regret, dans les flots agités et verdâtres de l'océan Ionien. Ici, fermant les yeux sur la longueur de la route , et les périls de l'entreprise , le lecteur, s'il le trouve bon, passera dans la barque qui me porte ; et partageant la gloire d'une grande découverte , il pourra remonter avec moi, jusqu'aux sources de l'Anapis ?

Ombres des Mungo-Parck et des Bruce, d'où vient ce sourire de mépris? notre Anapis est-il moins beau , moins ancien que votre Nil? son rivage fut-il moins classique, moins foulé par le pied des héros ? les pays que vous avez vus, ne furent-ils jamais vus par d'autres ? l'objet , le but , les dangers sont les mêmes : vous couriez après les sources d'un fleuve : nous voguons vers celles d'un autre ; vous

étiez au milieu d'un peuple gémissant sous la verge des bachas et des muftis : nous sommes au milieu d'un peuple frémissant sous le joug de ses trois intendans et de ses cent mille prêtres !

La petite barque qui me porte, franchit, en un moment, le bassin du grand port ; en un moment, je passe d'un désert affreux, dans l'Éden ; et, dès que nous touchons le rivage, je m'élance vers la terre, comme si je craignais que cette terre ne m'échappât. Vainement Orthygie et son port, Néapolis et ses ruines attirent mes regards vers les lieux que je viens de quitter : sur la gauche, les colonnes du temple de l'Olympien me présentent leur tête orgueilleuse ; devant moi, l'Anapis roule ses flots tranquilles, au milieu de sa forêt de joncs : tous les ports, toutes les villes, toutes les ruines du monde, ne pourraient maintenant détourner mes regards du spectacle qui les charme et les fixe. Je n'oublierai pas ce moment : il me fit oublier lui-même, bien des mois de courses et de peine ; il compensa pour moi, un siècle de fatigue, de dangers, de souffrances, de privations, de dégoût et d'ennui ! force gens, je le sais, souriront ici de pitié ; un petit coin de terre, paré de quelque verdure ; un petit fleuve, coulant parmi des joncs, ce sont là, j'en conviens, des objets peu propres, en apparence, à motiver tant d'exclamations et d'extases ; le tableau sera donc outré, sinon même, du dernier ridicule ? toutefois j'en appelle à ceux qui, comme moi, ont parcouru long-temps cette île si vantée, ce désert de l'Europe

moderne ; et s'il en est qui, sorti tout à coup de la nouvelle Syracuse, pour passer sur les rives dont je parle ; s'il en est un seul, dis-je, qui n'ait pas éprouvé cette espèce de bien-être, provenant du passage subit du mal au bien ; ce contentement intérieur, cette extase spontanée et pure ; ce je ne sais quel secret désir de rester au lieu où l'on est : cet homme est sans doute étranger à l'amour des beaux sites, aux grands tableaux de la nature, et aux impressions qu'ils font naître ? au reste, je peins ce que je sens, et non pas ce que d'autres sentiraient à ma place.

Le point où l'Anapis se jette ici dans la mer, est un terrain arêneux et bas; les eaux du fleuve se perdent d'abord dans les sables ; et tandis que l'on gagne à pied, le point vers lequel le fleuve est assez fort pour soulever la barque, les matelots la tirent, à force de bras ; une fois cette opération faite, on s'embarque de nouveau ; et à peine échappé aux vapeurs d'une plage aride et brûlante, on se trouve transporté, comme par enchantement, entre deux rives verdoyantes, ombreuses, et si voisines l'une de l'autre, qu'en étendant le bras, on pourrait toucher aux deux bords ; en certains endroits même, les rames ne peuvent plus agir ; et les gens qui vous mènent ont recours au harpon.

Toute lente qu'elle soit, notre marche n'en est que plus agréable ; si, d'un côté, nous n'avançons que fort peu, de l'autre, nous voguons sans péril et sans crainte, au milieu d'une haie d'arbres, de

plantes, de fleurs, de joncs et de vignes sauvages; rempart, si frondeux et si haut, qu'il forme au dessus de notre tête, comme un toit mobile et frais, que ne peuvent percer les rayons du soleil, qui déjà brûle tout au dehors.

C'est ici, en effet, que le Printemps et sa sœur, ont fixé leur séjour : l'un et l'autre y vivent ignorés et tranquilles; l'un et l'autre y sont l'exemple du plus pur amour fraternel; on n'est pas plus uni : ils ne font point un seul pas l'un sans l'autre ! quant à leurs frères, la chose est différente : l'un est naturellement sombre et froid; l'autre, un cerveau brûlé, un cœur aride et sec, qui vomit le feu et la flamme ! il règne donc entre eux beaucoup de mésintelligence, sinon même, une antipathie prononcée : l'Hiver n'approche pas d'ici; et quand l'Été y vient, il laisse sa carte à la porte.

Ce fleuve, ou plutôt, ce canal enchanteur, est d'une profondeur remarquable. Je l'éprouve ici, comme je l'éprouvai déjà, sur les courans de Charybde (1) : le témoignage des sens nous abuse; il est pour nous une source intarissable d'erreurs et de faux jugemens; l'extrême limpidité des eaux de l'Anapis m'a trompé sur leur vraie profondeur : je viens, en ce moment, d'étendre la main vers le fond; et ce fond, que je croyais pouvoir atteindre, est à plus de dix pieds de moi.

---

(1) *Voy.* ci-dessus, Tom. I, pag. 241.

La Cyane.

À environ un quart de lieue, au delà de l'embouchure du fleuve, on aperçoit tout à-coup, sur la droite, un autre joli canal dont l'eau est également limpide, et également parée d'une verdure éternelle. Le cours de ce second canal paraît plus sinueux que l'autre; il se jette dans celui-ci; c'est une source particulière, non moins profonde, et non moins pure; c'est l'épouse du bel Anapis; c'est cette aimable nymphe, que les poëtes de la Sicile, de la Grèce et de Rome ont si souvent chantée, sous le nom de Cyane; que les Siciliens du jour ne chantent plus depuis long-temps, mais qu'ils connaissent du moins, sous le nom ridicule de la Pìsma (1)! On n'en finirait pas, s'il fallait rapprocher tous les exemples de ce genre; j'en ai relevé quelques-uns : j'en relèverai d'autres sans doute; et je remarque en passant, que le fleuve d'où la Cyane tire sa source, et qui se nomme aujourd'hui le Cardinal, se nommait jadis l'Æneïus; le nom du prince Troyen l'a cédé au nom d'un prince de l'église.

La Cyane est remarquable par un phénomène, dont l'explication a fait pâlir plus d'un savant; et

(1) Pasqualìno *Vocab. Etimol. Sicil.* Art. pisma. On dit aussi *Pismôtta.* Ces deux mots dans la langue sicilienne, paraissent être synonimes du mot *abbissu*, du grec *abissos*; et signifient *abîme*, *petit abîme*.

dont Pline parla le premier : les eaux de la Cyane suivent le cours des phases de la lune : elles croissent et décroissent avec elle. Le célèbre Maffeï révoqua le fait en doute, et le traita de préjugé populaire : rien n'est plus vrai cependant ; je m'en suis convaincu par moi-même.

Le Papyrus.

Enfin je l'aperçois cette plante à jamais célèbre ! cet humble jonc, plus fameux toutefois, et peut-être aussi plus utile, que l'orgueilleux cèdre du Liban ! ce n'est qu'avec respect, que je touche le trésor le plus précieux de l'Égypte et de la Sicile : l'humble et modeste plante à laquelle nous devons le nom, les faits, les écrits des grands hommes ; le souvenir des grandes actions ; l'exemple des vertus et des vices ; les arts, les sciences, les métiers et les lettres ; cette plante, sans le secours de laquelle, la poësie et l'histoire n'existeraient pas pour nous ; et sans laquelle aussi, peut-être ne saurions-nous pas lire ? une forêt de papyrus est devant moi : ceux qui l'exploitaient ne sont plus !

Cette rare et précieuse plantation est sans doute le plus bel ornement des rives de l'Anapis et du Nil; la nature n'a rien fait de plus riant, de plus frais, de plus bizarre ; le règne végétal ne présente aucune plante plus remarquable, quant à la forme et à l'usage ; de plus gracieuse ni de plus pittoresque,

quant à l'effet qu'elle produit! je ne prétends point la décrire: les savans l'ont décrite avant moi; mais peut-être m'est-il permis d'ajouter quelques mots à leur dire, et de peindre ce que j'ai sous les yeux? que si le hasard veut que mon tableau s'écarte un peu du leur, libre au lecteur de croire que c'est moi qui ai tort; sauf à croire moi-même, que ce sont eux qui n'ont pas raison!

Le papyrus est un jonc triangulaire; ami des eaux les plus pures et les plus limpides, il est ici comme chez lui; ses racines sont peu profondes, et l'ognon qu'elles soutiennent, n'excède guère la grosseur du poing, lorsqu'il ne soutient lui-même qu'une seule et unique tige; car il est faux, comme Borch (1) le donne à entendre, que chaque ognon en engendre toujours plusieurs. De cet ognon sort le jonc triangulaire, qui est plongé lui-même à près de quatre pieds sous les eaux. Borch (2), sans s'expliquer davantage, dit que sa hauteur est quelquefois de huit et de dix pieds; d'où il semblerait résulter, que la plante ne s'élèverait en effet que de quatre à six pieds au-dessus du niveau du fleuve? la vérité est qu'elle surpasse ce même niveau, de dix à douze pieds de hauteur; et que j'en ai cueilli moi-même, qui avaient plus de quinze pieds, à partir de la racine jusqu'à la tête de la

(1) *Loc. cit.* Lett. X. 139.
(2) *Id.*, *ibid.*

plante. Le tissu des fibres de sa tige est cellulaire, et, comme le dit fort bien notre auteur, ce tissu se recouvre au dehors d'une double pellicule, l'une blanchâtre et très-délicate, l'autre du plus beau vert, et épaisse. De même que toutes les plantes bulbacées, la tige du papyrus, au sortir de l'ognon, est protégée, par plusieurs pellicules également triangulaires, dont la largeur et la longueur varient nécessairement, selon le plus ou moins de grosseur de la plante; les plus longues que j'aie observées, pouvaient avoir un à deux pieds de haut; la largeur de ces pellicules légères, filamenteuses et jaunâtres, égale et déborde même la surface de chaque côté du triangle de la tige, sur laquelle elles s'étendent, en diminuant toujours de largeur : ici est le *sanctus sanctorum*; car, c'est de ces mêmes pellicules que les anciens formaient, à ce qu'on croit, cette espèce de papier connu sous le nom de la plante. Quant à la grosseur de la tige, elle dépend de la longueur de celle-ci; parmi les papyrus que j'ai cueillis, les plus forts étaient gros comme le bras à leur base, qui, allant toujours en diminuant, ne laisse pas plus d'environ un pouce de circonférence, à la partie de la tige qui aboutit à la tête de la plante. Nous voici parvenus à cette partie du papyrus qui, si elle n'est pas la plus utile, est du moins la plus remarquable : recouvertes, à leur base, jusqu'à une certaine hauteur, par d'autres pellicules du même genre, mais beaucoup moins larges et moins hautes que celles qui

partent de l'ognon de la plante, une multitude, pour ainsi dire incalculable [j'en ai compté jusqu'à trois cents sur une seule et même tige] de petits tubes ou fibres cellulaires, ronds, d'un vert foncé et noirâtre, s'élancent tout à coup de la sommité de la tige. Ces tubes sont égaux en grosseur, mais ils varient beaucoup, quant à la longueur : la même tige en présente de 6, 9, 10, 12 lignes, et même de deux pouces de long ; chacun de ces tubes renferme un filament ou un des cheveux de la plante qui, à peine sorti du tube qui le cache, retombe de tous sens, à hauteur inégale, vers la base de la tige. Tant que la plante est sur pied, ou du moins tant qu'elle est encore fraîche, le plus léger effort enlève le cheveu de son tube ; mais quand la plante est coupée et sèche, on ne peut l'en arracher qu'avec peine, et rarement parvient-on à ne pas la rompre en chemin. Cette partie du cheveu de la plante est nécessairement un peu moins forte que le tube qui la contient, et comme lui est également ronde, tant qu'elle n'est point desséchée ; cette partie, dis-je, est d'une couleur jaune-serin, qui, à peine hors du tube en question, prend tout à coup la teinte du vert le plus brillant, le plus vif et le plus inimitable ; un peu plus des deux tiers au delà de la partie du tube adhérente à la tige, chacun de ses cheveux se divise en plusieurs autres filamens, inégaux quant à leur longueur, mais semblables en grosseur, en couleur et en forme ; si ce n'est qu'ils diminuent peu à peu, jusqu'à ne plus

former que des pointes inégales, et pour ainsi dire insensibles. Quant au nombre de ces filamens secondaires, il varie selon l'âge de la plante : la plupart de chaque cheveu adhérent au tube, en a trois; quelques-uns en ont jusqu'à huit ; mais ceux de la première espèce [du moins tous ceux que je possède,] présentent évidemment le germe de nouveaux filamens; et ce germe se remarque à l'endroit même d'où sortent les trois autres, et toujours au milieu de ceux-ci. La même inégalité qui se trouve dans la hauteur de la tige même, me frappe également dans la longueur des cheveux du papyrus : ceux des miens qui sont les plus longs, n'ont pas au delà de deux à deux pieds et demi de longueur ; mais je ne doute pas que leur état de dessiccation actuelle, ne les ait diminués de beaucoup ? A ces détails très-insignifians, sans doute, se borne ce que j'avais à dire, sur la forme même de la plante ; quant à l'effet qu'elle produit, que des deux côtés de ce fleuve, à chaque bord du lit profond où coule lentement cette eau limpide et pure, l'imagination du lecteur élève la forêt verdoyante et mobile de l'échevelé papyrus ; et, alors, venant ici au secours d'une plume inhabile, il finira facilement le tableau, que je ne puis qu'ébaucher.

Il me reste à relever encore une assertion très-fausse, échappée à un voyageur moderne (1), qui prétend que les matelots siciliens font

---

(1) Borch. *Loc. cit.* Lett X, pag. 138.

aujourd'hui de cette même plante, l'usage que les anciens en faisaient? hélas, les matelots siciliens sont fort loin de savoir écrire! et, quand bien même ils seraient plus instruits, cet auteur nous parle d'une époque, que douze ans séparaient à peine, de celle de la découverte de notre précieux papyrus! celui-ci, qui, depuis le déluge, croissait et croît encore aux portes de Syracuse, ne fut découvert qu'en 1764, par un savant naturaliste anglais (1), venu tout exprès de Londres, pour apprendre aux Syracusains, le trésor qu'ils ont à leur porte!

Il est plus faux encore, que ces mêmes matelots, en aient jamais connu la préparation; celle-ci est un mystère pour nous-mêmes; à la vérité, en 1786, un savant de Syracuse, le chevalier Savêrio Landolîna, parvint à en faire une espèce de papier, sur lequel il fit part de sa découverte, à tous les savans de l'Europe; mais, outre qu'il ne se flatta point alors d'avoir retrouvé le secret des anciens; et que neuf à dix autres années de tentatives et d'épreuves s'étaient encore écoulées, entre la découverte de la plante et le succès de celles-ci; les matelots siciliens étaient si loin de se servir du papyrus antique, qu'aujourd'hui même, ils n'en soupçonnent encore, ni l'existence, ni le nom, ni l'usage!

Cette fameuse découverte paraît avoir fait si peu d'effet, dans le temps et dans le pays même, que

(1) Giderfleet.

Brydone, venu à Syracuse, six ans seulement après cette époque, ne semble pas en avoir eu connaissance; qu'il ne parle, en effet, ni du fleuve ni du papyrus; et qu'enfin il m'a été impossible de me procurer, à Syracuse même (1), la lettre du chevalier Landolîna!

Quant à la découverte de Giderfleet, et à l'expérience de Landolîna, l'une et l'autre sont depuis

(1) A mon retour à Naples, j'écrivis, en effet, à M. l'abbé Capodiêci à Syracuse, pour divers renseignemens; et, entre autres choses pour le prier de me faire passer une copie bien fidèle de la lettre en question. Voici l'article de la réponse que le savant antiquaire me fit à cet égard:

«La Lettera scritta intorno all' antico Papîro del Cavaliere Savêrio Landolîna, della quale ne bramate una copia, dopo la di lui morte, si smarrì; e dietro le tante ricerche fatte, non è stato possibile di poterla rinvenire ne' suoi manoscritti. Io ho fatto leggere la vostra lettera a questo Mârio Landolîna, figlio del defunto padre; e mi ha detto, che l' hanno desiderato ancora altri eruditi stranieri. Signore, non posso esprimervi quanto grande stato sia il mio dispiacere di non avervi potuto servire, com' era conveniente a secondo del vostro desiderio; poichè dell' accennata Lettera non solamente non esiste l'originale, ma nemeno alcuna copia. Se di tale trascuratezza stata sia la cagion il padre, o il figlio, io non lo so, etc.»

La perte de cette lettre est donc un nouvel exemple à ajouter à tant d'autres, du peu d'intérêt qu'on attache,

long-temps retombées dans l'oubli. Tout aussi consciencieux que le Bibliothécaire de l'Escurial, les Syracusains modernes ne touchent ni plus ni moins aux trésors qui leur sont confiés; et ceux d'entre eux, qui, grâce au secours étranger, connaissent enfin l'existence de ce jonc, sur lequel leurs Pyndares, et leurs Théocrites gravèrent leurs immortels vers, ceux-là, dis-je, lui donnent le nom de *parrucca* (1) : je laisse aux faiseurs d'étymologies, comme aux artistes en perruques, à tirer celle-ci aux cheveux? cependant, pour épargner aux uns de longues et pénibles recherches, et aux autres, la perte d'un temps précieux, je les préviens, que la plante en question ne ressemble pas mal, en effet, à une tête échevelée, à la *scapigliata fante* de l'Homère florentin (2).

---

dans ce pays, aux découvertes les plus dignes de remarque. Il est plus qu'improbable sans doute, que l'auteur de celle-ci, que le feu chevalier Landolîna ait volontairement détruit, avant sa mort, l'original d'une lettre dont le sujet lui avait acquis une si juste célébrité? et si, comme le donne positivement à entendre la remarque qui termine la lettre de M. l'abbé Capodièci, on ne peut accuser ici, que la volonté même de l'auteur, ou la négligence de son fils, je crains bien que le vrai coupable ne soit pas celui qui est mort.

(1) *Parrûcca;* quelques-uns la nomment aussi *Pâmpina*, feuille; ce qui est un peu moins ridicule. *Voy.* Pasqualîno. *Vocab. Etimol. Siciliâno.*

(2) *Inf.* Cant. 18.

De tous les anciens ponts construits sur l'Anapis, et célèbres dans l'histoire de Syracuse, de Carthage et d'Athènes (1) ; de tous ceux que les modernes y élevèrent eux-mêmes (2), un seul subsiste aujourd'hui : j'ignore l'époque de sa construction; mais ce qu'il y a de certain, c'est que sa forme, à la fois élégante et simple, et surtout sa solidité apparente, le rendent digne de s'élever au-dessus de l'ancien fleuve, dont les eaux limpides et pures coulent tranquillement, à quelques toises au delà de l'embouchure de la Cyane, sous l'arche unique dont il les recouvre. Quant aux anciens ponts, la plupart furent détruits par les Athéniens mêmes (3); et, ici, on remarque, sur la droite, quelques restes de la voie ancienne, qui allait de ce dernier pont, je veux dire du pont moderne, jusqu'à la ville de Néapolis.

Notre barque ne tarda pas à entrer dans une espèce de petite baie, au delà de laquelle on n'aperçoit plus qu'une prairie immense, de toute part ornée d'arbres, de verdure, de fleurs, et bornée par de hautes montagnes ; c'est là que l'Anapis sort de dessous terre, et que, après un cours d'un peu

---

(1) *Voy.* Thucydide, Plutarque, Tite-Live, Cicéron et les autres.

(2) En 1405, 1572, 1621, 1662 et 1693.

(3) Plutarch. *In Nic.*

plus d'une lieue et demie (1), il va se jeter dans la mer. Il est beaucoup de fleuves qui ont un plus long cours; il n'en est pas un seul, qui en ait de plus riche ni de plus pittoresque. Une forêt d'arbustes, de joncs de papyrus, et de diverses autres plantes l'entourent de toute part, et se réfléchissent dans ses eaux, fameuses pour l'abondance, la grosseur et la qualité des anguilles et des truites qu'on y pêche; il est faux qu'il s'y trouve aussi des saumons; au surplus, les rives de ce fleuve sont également favorables à la chasse d'une foule de différens oiseaux aquatiques; et cette chasse est le seul passe-temps des habitans de la moderne Syracuse.

Quant à la forme du site d'où l'Anapis tire sa source, ou, depuis cinquante ans, les choses ont bien changé de face, ou certain voyageur aura pris un cercle parfait pour un carré-long? On peut en dire autant du léger bouillonnement qu'il donne aux eaux sortant ici de dessous terre : ce bouillonnement est si léger en effet, qu'il échappe à la fois, à la vue et à l'ouïe? tout ici est dans le plus grand calme, et, au milieu de ce petit bassin naturel, je n'entends d'autre bruit que le frémissement des papyrus et des arbustes; et ne remarque, sur la surface des eaux, que l'agitation produite par l'action de nos rames, et la fuite des animaux aquatiques, épouvantés à notre aspect.

(1) Cinq milles siciliens. Borch lui en donne douze; il ne se trompe que de sept milles en plus.

Dans son Voyage en Sicile, M. l'abbé Bàlsamo remarque qu'on ne peut que s'étonner de l'insouciance du gouvernement, à l'égard de l'utilité qu'on pourrait retirer des eaux de ce même fleuve, pour l'irrigation des terres avoisinantes. Cette remarque, très-juste en elle-même, le serait encore davantage, si l'auteur l'avait appliquée à tous les fleuves de la Sicile; pays, dont l'état actuel ferait prendre pour autant de fables, tout ce que les anciens nous racontent, sur sa fécondité primitive! Je ne sais trop pourquoi, un critique moderne (1) s'élève contre le reproche, que semble justifier le seul aspect des lieux. De ce qu'un auteur syracusain (2) prépare un mémoire sur cette matière, s'ensuit-il, qu'un auteur étranger n'ait pas le droit de la traiter lui-même? La remarque de M. l'abbé Bâlsamo subsiste; et cette remarque ne méritait pas à l'auteur l'application de ce mot du Pétrarque : *poco vedete, e parvi veder molto* (3).

Ruines du Temple de Jupiter Olympien.

A peine sorti de la barque, qui m'a conduit aux sources de l'Anapis, que déjà je suis entouré d'une foule de tableaux classiques.

Le sol que je foule maintenant est celui qu'ont foulé Marcellus, Himilcon, Nicias, Dion, Lyma-

(1) Capodièci. *Loc. cit.* Tom. 11, § 103, pag. 312.

(2) M. l'avocat Avôlio.

(3) Capodièci. *Loc. cit.*

chus, Callicrate, Lysimachus, Sycanus, Éraclide, et mille autres héros célèbres, dont les noms et les faits ont passé jusqu'à nous, et vivent dans tous les souvenirs. Voici le lieu où les trois derniers confièrent à Diomile six cents soldats d'élite, pour défendre les Epipoles (1), menacées par l'armée athénienne (2); là, j'aperçois le lieu où Dion sacrifia (3); ici, celui où il parla au peuple, pour le porter à mériter la liberté, et celle de la Sicile entière (4); plus loin, voilà l'endroit où mourut l'Athénien Lymachus (5); et ici, à ma droite, celui où le grand Callicrate, préteur de Syracuse, reçut aussi le coup mortel (6).

Ces vieux chênes qui, du même côté, s'élèvent à quelque distance, firent partie, sans doute, du bois sacré, qui protégeait jadis le temple de Cyane (7), ou peut-être celui d'Hercule? (8) car, quoique les anciens renonçassent bientôt à l'usage (9) de séparer leurs temples, des lieux habités

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 621.

(2) Thucyd. *Hist.* lib. 6.

(3) Plutarch *In Dion.*

(4) Diod. *Bibliot. Hist.* lib. 16.

(5) Thucyd. *Loc. cit.*

(6) *Id.*, *ibid.*

(7) Diod. Lib. 14, Ælian. lib. 11, cap. 33. On en voit encore quelques misérables vestiges.

(8) Thucyd. lib. 7. Plutarch. *In Nicias.*

(9) Serv. *Aen.* 21-740.

par les hommes (1), ils n'en célébraient pas moins les fêtes, au milieu des campagnes. Enfin, j'aperçois d'ici, sur la gauche, les tristes restes du plus fameux de tous les temples; et me hâte de franchir le faible espace, qui me sépare encore du sanctuaire de l'Olympien.

Mais quoi! j'en crois à peine au témoignage de mes yeux : deux misérables colonnes, vermoulues et sans chapiteaux; serait-ce là tout ce qui reste du plus beau temple de l'ancien monde? ce temple dont la fondation se perd dans les ténèbres de l'histoire; qui renfermait toutes les richesses de Syracuse! que dis-je? qui contenait un trésor bien autrement précieux : la statue de Jupiter Urios, ou Dispensateur des vents; statue, saluée par Cicéron, du titre de *sanctissimum et pulcherrimum simulacrum* (2); et que notre orateur cite, comme une des trois plus belles images du dieu, jusqu'alors existantes (3); statue, que Nicias (4) et Marcellus (5) respectèrent; que Gélon couvrit d'or (6); qu'Hiéron dépouilla sans pudeur (7); et que l'infâme

(1) Pausan. *Descript. Grec.* lib. 9, cap. 22.

(2) Cicer. *In Ver.* lib. 5.

(3) *Id.*, *ibid.*, lib. 4.

(4) Plutarch. *In Nic.*

(5) Cic. *Loc. cit.*

(6) Ælian. *Loc. cit. Voy.*, la note suiv.

(7) Gélon l'avait fait couvrir en effet d'un manteau d'or massif, du poids de quatre-vingts talens;

Verrès osa s'approprier lui-même (1)! En 1624, six colonnes attestaient encore la forme et la magnificence du temple (2); en 1770, quelques-unes existaient encore (3); en 1776, leur nombre était tellement diminué, qu'elles ne pouvaient déjà donner aucune idée, ni de la forme ni de la beauté du monument (4); enfin, en 1819, moi-même je n'en vois plus que deux : encore quelques années, et celui qui visitera Syracuse, cherchera inutilement, sans doute, le site du temple de Jupiter Olympien !

Quatre énormes colonnes, qui, comme les deux existantes, debout, intactes et fermes sur leur base (5), étaient là depuis trente siècles; et ces

---

environ deux cents ans après lui, Hiéron II s'empara sans façon du manteau précieux, qu'il remplaça par un manteau de laine; l'argument dont il appuya cette action, semble avoir été pris dans un dictionnaire politique; à l'en croire, le manteau d'or était trop pesant, en été, et pas assez chand, en hiver!

(1) Cic. *Loc. cit.*

(2) Mirabêlla. *Piánta dell' antícke Siracúse.*

(3) Brydone. *Loc. cit.* lett. 12.

(4) Borch. *Loc. cit.* lett. 10, pag. 145.

(5) L'expression ne doit pas être prise au pied de la lettre : comme celles de tous les autres monumens de la Sicile, les deux colonnes en question sont d'ordre étrusco-dorique, ou gréco-sicule; c'est-à-dire sans autre base que l'entablement même sur lequel elles posent.

colonnes ont disparu (1), en un peu moins de cent-quatre-vingt-quinze ans ! mais ici, comme dans bien d'autres cas, le temps ne fait rien à l'affaire : on a vu des pays dévastés, en moins de cent-quatre-vingt-quinze heures ! depuis l'époque en question, il ne serait pas impossible, que quelques nouveaux Vandales, eussent encore opprimé Syracuse ? l'histoire est là, pour nous l'apprendre : ouvrons-la, et éclaircissons le fait ; mais, quoi ? en 1624, Syracuse appartenait à l'Autriche ; et depuis cette époque, jusqu'au moment où j'écris, Syracuse n'a fait autre chose, que de passer paisiblement, des mains des princes autrichiens, dans celles des princes espagnols ; de celles des princes espagnols, dans celles des princes sardes ; de celles des princes sardes, dans celles des princes autrichiens ; et enfin, de celles des princes autrichiens, dans celles des princes espagnols ? nul doute qu'il n'y ait ici quelque grande lacune dans l'histoire : pendant l'intervalle en question, cette histoire ne parle en effet, d'aucune irruption des barbares, et, toutefois, nos colonnes nous manquent, sans que rien nous apprenne l'époque et le motif de cette étrange dévastation ? serait-ce donc aux princes qui, depuis l'an 1624, ont pris, si chaudement, les intérêts de la Sicile ; serait-ce, dis-je, à ces mêmes

(1) Si l'on en excepte quelques faibles vestiges d'entablement, on n'aperçoit pas, sur le lieu, la plus légère trace de ces mêmes colonnes.

princes, que les amis des arts, que l'Europe civilisée, ont à demander compte du trésor disparu; en un mot, serait-ce à l'Autriche, à la Sardaigne ou même aux souverains de Naples, qu'ils seraient tous en droit de dire : ou retrouvez-nous nos Vandales, ou retrouvez-nous nos colonnes!

Au reste, le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir ce qui, en 1624, restait encore de ce superbe édifice, et je ne puis mieux satisfaire sa curiosité, qu'en traduisant ici le passage de l'auteur cité.

« Les restes de ce monument, dit l'antiquaire Mirabêlla, en parlant de ce temple de Jupiter Olympien, ne sont pas peu considérables; on voit encore sur pied, beaucoup de colonnes cannelées, d'ordre dorique (1), sur lesquelles le temple s'élevait; et, bien que quelques-unes des colonnes du milieu de l'édifice, soient abattues et brisées, cependant, comme celles des côtés subsistent, celles-ci donnent clairement à entendre, que le temple avait douze colonnes, à chacune de ses parties latérales. Les colonnes qui existent suffisent pour nous convaincre de la magnificence des monumens publics de l'ancienne Syracuse; puisqu'il est vrai de dire, que ces colonnes sont for-

(1) J'ai eu souvent l'occasion de relever l'impropriété de cette expression : aucun des monumens anciens, en Sicile, ne sont d'ordre dorique; mais bien d'ordre dorico-étrusque, ou, si on l'aime mieux, gréco-sicule.

mées de deux seuls blocs de pierre ; de sorte que la base (1), la colonne et le chapiteau, sont formés eux-mêmes de trois différens blocs. C'est tout ce que trois hommes peuvent faire, que d'embrasser ces colonnes ; et, comme on en voit encore six entièrement conservées, les gens du pays donnent au lieu même, le nom *des Colonnes* (2). »

Quant aux deux seules colonnes qui restent encore sur pied, il est plus que douteux qu'elles résistent long-temps encore aux différentes causes qui tendent à les confondre dans la ruine commune : isolées, et situées sur un lieu élevé, elles n'ont aucune espèce de défense, contre l'action de l'air et des eaux pluviales ; et, de plus, elles sont journellement exposées aux dégradations partielles des curieux qui les admirent ; dégradations qui, pour être difficiles et lentes, n'en présentent pas moins aujourd'hui le présage assuré de leur prochaine ruine. Ces tristes et magnifiques restes d'un des plus beaux monumens des anciens ne sauraient donc tarder à partager le sort du monument même : à disparaître entièrement.

Cependant, malgré leur isolement et leur

(1) J'ai dit que ces colonnes n'ont aucune autre base que l'entablement même ; la remarque de Mirabèlla ne peut donc s'appliquer qu'au fût et au chapiteau des colonnes en question.

(2) Mirabèlla. Dichiar. della Piànta dell' antìche Siracûse.

dégradation actuelle, elles étonnent le regard, et commandent l'admiration. Leur effet paraît être indépendant des souvenirs qui y sont attachés : cet effet est le même que celui du beau temple de Ségeste; et je ne crains pas d'ajouter, qu'il a quelque chose de plus fort : la grande conservation de celui-ci, ne vous permet pas de songer à ses trois mille ans d'existence ; tandis que l'état de dégradation totale du temple de l'Olympien, vous frappe et vous émeut, en raison de ses ruines mêmes ! Dépouillées de tout ornement, de tout accessoire naturel; isolées, sévères et superbes, ses colonnes uniques, s'élèvent devant vous, comme sortant du sein de la terre, et, tandis que l'œil les contemple, l'espri plonge et se perd avec elles, dans les siècles qui les ont respectées.

Retour a Syracuse.

Que me reste-t-il à voir sur cette partie de l'ancien territoire de Syracuse ? le promontoire Plémyrius et les deux îlots de ce nom; mais ces lieux, jadis si célèbres, n'offrent plus aujourd'hui que l'ombre de leur intérêt.

Une forteresse démantelée et moderne (1) s'élève sur les ruines de la forteresse des Athéniens (2), ou, peut-être même, de celle que les habitans de Syracuse y construisirent ensuite,

(1) Le château *Mondio*.

(2) Thucyd. *Hist.* lib. 7.

après la victoire remportée sur ceux-ci (1). Quant aux deux petites îles situées à quelques toises du promontoire même, le trophée érigé ici par les Athéniens, en mémoire de la victoire navale obtenue sur les habitans de Syracuse ; ce trophée a eu le sort de toutes les vanités humaines : un peu de terre l'a recouvert.

Après m'être éloigné des rives de l'Anapis, la barque qui m'y avait conduit, me ramena dans la moderne Syracuse, d'où je partis le lendemain (2).

---

(1) Thucyd, lib. 7. C'est cette forteresse dont Borch a fait la cinquième ville de l'ancienne Syracuse. Je ne sais si j'ai remarqué, à ce sujet, que l'erreur en question, a sa source dans une autre? Le traducteur latin de Plutarque a donné le titre d'*Oppidum* à la forteresse en question; et, quoique, comme le remarque M. l'abbé Capodiêci, ce mot ne se trouve en effet, ni dans le texte grec, ni dans Cluverius ; il n'en a pas fallu davantage pour faire prendre le change à plus d'un géographe moderne.

(2) Je remarque de nouveau, ici, que la plupart des citations contenues dans cette description des antiquites de Syracuse, appartiennent à M. l'abbé Capodiêci; qu'elles ont été tirées par moi, de son excellent ouvrage, sur les monumens anciens de sa patrie; et que le plus souvent je n'ai fait qu'en vérifier l'exactitude, sur les textes originaux.

VOYAGE DE SYRACUSE

A AGRIGENTE.

Adieu, rives de l'Anapis; adieu, bords enchantés de la Cyane; lieux charmans, que je quitte à regret, adieu! Je ne vous verrai plus sans doute; mais votre souvenir passera partout avec moi; partout il m'entourera des illusions les plus douces.

Site ignoré, mais heureux, garde-toi d'envier une célébrité funeste : réjouis-toi plutôt de l'oubli où ils t'ont plongé! tu n'as plus, il est vrai, ta pompe, ton éclat, ta magnificence : tes tours, tes temples, tes palais sont détruits; tu gémis, ignoré sous le poids de tes propres ruines; ces fiers Carthaginois, ces guerriers non moins fiers d'Athènes et de Rome, leur pied superbe ne foule plus tes désertes rives; l'aigle orgueilleuse ne plane plus sur toi; les pleurs d'un peuple esclave n'engraissent plus ton sol abandonné; les flatteurs des tyrans n'y viennent plus verser le superflu de leurs rapines : aussi humble que tu fus superbe, plus oublié que tu ne fus fameux, tu n'a plus ni luxe, ni richesses, et, conséquemment, de prôneurs; le nom de l'or même, tu ne le connais plus; l'homme t'a retiré tout ce que t'avait donné l'homme : la nature ne t'a rien ôté; et ce que tu tiens d'elle, vaut mieux que ce qu'il a pu te reprendre!

Que si je pouvais me flatter de t'arracher à l'injuste oubli qui t'entoure ; si ma main pouvait t'aider à sortir du tombeau, parmi tant de ténèbres, je ne porterais point le faux éclat dont tu brillas jadis : l'homme ne met de prix qu'à la célébrité présente ; pour capter son suffrage, il faut être, il ne faut pas avoir été ! Adieu donc, rives de l'Anapis ; adieu, bords enchantés de la Cyane ; lieux charmans que je quitte à regret, adieu !

C'est ainsi que, tout en ralentissant le pas de ma mule, je jetais un dernier regard sur ces rives, que je quittais pour ne plus les revoir.

Mules Siciliennes.

Six heures sonnaient : je m'étais mis en route par une matinée des plus tristes ; contre sa coutume ordinaire, le ciel était couvert de nuages, et le soleil paraissait décidé à ne pas se montrer. La route même que je suivais, n'était pas propre à dissiper ma tristesse involontaire ; j'étais, enfin, dans un de ces momens pénibles, où l'esprit ne s'arrête qu'à de sombres réflexions.

Dieu sait combien cet état eût duré, si ma mule n'avait fait un faux-pas ! l'accident, qui eût dû me mettre hors de selle, me fit reprendre au contraire mon aplomb : le danger que j'avais couru m'avait fait sentir la crainte ; la crainte, le plaisir d'échapper au danger ; et ce plaisir, le contentement du bien-être.

Ce petit événement parut faire sur ma mule un ef-

fet tout semblable à celui qu'il avait produit sur moi : livrée sans doute aussi à des réflexions assez tristes, aussi peinée peut-être de quitter l'écurie, que je l'étais moi-même de quitter cet heureux coin de terre, la pauvre bête avait marché jusqu'alors d'un pas si lent et la tête si basse, qu'on l'eût prise pour un antiquaire, l'œil fixé sur le sol classique, et flairant l'ancien monument? maintenant la voilà qui trotte, la tête haute et l'oreille au vent : on dirait qu'elle entend mes reproches ; et que, par cette nouvelle allure, elle veut me prouver qu'elle ne les méritera plus? cette conduite de sa part suppose au moins le sentiment de la faute ; et ce sentiment-là mérite d'être remarqué? cependant, comme tout éloge direct est essentiellement fade, pour ménager un peu sa modestie, je ferai tomber le mien, moins sur elle que sur l'espèce même.

En Sicile, comme dans tous les pays, où le chemin ne s'ouvre qu'à travers les rochers, les torrens, les fleuves, les ravins et les abîmes ; dans ce pays, dis-je, la mule doit naturellement l'emporter sur le cheval, qui, moins fort, moins patient et moins sobre, ne saurait résister, autant qu'elle, à la fatigue, au froid, à la chaleur, à la soif et à la faim. Celui-là ne règnera donc, tout au plus, que dans l'intérieur même des villes ; l'empire de l'autre s'étendra, au contraire, au dedans ainsi qu'au dehors. Et dans le fait, la mule est ici d'une nécessité telle, que si, par quelque malheur, la race venait à s'éteindre, la famine générale en serait

l'effet immédiat : de même que l'ancienne Égine, la Sicile deviendrait un vaste tombeau (1).

Cet animal, d'ailleurs si utile en lui-même, n'est pas moins précieux, pas moins digne de remarque, par son extrême sobriété, sa patience admirable et stoïque. Attelé au char du prince, ou courbé sous le poids des productions de la terre, la contenance de notre philosophe est la même; c'est la simplicité, c'est l'humilité même en personne : sous la verge du manant qui le guide, comme à la litière d'une altesse, il ne tient pas la tête plus haute; il ne va, ni plus ni moins vite; ne fait, ni plus ni moins résonner ses grelots. A ce trait vraiement caractéristique, trait, qui soit dit en passant, ne distingue pas toujours les philosophes de notre propre espèce; à ce trait, dis-je, s'en joint encore un autre que, naturellement enclin à ravaler l'objet qui lui devient le plus utile, l'homme n'hésite pas à qualifier d'obstination, et que moi-même, je nommerai prudence : on ne fait point passer une mule, où elle ne veut point passer; on ne lui fait point prendre l'allure qu'elle ne veut point prendre; la nature du chemin lui

(1) Les seules routes où l'on puisse aller ici en voiture, les seules où puisse passer la charrette la plus légère et la moins large, ces routes ne s'étendent pas à plus de huit à dix lieues aux environs de la capitale de la Sicile; et partout ailleurs les charrois ne peuvent se faire qu'à dos de mules.

indique celui qu'elle doit suivre; la longueur de la route, l'allure qu'elle doit conserver. Ce double raisonnement échappe à la légèreté de l'homme; mais il existe, mais il est naturel, mais il éclate dans chaque action de cet animal précieux. Sur la voie la plus large, comme dans le plus étroit sentier, la mule semble affecter de raser toujours le revers de la route; et si l'abîme est là, c'est là qu'elle posera le pied. Cette allure nous paraît étrange; ce choix, qui nous déplaît, nous inquiète, et souvent même nous fait frémir; ce choix est regardé par nous, comme l'effet d'un mouvement machinal, comme un penchant aveugle et stupide : Aristote et Platon ne feraient pas mieux toutefois; et ce calcul, contre qui notre légèreté s'élève, que nous condamnons hautement, que nous allons jusqu'à punir en elle; ce calcul, cependant, est le fruit d'un raisonnement aussi prudent que sage, aussi juste que profond, et qui ferait honneur à l'homme : en voyant le danger d'aussi près, en se dirigeant de manière à l'avoir toujours sous les yeux, le prudent animal s'oblige, en quelque sorte, à s'en occuper sans cesse, et, en s'en occupant, l'évite : l'homme raisonne-t-il aussi bien? Celui-ci, cependant, voit l'abîme, le sonde, et frémit; il est encore ici, ce qu'il est presque partout ailleurs : présomptueux, tranchant, aveugle et injuste; il s'irrite contre la prudence, repousse la main qui le protége, ferme l'oreille à la voix qu'il devrait écouter; force le

sage à quatre pates à s'écarter du plan qu'il suit ; maltraite injustement sa mule ; et tombe, avec elle, dans l'abîme, qu'elle voulait lui faire éviter !

Un fait, qui se passa sous les fenêtres de mon auberge à Palerme, peut venir à l'appui de ces réflexions. L'Anglais, qui porte partout avec soi, ses préjugés, ses usages et sa langue ; qui peuple les grandes routes de l'Europe ; et qui, de tous les autres hommes, est celui qui voyage le plus ; me paraît, cependant, le moins propre de tous, aux voyages ? partout il veut retrouver Londres : il est trop bien chez lui, pour se trouver bien chez les autres.

Sur le point de s'enfoncer aussi, dans les déserts de la Sicile, un colonel anglais, fraîchement débarqué à Palerme, conçoit le projet d'exercer un peu, d'avance, la mule qui doit le porter ; et, la veille même de son départ, il se fait amener sa monture, à la porte de l'auberge où nous logeons tous les deux. Cette mule, selon l'usage généralement suivi, à partir du temps de Saturne ; cette mule, dis-je, avait pour unique équipage, une corde dans la bouche, et un méchant bât sur le dos ; cette selle patriarcale, n'est autre, qu'une espèce de sac, que rembourre la feuille de maïs ; et qu'une seconde corde fixe, tant bien que mal, sous le ventre de la mule. Je laisse à juger de l'effet que ce bizarre équipage dut produire aux regards de notre voyageur ? A la première vue, il éclata de rire, en jurant ses grands dieux, qu'il

n'avait rien vu de semblable, dans l'Hyde-Park, à Londres, ni au Bois de Boulogne, à Paris ! Et, dès qu'il eut cessé de rire aux dépens de la pauvre mule, il déclara solennellement, qu'il voulait un autre équipage. En vain, le muletier, l'aubergiste et le valet de place, se permettent de lui représenter, tous les inconvéniens qui peuvent être la suite d'un amour-propre mal entendu ; plus vainement encore, l'aubergiste cherche-t-il à lui faire entendre que, dans la mule, comme dans l'homme, l'habitude, est une autre nature ; et qu'un paysan sicilien se trouverait mal à son aise, dans l'habit d'un *dandy* (1) de Londres ; notre homme ne veut rien entendre ; et pour la première fois, sans doute, la mule est affublée d'une selle et d'une bride anglaises ! sous cette nouvelle parure, le modeste animal ne portait la tête que plus basse ; son humilité semblait dire :

Tant d'éclat convient mal à tant d'obscurité !

Du moment donc que, revêtue de ces ornemens étrangers, la mule sicilienne eut été transformée en coursier britannique, notre magicien s'élança fièrement sur son dos ; mais le triomphe ne dura guère ! l'inconvénient, prévu par l'aubergiste, le muletier et le valet de place, ne

(1) Expression équivalente aux mots *petit-maître*, *fat*.

tarda pas à se réaliser : le colonel s'était armé d'un fouet et de longs éperons, tous moyens incitans, jusqu'alors inconnus à la mule, naturellement vigoureuse et rétive; au premier coup de fouet, elle dressa ses longues oreilles, et resta immobile à sa place, comme pour se rendre compte de la cause et de l'effet ? puis, l'éperon de se faire sentir; puis, l'animal de se cabrer; puis, le magicien de lui donner une seconde atteinte; puis, la mule sicilienne de lancer le colonel anglais par-dessus ses longues oreilles, et, du moment qu'il est à terre, de reprendre tranquillement le chemin de son écurie !

Impôts pour la construction des Routes.

En fait de routes et de voyage, aimez-vous ce que les autres craignent ? cherchez-vous par goût ce qu'ils fuient ? quittez les grandes routes de notre France, les sentiers aplanis de l'Angleterre, de l'Italie et de l'Allemage : venez voyager en Sicile !

A l'époque assez incertaine, où, comme l'a dit Moïse, la terre était informe et toute nue ; où les ténèbres couvraient la surface de l'abîme; et, enfin, où l'esprit de Dieu flottait lestement sur les eaux; la confusion des élémens, le mélange confus de tous les matériaux du globe, ne pouvaient présenter à l'homme, foulant le chaos primitif, de chemins plus affreux et plus rudes, de sentiers plus sauvages et plus nus, que les routes de la Sicile !

C'est ici que, doutant de ce qu'il voit, le voyageur surpris s'arrête ; ici, qu'il se dit à lui-même : où suis-je? cet interminable désert est-il au centre de l'Europe ? suis-je en Sicile, ou dans les plaines de Sahara? suis-je bien au milieu de cette île, que l'antiquité salua du titre de féconde ? dans ce pays où l'agriculture vit le jour, où les arts eurent leur berceau, et d'où sortirent enfin les sciences, les inventions les plus rares et les plus utiles ?

Au milieu d'un vaste désert, hérissé de rochers, de cailloux, de laves et de sables, telles étaient les demandes que je me faisais à moi-même, en pressant le pas de ma mule, à quelques milles au delà des rives de l'Anapis.

Si l'on en excepte, en effet, ce petit coin de terre privilégié, comme aussi les environs des villes principales, tout le reste de la Sicile n'est qu'un véritable désert, une lande inculte et brûlante, qui n'offre plus la moindre trace de sa première fertilité, et, moins encore, de sa première culture. Des routes? le pays n'en a pas; depuis environ soixante ans, le malheureux paysan sicilien est ployé sous le faix de l'impôt le plus lourd; depuis ce temps, cet impôt est levé pour la construction des routes; et ces routes sont encore à construire? mais quoi! depuis ce temps, les coffres du gouvernement se remplissent; depuis ce temps, vingt palais se sont successivement élevés; le prince est bien logé : qu'importe que la cabane du pauvre périsse! Est-ce donc au gouvernement à

s'occuper du double tort que fait au serf de Sicile, le criminel emploi du fruit de ses sueurs ? sur un rayon de dix lieues, aux environs de la capitale, n'a-t-on pas construit, en effet, trois routes élégantes et commodes ? ces trois routes ne sont-elles pas justement assez longues, pour conduire à autant de maisons royales ? ces maisons ne seraient-elles pas indispensablement nécessaires, si, par suite de l'endurcissement des peuples, de certains pronostics plus sérieux qu'on ne pense, d'événemens plus voisins qu'on ne croit ; le prince était forcé d'abandonner encore sa capitale pour venir chercher de nouveau un asile, au milieu de sa bonne ville de Palerme ? Voilà donc un impôt bien juste, un argent bien employé, des murmures bien coupables, un prince bien à plaindre, et un peuple bien ingrat ! A la vérité ce peuple est beaucoup moins heureux, qu'à l'époque où cent nations diverses ravageaient tour à tour ses terres ; ce pays est beaucoup moins fertile, que sous les Goths, les Sarrasins et les Vandales ; les communications, et conséquemment l'échange des productions du sol, beaucoup plus difficiles, pour ne pas dire bien plus impraticables, que dans les temps les plus reculés, et dans les circonstances les plus désastreuses ; à la vérité encore, le produit de l'impôt levé, aurait suffit depuis longtemps, à la construction de toutes les routes d'un pays deux ou trois fois plus grand que la Sicile ; à la vérité enfin, ce n'est qu'au manque absolu de

ces mêmes routes, qu'on peut effectivement attribuer l'entière cessation de toute industrie, de tout commerce, de toute culture, et de toute espèce d'échanges; comme aussi l'effroyable misère qui pèse sur le paysan sicilien ; misère tellement grande, tellement affreuse que, sur la côte méridionale, et jusque dans l'intérieur de l'île, j'ai vu des populations entières, sans vêtemens et sans asile, disputer aux animaux mêmes, le gland et la fève qui les nourrissent! mais tout cela ne prouve rien; ce sont là de ces considérations secondaires, de ces faibles inconvéniens, qui découlent d'un système récemment sorti de ses cendres; qui ne pèsent que sur certaines classes, et ne blessent que les factieux! et c'est ce qu'on peut démontrer, par un raisonnement très-simple, et qui même n'est pas nouveau : les appuis de la force ébranlée, les grands pédagogues politiques, les Rhadamantes des serfs de notre vieille Europe, ont conservé, puis rendu la Sicile, à son ancien seigneur et maître; ce maître est un roi légitime, ne consultant que sa certaine science et autorité royale, et régnant légitimement, comme on sait, par la grâce de Dieu, et les canons de Saint-Jacques : or, il est évident, que ce roi légitime ne peut avoir des palais trop superbes, une cour trop brillante, une armée trop nombreuse, des ministres trop riches, des évêques trop gras, et des sujets trop maigres? force gens, je le sais, n'admettent point la conséquence; mais elle

n'en existe pas moins ; elle n'en sera pas moins telle, soit pour la Sicile, soit pour Naples, jusqu'à l'époque très-probable, de la modification du principe !

On chercherait en vain à se le dissimuler : le cratère du volcan politique est comble ; la terre que je foule aujourd'hui, se meut jusque dans ses entrailles ; déjà un bruissement sourd annonce l'éruption prochaine ; et celle-ci sera aussi prompte que terrible, aussi terrible qu'irréparable ; car une longue patience suppose un long ressentiment ?

Au moment où j'écris, j'ignore ce qui se passe à Naples : le Vésuve peut être tranquille, mais, certes l'Etna ne l'est pas ! au milieu même des deserts, le sol est ici convulsif ; et fort loin du volcan, il me semble le fouler encore ? naturellement insouciant et joyeux, chaque jour l'habitant du pays me semble devenir plus sombre et plus triste ? Il danse, il chante encore, il est vrai ; mais sa danse et ses chants ont je ne sais quel caractère de peine et de mal-aise ? ce n'est plus l'élan naturel d'un cœur satisfait et tranquille : c'est l'effet du besoin qu'on éprouve de s'agiter, pour s'étourdir ? Le même changement se remarque, dans le style de sa musique et dans celui de ses chansons : l'expression a fait place au bruit ; l'esprit a remplacé l'âme : plus d'aubades nocturnes, plus d'amant sous les fenêtres de sa belle, chantant au son de la guitare :

Vïa, biddîcchia,
Facêmo pâci :
Chiù non mi piâci
Stare così !

Vïa, biddîcchia,
Scôcca di rôsa,
Lo cêlu vôlle
Ch'ìo t'amerò!

Se lo tuo côri
Il têgno ïo;
Lo pîgnu mïo
Chêsto sarà !

Ti do lo mïo
Tra lo tuo pêttu :
Da li ricêttu,
Per carità !

Quanto sei dôlce,
E aggrazziata!
O Nice amata,
Sto côri è tu!

Tout cela est changé; et tout cela reparaitra sans doute, du moment que l'esprit national reprendra son ancien caractère; et que le peuple aura lieu de bénir le sol qu'il maudit justement aujourd'hui!

Florîdia. Bagni.

Au bout de quelques heures de marche, nous parvînmes à la petite ville de Florîdia, qui, grâce à la proximité de la mer Ionienne, dont elle n'est qu'à trois petites lieues, conserve encore une espèce de commerce, qui consiste particulièrement en amandes, en vins et en huiles. Nous laissâmes ensuite sur la droite, le mont Bibin ; puis ensuite, sur la gauche, la petite ville de Bâgni, qui tire son nom, sans doute, de quelques sources thermales, aujourd'hui aussi inconnues que la ville ?

Neetum. Palazzolo.

Je n'étais ici qu'à six à sept milles des ruines de Neetum, aujourd'hui Notu ou Nôto, et d'Élore ; et bien que pour les visiter, il eût fallu nécessairement revenir un peu sur mes pas, je me serais volontiers imposé ce sacrifice, s'il eût été vrai de dire, que la vue de ces ruines valût effectivement et le temps et la peine que j'eusse pris à les voir. A la vérité, l'historien Fazzêllo en fit un grand éloge ; mais Fazzêllo écrivait au milieu du seizième siècle ; et au lieu de toutes les belles choses qu'il dit y avoir aperçues, j'aurais couru grand risque de n'y trouver moi-même qu'une vieille inscription grecque renversée sur le sol ; un pan de mur d'un temple, dans la cuisine d'un couvent de capucins ; et enfin, quatre à cinq milles au delà, dans les terres, un amas informe et confus de décom-

bres de tout genre; décombres, parmi lesquels Clu-vérius découvrit, dans son temps, des restes d'anciens murs, les vestiges d'un théâtre, et les ruines de la fameuse Piscine, décrite et vantée par Pline. De semblables curiosités ne valaient guère la peine de faire trois à quatre lieues pour les voir; et, poursuivant ici mon chemin, je me trouvai bientôt à la hauteur de Palazzolû, ou Palâzzolo; cette petite ville est bâtie au pied du mont Acra, d'où l'historien Fazzêllo en a fait l'ancienne ville de ce nom. Cluvérius l'a dit construite au contraire, sur l'emplacement même de l'Erbessum des anciens. Tout cela ne la rend ni plus belle ni plus intéressante; j'y remarquai cependant quelques méchans restes d'une voie souterraine; une espèce de catacombe, une citerne à demi comblée, et un ou deux tombeaux en ruine. Au dessus de la montagne, au pied de laquelle la ville moderne est bâtie, est un assez beau couvent de l'ordre, dit de Sainte-Marie du Palais. Le P. Mâssa place ici en effet les ruines d'un palais d'Hiéron; palais d'où, selon lui, la ville aurait tiré son nom; d'après les informations que j'ai prises, ces ruines-là n'existent plus aujourd'hui. Il y a dans cette ville une foire assez remarquable, en ce qu'elle a donné lieu à un proverbe que les Siciliens ont assez souvent à la bouche : *fâri la fêra di Palazzolû*, faire la foire de Palazzole, c'est-à-dire, faire un commerce de dupe : je doute fort que les habitans de la ville se servent volontiers du proverbe?

Aux environs de cette ville, on remarque un assez grand nombre de cavernes taillées dans le roc, et que Fazzèllo (1) regarde comme autant d'anciennes demeures des premiers habitans du pays, c'est-à-dire, des Géans, des Lestrigons et des Cyclopes. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces grandes excavations offrent toutes, plus ou moins, la trace des travaux de la main de l'homme, et que les cadavres qui souvent y ont été découverts, semblent venir encore à l'appui de cette supposition. Au reste, entièrement séparées les unes d'avec les autres, les cavernes des environs de Pallàzzolo, ne peuvent passer, sans doute, pour avoir jamais fait partie d'une véritable ville souterraine; ce caractère n'existe, selon moi, que dans d'autres excavations dont je parlerai par la suite (2); excavations, dont l'existence paraît être échappée jusqu'ici, à la totalité de ceux qui ont écrit sur l'intérieur de la Sicile; et qui sont, cependant, d'une tout autre importance, que celles dont il est question ici.

Buscemi.

La petite ville de Bûscemi est agréablement située, sur une colline pittoresque et bien cultivée. La colline et la ville même, contrastent d'une manière très-piquante, avec l'aridité du pays qui

---

(1) Fazzèllo. *De Reb. Sic.* Dec. 1, lib. 10, cap. 2.

(2) *Voy.* ci-dessous, Art: *Ancienne ville souterraine.*

les entoure. Je ne sais, si c'est ici, ou aux environs de cette ville, que j'admirai un des plus beaux bois de platanes, que j'eusse encore vus dans cette île? au reste, le nom de cette ville en découvre assez l'origine : ce nom est purement arabe, et vient évidemment du mot, *abisama.* Pasqualîno (1) lui donne une étymologie hébraïque; et le tire des mots *bo-sumen*, c'est-à-dire, selon lui, *introitum seu proventum olei.*

Giarratana. Helorus.

Après une journée très-longue et très-fatigante, nous parvînmes enfin au terme de notre marche; je veux dire, à un méchant bourg, décoré du titre de ville, et qui plus est, de marquisat. Ce bourg, ce marquisat ou cette ville, se nomme Giarratâna; c'est le Ceretanum des anciens, dont il est fort parlé dans l'histoire; et qui, peut-être, méritait alors d'être cité. Son principal commerce consiste en froment et en lin; quelques-uns (2), se rapprochant davantage de l'étymologie du nom, l'ont appelé Cerretâno.

C'est dans les montagnes du même nom, que l'Hélorus a sa source. Il est peu de fleuves dont les anciens se soient plus occupés. A s'en rapporter

(1) *Vocabolârio Etimológico Siciliâno.* Palêrmo 1785, art. *Bûscemi.*

(2) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. 1, lib. 4. cap. 2.

au dire d'Apollodore, qui s'appuie lui-même sur celui d'Athénée, ce fleuve renfermerait une espèce de poisson domestique, généralement connu sous le nom de muge ou meunier. Ce poisson, selon le rapport de nos deux auteurs, accourrait à la voix de l'homme, et, élevant la tête hors de l'eau, en recevrait la nourriture. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ainsi que le Nil, l'Hélorus a ses débordemens annuels, et que de même que le fleuve égyptien, il porte la fertilité sur les lieux qu'il submerge; son cours est d'une lenteur si remarquable, que Virgile (1) le surnomme le stagnant Hélorus. Les blés, le lin, le chaume et les olives viennent abondamment sur ses rives. L'Hélorus tient aussi sa place dans l'histoire; ce fut au bord de ce fleuve que Cromios, gendre de Gélon, remporta la victoire sur les Carthaginois; et qu'Hippocrate vainquit lui-même les Syracusains. Au reste, Strabon et plusieurs autres anciens n'accusèrent pas juste, en disant que l'Hélorus prend sa source au promontoire Pachynus; ce fleuve, comme je viens de le dire, naît dans le mont Cerretâno, entre le château de ce nom, et celui de Palâzzolo; il sort d'une fontaine connue sous le nom de Gâllo; reçoit successivement les eaux du Ghiâppi, de l'Ilisse et du Dilemîso; puis, sous le nom de l'Abîso, il va se jeter dans la mer d'Afrique, non loin du promontoire en question.

---

(1) *Æneid.* lib. 3, v. 698.

BUCCHERI.

A CINQ milles au delà de Giarretâna, nous nous trouvâmes au pied d'une assez jolie colline, connue sous le nom de mont Laüro; et au-dessus de laquelle est pittoresquement située la petite ville de Bûccheri, chef-lieu de la principauté de ce nom. L'exportation de la neige recueillie sur cette montagne, fait le principal commerce des habitans. Un savant du pays (1) prétend qu'il existe ici, une fontaine ou source, dont les eaux auraient le goût et la couleur du lait? le desir de voir par moi-même un phénomène aussi remarquable, était le seul motif qui m'eût conduit à Bûccheri; mais quelques renseignemens que je prisse, je ne pus découvrir cette source merveilleuse; et mes questions à cet égard n'eurent d'autre résultat, que d'exciter le rire des habitans du lieu.

EUBÉE OU LICODÏA.

UN peu mortifié d'être encore pris pour dupe, et me promettant bien de ne plus m'en fier aux savans, je sortis de cette dernière ville, avec autant d'empressement que j'y étais entré, en courant après ma source laiteuse; et je ne tardai pas à fouler le sol de l'ancienne Eubée.

Les Chalcidéens, sous la conduite de Théoclès, dit l'auteur d'une dissertation particulière, sur cette

---

(1) Rîcolo *Acque Minerâli di Sicîlia*, pag. 156.

ville (1), passèrent en Sicile, où, après avoir fondé plusieurs autres colonies, et entre autres celles de Naxos et de Leontium, ils bâtirent la ville en question; ville, à laquelle ils donnèrent le nom de l'île qu'ils venaient de quitter, c'est-à-dire, celui d'Eubée, une des îles de l'Hellespont. Cette ville fut élevée sur la pente d'une colline, jadis dominée par cinq autres; collines, sur la plus haute desquelles, ils construisirent une forteresse inexpugnable; et à laquelle les Normands ajoutèrent, par la suite, de nouveaux ouvrages, selon le système de l'architecture de leur temps.

Diodore, Pausanias, Polybe, Hérodote, Prospère de Byzance, et tous les historiens grecs, ont parlé de l'Eubée sicilienne : aucun d'eux n'en a déterminé le site. Cluvérius, Maurôlico, Fazzèllo, les PP. Mâssa et Amîco, Burigny et plusieurs autres auteurs, ont parlé eux-mêmes de la ville moderne, comme de l'ancienne Eubée; mais sans parler de l'époque présumable du changement étrange du nom ancien, en celui de Licodïa (2); nom que, par parenthèse, Fazzèllo, dans son histoire, et Zannôni, dans sa Carte, lisent, on ne sait trop pourquoi, Licordia. Pasqualîno, et, après lui, l'auteur de la dissertation dont je viens de parler, pensent, avec quelque raison, que

(1) *La Ciûra, Memôria sull' antîca Eubëa, oggi Licodïa.*

(2) Les Siciliens écrivent et prononcent *Licudïa*.

ce changement se rattache à l'établissement des Arabes, en Sicile? Au reste, ce même auteur remarque fort bien, que les détails donnés par Biscari, sur les antiquités de cette intéressante ville, sont fort loin d'être suffisans; mais que le prince antiquaire n'ayant parcouru tout au plus, que les côtes de son propre pays, a dû nécessairement laisser après lui bien des vides.

Parmi les nombreux monumens que le temps et les hommes ne sont point entièrement parvenus à détruire, on peut citer, d'abord, la route ou plutôt les routes souterraines, dont l'entrée, située jadis au centre de l'ancienne Eubée, se remarque aujourd'hui à l'extrémité méridionale de la nouvelle ville. Cette entrée n'offre maintenant qu'un trou carré, d'environ deux pieds de largeur en tout sens; ce passage extrêmement étroit, et qui force l'observateur à n'avancer qu'à quatre pates, s'élargit et augmente progressivement de hauteur, au bout de deux ou trois pas. La route est creusée dans le roc vif, et varie en hauteur comme en largeur; celle-là de huit pieds et demi, à dix; celle-ci, de deux pieds, à deux pieds et demi. En partant de l'ouverture en question, mon guide me dirigea d'abord vers le nord, pendant l'espace de vingt à trente pas; là, deux sentiers se présentèrent; nous suivîmes celui de la gauche. Après une marche à peu près égale en longueur, je me trouvai en face d'un autre passage, au bout duquel, quelques marches, aux trois quarts ruinées par le

temps, nous portèrent dans un nouveau passage, de la même structure et de la même grandeur que le premier; à cette différence près, que celui-ci se dirige vers le centre, et que l'autre au contraire s'élève graduellement. Ce second corridor aboutissait jadis à la citadelle, qui était au-dessus; cette communication est entièrement fermée aujourd'hui; au milieu des décombres qu'on y remarque, se trouve une espèce de niche taillée dans le mur, et ornée de peintures à fresque; ouvrage des temps modernes. Forcés ici de revenir sur nos pas, jusqu'à l'espèce de carrefour formé par la réunion des trois passages en question, nous tournâmes sur notre droite, c'est-à-dire, vers l'est; et au bout d'une cinquantaine de pas, deux autres routes se présentèrent : celle de la droite, je veux dire, celle qui va vers le sud, est encombrée de ruines, qui ne vous permettent guère d'y faire une plus longue marche que dans la précédente; quant à l'autre, celle des deux dernières routes qui, s'ouvrant sur la gauche, se dirige vers le sud-est, cette route, au bout de cinq ou six cents pas, vous conduit enfin dans une salle, pour ainsi dire ovale, qui peut avoir quatorze à quinze pieds de large, sur dix-neuf à vingt pieds de long; sa hauteur est d'environ neuf à dix pieds. Ici on aurait encore à choisir, entre deux autres passages, l'un se dirigeant vers l'est, l'autre vers le nord-est; si l'un et l'autre n'étaient entièrement obstrués par les décombres de leurs voûtes. Don Luc Antoine

La Ciûra (1) remarqua ici un phénomène digne d'être cité. Au mois de janvier 1802, visitant ces mêmes ruines, à peine fut-il parvenu à la salle dont je viens de parler, que les personnes qui l'accompagnaient, éprouvèrent ainsi que lui-même, quelque peine à respirer; la flamme des torches s'abaissa d'une manière sensible, prit la forme d'un globe pâle et terne; et enfin, la boussole devint tout à coup immobile. Le 10 novembre 1819, époque de mes propres observations, je ne remarquai rien de semblable, ou du moins je n'éprouvai d'autre oppression dans cette salle, que celle qu'on éprouve le plus ordinairement, dans ces sortes de routes souterraines; la flamme de notre torche ne me parut ni plus ni moins longue, ni plus ni moins vive, que dans les autres parties de cette espèce de catacombe; et l'aiguille aimantée se tourna vers le sud-est, c'est-à-dire, vers le point où elle devait effectivement se tourner, sans cesser toutefois son oscillation ordinaire. La différence des époques peut expliquer la différence des observations.

On n'en finirait pas, s'il fallait rapporter tous les contes relatifs à ces routes souterraines; quelques anciens auteurs les prolongent, jusqu'à Syracuse même. Fazzêllo, qui les vit environ trois cents ans avant moi, les trouva déjà dans un tel état de dégradation, que, ainsi que des autres antiqui-

(1) *Memória sull' antica Eubëa.*

tés de cette ville, il n'en parle qu'en passant, et seulement pour dire, qu'on voit à Licodïa, *une caverne souterraine*, et que cette caverne est d'*une immense profondeur* (1). Au reste, l'auteur de la dissertation dont j'ai parlé plus haut, devine juste sans doute, en ne voyant ici qu'une simple communication, entre l'ancienne ville et sa citadelle; communication fort ordinaire, et qui pouvait servir alors, comme elle sert encore de nos jours, soit à ravitailler la place, soit à offrir un refuge aux habitans de la ville, en cas de nécessité urgente? Ce qui frappe le plus dans cet ouvrage même, c'est sans doute sa grande étendue, et, surtout, le temps que sa construction a dû nécessairement coûter; puisqu'il est vrai de dire, que toutes ces voies souterraines sont tellement étroites, qu'il est difficile de croire qu'elles aient pu être creusées, par plus d'un ouvrier, à la fois.

C'est ici, c'est dans la contemplation des autres monumens de cette ville, qu'un sentiment de peine, sinon même d'indignation, passe dans l'esprit du voyageur, arrêté devant leurs ruines. Là, sont les débris d'une des portes de la ville; ici, ceux de ses murs abandonnés; plus loin, une multitude de tombeaux et de chambres sépulcrales, plus ou moins dégradés, plus ou moins abattus les uns sur les autres, vous offrent des débris si énor-

---

(1) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 10, cap. 2.

mes, si solides, et si majestueux, que leur vue vous apprend que le temps, moins encore que la main de l'homme, les a couchés sur le terrain !

Une immense quantité de vases, d'urnes, de lampes, de patères, de pénates, de lacrymatoires, de figures, de mosaïques et de médailles, ont été, et sont encore découverts tous les jours, dans ces mêmes tombeaux. Le musée du baron Fragiône, à Nôto, est, pour ainsi dire, encombré de la plupart de ces antiquités. On y a trouvé également des vases et des urnes triangulaires, ornés de fort belles peintures ; et surtout, une grande quantité d'ustensiles de ménage en terre cuite, de forme et de travail grecs ; cette particularité a fait supposer à quelques antiquaires, qu'il y avait ici une fabrique de poterie.

En 1808, dans une fouille faite sur la propriété du baron Ferrêri, aux environs de cette même ville ; on découvrit trois urnes de plomb, rangées sur une même ligne, et éloignées d'environ trois pieds l'une de l'autre ; celle placée vers le levant, était ronde ; elle avait 1 pied, 3 pouces 7 lignes de haut, sur 1 pied, 1 pouce 2 lignes de diamètre ; les deux autres étaient de forme cylindrique ; elles avaient 1 pied, 5 pouces 1 ligne de haut, sur 7 pouces 9 lignes de large. Dans chacune de ces urnes, se trouvaient des os consumés. La troisième, c'est-à-dire, celle située vers le couchant, contenait quinze petites feuilles d'or, semblables à des feuilles de laurier ; à l'extrémité de chaque feuille, on remarquait un trou imper-

ceptible, dans lequel entraient probablement les fils de cuivre, de laiton ou de toute autre matière, qui réunissaient les feuilles, en forme de couronne? le temps avait détruit jusqu'à la moindre trace de ce fil. L'auteur, dont je tire ces détails, fut témoin de cette intéressante découverte. Les trois urnes furent retirées de terre, dans la plus belle conservation; mais, à peine furent-elles exposées à l'air, qu'elles parurent comme vermoulues : la craie qui abondait dans le terrain où elles étaient ensevelies, les avait entièrement ossifiées. La situation respective dans laquelle ces urnes avaient été trouvées, donna lieu à une conjecture très-ingénieuse et très-probable, quant à leur usage mutuel; cette conjecture est due aux lumières du savant en question, et je la rapporterai ici telle que je la trouve dans son livre. « Je supposai, dit-il (1), que l'urne ronde contenait les cendres d'Agathocle, tyran de Syracuse, qui, poursuivi et atteint par Thymoléon, dans l'endroit connu sous le nom de *Champ Léontin*, fut tué par lui, ainsi que Eupolème, son fils, et Euthymius, capitaine de sa cavalerie. Je supposai encore, ajoute notre critique, qu'un sentiment de respect et de pitié pour leur ancien prince, porta les habitans d'Eubée à brûler les trois cadavres, et à leur donner une honorable sépulture dans ce même champ, qui leur apparte-

(1) *La Citra, Memoria sull' antica Eubea.*

nait. L'urne ronde était le plus au levant : cette position particulière était effectivement celle, que le respect ou la superstition assignait aux personnes les plus qualifiées ; et l'urne en question aurait donc été celle d'Agathocle ? La seconde aurait été celle d'Eupolème ; et la troisième, celle-là même qui renfermait les feuilles de laurier ; feuilles dont se composait la couronne accordée aux chefs des armées ; cette urne, dis-je, aurait été celle d'Euthymius ? Au reste, ajoute notre auteur, on découvrit encore deux autres urnes de plomb, de la même forme que les deux dernières, et toutes deux placées à dix pas des trois autres. Toutes ces urnes se trouvent aujourd'hui dans le musée du baron de Fragiône, à Nôto. »

Les environs de Licodïa abondent en eaux thermales, et autres curiosités d'histoire naturelle. On peut citer, entre autres, la fontaine connue des gens du pays, sous le nom d'*Acqua amâra*, eau amère ; cette fontaine est d'une limpidité et surtout d'une fraîcheur remarquables ; bue, au moment où elle sort de la source, elle a une saveur acidule, et purge légèrement ; au bout de quelques minutes, elle prend une certaine qualité styptique, et une saveur un peu amère, qui augmente de plus en plus, au fur et mesure qu'on la conserve ; puis enfin, elle devient d'une extrême amertume, et d'une vertu fort astringente. Il résulte de l'analyse qu'on en a faite, que cinq livres pesant de cette eau, donnent deux dragmes d'excellent sel de Globaire.

Dans les laves d'une foule de volcans éteints, qui, comme je crois l'avoir déjà remarqué ailleurs, se retrouvent dans toutes les parties de la Sicile, et plus particulièrement encore, dans cette même partie de l'île; le naturaliste découvre un grand nombre d'objets plus ou moins intéressans et plus ou moins rares : telles sont, entre autres, de très-belles cristallisations simples; celles de diverses couleurs, se trouvent toujours à la superficie des laves. Les craies présentent des morceaux d'ocre-martial; les feld-spaths, les pyrites fossiles, et les concrétions sont très-communs; on peut en dire autant des stalactites et des scélénites, qui y sont très-curieuses et très-belles. Enfin, de même que ceux de la fameuse Dorado, les cailloux des environs de Licodïa, sont autant de trésors, parsemés sur le sol; puisqu'il est vrai de dire que ces pierres, si communes et si viles en apparence, renferment en effet de très-belles agates, et des cristaux de roche d'un grand prix.

Bidis. L'Achatès. Lac Cocanicus.

A peine suis-je sorti des murs de l'ancienne Eubée, que je me trouve au milieu de ceux de l'ancienne Bidenum ou Bidis; je veux dire d'un village moderne, qui, non content de nous cacher les ruines de celle-ci, nous cache jusqu'à son nom, et se nomme Vizzîni.

Cette ville, qui tenait le troisième rang parmi les principales villes de Sicile, n'offre cependant

pas la moindre trace de sa première magnificence, et de ses anciens monumens : un hôpital, un mont-de-piété et un collége forment tous les établissemens publics ; son territoire possède d'assez belles carrières de marcassites et d'agates. Aux environs de cette ville, est la double source de l'Achatès, qui, selon les lieux qu'il parcourt, reçoit successivement aujourd'hui le nom de Dirêllo, Drîllu, Drîllo et Drîlli (1). C'est le Dirillus de Cluvérius, et qui, selon notre géographe, tirait son nom de Tirillus, tyran d'Hymère. Il est à remarquer que ce fleuve n'a jamais été cité par aucun auteur ancien. Vers le milieu du seizième siècle, ses rives étaient encore bordées de forêts très-épaisses, qui paraissaient être le refuge de bêtes sauvages et d'assassins (2) : tout cela a disparu de nos jours ; et de même que le reste de la Sicile, les rives de l'Achatès sont incultes, mais sûres. Au reste, dans un pays où, depuis des siècles, le manque absolu de routes, force les habitans à demeurer chez eux, le métier de voleurs de grand chemin ne peut être un métier lucratif ; et d'un autre côté, le très-petit nombre d'étrangers qui se hasardent, à s'ouvrir la route au milieu de ce vaste désert, n'offre pas aux voleurs un appât suffisamment fort, pour les aveugler sur les chances.

---

(1) Pasqualîno. *Vocab. Etim. Sic.* — Ortolâni. *Dizion. Geogr. Stat. della Sicil.*

(2) Fazzêll. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 5, cap. 2.

L'Achatès a son embouchure dans la mer d'Afrique, à quelque distance de Terra-Nôva, non loin du lac Cocanicus; lac, qui a cela de remarquable, qu'il devient, en été, un véritable marais salin. Pline (1) assure que, de son temps, les eaux du lac ne se convertissaient en sel, que sur les bords mêmes; Fazzêllo (2) adopta le fait, sans le vérifier davantage; ce qu'il y a de certain, c'est que, de nos jours, la totalité des eaux se retire, et que le fond du lac est entièrement couvert de sel (3).

L'ancienne Bidis fut la patrie du célèbre berger Daphnis, auquel on attribue l'invention de la poésie bucolique; cette même ville donna aussi le jour à Épicrate, ce riche habitant de Syracuse, si horriblement persécuté par l'infâme Verrès. Lucius Marinëo, savant littérateur du seizième siècle, auquel l'Espagne dut la renaissance des lettres, sous Ferdinand et Isabelle, naquit également dans les murs de Vizzìni. C'est ici qu'il convient de placer l'Hespérie de Vibius Sequester.

Minoe.

Trois à quatre lieues plus loin, est la petite ville de Minoë, Minëu, ou Minëo, célèbre chez les anciens sous le nom de Minaeum, ou Mênoe; nom

---

(1) Plin. *Hist. Nat.* lib. 31, cap. 7.
(2) *De Reb. Sicul.* Dec. 1, lib. 5. cap. 2.
(3) Ortolâni *Dizion. Geogr.* art. *Cocânico.*

qui, selon Bochart, viendrait du carthaginois *manaïm*, château. La ville moderne est construite, pour ainsi dire, sur les ruines et avec les décombres de l'ancienne ville qui, au rapport de Diodore (1), aurait été fondée par Ducétius, roi de Sicile, sous le consulat de A. Posthumius Régulus, et Sp. Furius Médiolanus, au temps où Philoclès était préfet d'Athènes.

Les seules antiquités dignes de remarque, sont les murs mêmes et la forteresse de la ville ; on y conserve aussi, comme une chose très-curieuse, les reliques de sainte Agrippine, vierge et martyre; ces reliques y furent apportées, par trois autres vierges romaines, au temps où Rome avait encore des martyrs et des vierges. Fazzello (2) nous assure que, de son propre temps, on y trouvait une grande quantité de médailles très-belles et très-précieuses, qui portaient le mot de *Menenon*; quelques recherches que j'aie pu faire, il m'a été impossible de me procurer une seule de ces médailles.

Lac des Dieux Palices.

Le peu d'intérêt de ces ruines, n'en laisserait d'autre à la ville même, qu'un grand nom et de grands souvenirs, si, par bonheur pour elle, on ne trouvait aux environs un petit lac, connu jadis

(1) *Bibliot. Hist.* lib. 2.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 10, cap. 2.

sous le nom de lac de Thalie; et deux petites sources, consacrées aux mystérieuses épreuves des dieux Palices; sources, d'où découlent depuis longtemps, une foule de rêves et de querelles philologiques.

La plupart des antiquaires reconnaissent ici le lac et les sources des dieux Palices, objets du culte et de la terreur de la crédule antiquité. On connaît de reste la fable des couches de la nymphe Thalie, sur les bords du Symethe? on sait aussi que, des amours de cette nymphe avec le dieu d'alors, naquirent deux petits dieux qui n'en faisaient qu'un seul, et qui, au baptême de leur temps, reçurent le nom de Palices, c'est à dire, *ressortis de dessous terre*, où la crainte de Junon avait forcé la nymphe de se cacher pour faire ses couches? les Sicules dont la foi, comme celle de tant d'autres, reposait aussi sur l'*absurde*, ne manquèrent pas de crier au miracle; et nos deux nouveaux déterrés, de devenir deux déités nouvelles! L'apparition d'un double dieu, en un pouvait être, dès lors, une bonne fortune pour les prêtres; et; comme en ces temps-là, l'Église s'appuyait sur le Trône, et que le Trône épaulait l'Église, l'un et l'autre mirent à contribution la bourse et la piété des fidèles, pour construire dans le lieu en question, un des plus beaux temples connus, et une des villes les plus magnifiques, sous le nom de Palica. Je ne décrirai point la ville, parce que la ville n'existe plus; je ne parlerai point du temple,

parce que le temple et son double dieu sont rentrés à vingt pieds sous terre ; je dirai peu de chose du lac et de ses sources ; car bien que le lac et ses sources aient été plus chanceux que la ville, le double dieu et le temple, je n'y vois rien de remarquable, si ce n'est une odeur insupportable de gaz hydrosulfureux ; odeur qui, par parenthèse, avait fait donner au premier, le surnom de Nephtia, qui, dans la langue gréco-sicule, signifiait mauvaise odeur ; j'ajouterai seulement, que tout ce que je viens de dire, sur la foi d'un grave historien national (1), pourrait bien être autant de contes bleus ? car, en ressassant mes vieux livres, ne voilà-t-il pas que je tombe sur un passage d'une dissertation bien savante, dans laquelle le R. P. Marie-Joseph Allegrânza, de l'ordre des Prédicateurs, se rit des rêves de Diodore, et, de sa pleine autorité, transporte aux environs de Paternô, petite ville de la plaine etnéenne ; transporte, dis-je, sept à huit lieues plus loin, la ville, le temple, le double dieu, les deux sources, et le lac fétide ; et voici les raisons, sur lesquelles il s'appuie :

Il existe au pied de l'Etna, vers la partie méridionale, dans un petit district nommé *B lla Cortina* ; il existe, dis-je, une grotte que les gens du pays nomment eux-mêmes *Grôtta del*

---

(1) Diod. *Bibl. Hist.* lib. 2, 11 et 12.

Fracasso, grotte du Fracas. Cette grotte tire son nom du bruit des eaux qui y tombent, et qui, après s'être engouffrées dans un profond abîme, reparaissent à environ cent pas plus loin, où elles forment une espèce de petit lac, particularité prouvée par les différens corps, qui, jetés d'abord dans la grotte, reparaissent ensuite sur le lac en question. Enfin, une quarantaine de pas au delà, jaillit une seconde source, dont les eaux mêlées à celles de la première, forment ici un vaste marais, qui a son embouchure dans le Symèthe, fleuve qui, lui-même, en est assez peu éloigné.

Le fait est qu'on ne retrouve ici, aucune espèce de ruines qui puissent appuyer l'opinion relative à l'existence d'une ancienne ville; et que, contre l'autorité positive de ce même Diodore, contre le dire de Virgile et d'Ovide, qui, tous les trois, insistent sur l'odeur sulfureuse du lac et des deux sources; les eaux de la grotte et des marais du R. P. Allegrânza, n'ont d'autre odeur, que celle d'une eau violemment agitée par suite de sa chute dans un gouffre. Bìscari, qui adopte le système du R. P., repousse ces dernières objections, en remarquant, 1°. que la situation de la grotte et des lacs, ne peut être plus conforme aux faits de l'histoire fabuleuse, parce que le Symèthe coule en effet aux environs, et que la grotte et les lacs sont situés eux-mêmes, entre Catane et Centorîpi; situation qui est justement celle assi-

gnée par Cluvérius (1), sur l'autorité de Pomponius Lambinus, aux mystères et au culte du dieu à la fois double et simple; 2°., enfin, prévoyant que l'autorité de Diodore contre celle de son Lambinus, pourrait bien faire pencher la balance, notre antiquaire trouve le moyen de concilier les deux partis, en supposant, que les prêtres de ces temps, aussi malins que ceux des nôtres, auraient pu, dans leur seul intérêt, transporter le lieu de la scène en plusieurs endroits différens? charlatanerie très-innocente, très-fructueuse et très-commune sans doute, qui tient à l'esprit du corps, et, par suite de laquelle, une foule de villes de notre vieille Europe, se disputent l'avantage de posséder l'occiput ou la langue d'un seul et même saint. Enfin, quant aux exhalaisons sulfureuses, l'antiquaire en question se tire aussi facilement d'affaire, en supposant que l'accumulation des laves, successivement sorties hors du sein de l'Etna, et les nouvelles routes que les eaux se seront frayées sous celle-ci, sont des accidens suffisans, pour expliquer le changement qu'on y remarque?

En s'en tenant donc au témoignage de l'ancien historien sicilien, comme aussi à celui de Fazzello, le lac des dieux Palices serait celui que j'ai maintenant sous les yeux; je veux dire, celui qui est situé, entre l'ancienne forteresse de Minëo, et l'endroit dit l'hôtellerie de Guttûra; son nom

(1) *Sicul. Ant.* lib 2, cap. 2, col. 348.

même n'a éprouvé qu'un changement assez faible; les anciens habitans, comme je crois l'avoir dit plus haut, le nommaient Nephtia; les habitans actuels le nomment eux-mêmes Nêffia ou Nâffia; particularité assez remarquable, et qui paraît être échappée toutefois, soit au P. Allegrânza, soit au prince de Bìscari. Ce lac est aujourd'hui ce qu'il était du temps de Diodore, de Virgile, d'Ovide et de Fazzêllo (1); il peut avoir quatre à cinq cents pas de circonférence; deux sources l'alimentent. On remarque, vers le milieu du lac, trois espèces de bouches, d'où sortent une eau trouble et bouillante, assez semblable pour la teinte et l'odeur, aux eaux fortement imprégnées de soufre. Les anciens connurent ces trois bouches, sous le nom de Deli; les eaux qu'elles vomissent s'élèvent en bouillonnant, à environ trois ou trois pieds et demi de hauteur. Ces eaux, qui retombent presque perpendiculairement dans la source d'où elles sortent, ne semblent éprouver ni accroissement ni diminution? Cette particularité n'échappa point aux prêtres sicules, qui ne manquèrent pas de s'en emparer, comme d'une preuve évidente, de l'affection particulière des dieux Palices, pour le lac; et un temple s'éleva aux dépens des fidèles. Diodore (2) et Macrobe (3) se sont fort étendus, et

(1) *Loc. cit.* Dec. I, lib. 3. Cap. 2.

(2) *Bibl. Hist.* lib. 11.

(3) *Saturnal.* lib. 5.

sur le monument et sur les farces religieuses auxquelles il donna naissance.

Les idées superstitieuses ont partout le même caractère : les eaux du lac étaient, pour les anciens, ce que furent long-temps, pour nous-mêmes, les épreuves par le feu et par l'eau. L'accusateur et l'accusé, selon ces mêmes auteurs, étaient tenus à se plonger jusqu'au cou dans les eaux du lac ; après avoir tous deux soutenu leur dire, par la voie du serment, et invoqué les deux divinités du lieu. Une fois parvenus au milieu du lac, c'est-à-dire, sous la chute des eaux brûlantes, l'innocent n'en recevait aucune espèce d'injure ; le coupable y laissait sa peau ; et n'en sortait ensuite, que pour être mis à mort, ou, pour le moins, avoir les yeux crevés. Aristote raconte un peu différemment la chose : cette épreuve se faisait, selon lui, au moyen de certaines tablettes, sur lesquelles l'accusateur et l'accusé écrivaient séparément l'accusation et la défense ; ces tablettes une fois cachetées, étaient jetées dans le lac ; celle des deux qui ne contenait que le vrai, flottait au-dessus des eaux ; l'autre coulait bas au contraire : tandis que celui auquel elle appartenait, consumé à l'instant par un feu invisible, tombait bientôt en cendre, aux yeux des spectateurs étonnés. Cependant, plus prudens que nos juges d'aujourd'hui, les prêtres avaient grand soin d'exiger, des parties, un dépôt préalable d'une somme équivalente, soit au point en question, soit aux frais du procès !

Au reste, le temple des dieux Palices avait encore une plus belle prérogative : non-seulement ce temple était un tribunal divin, mais il était aussi un lieu d'asile, où les esclaves maltraités par leurs maîtres, trouvaient une protection certaine, jusqu'au moment où ceux-ci s'engageaient, sous la foi du serment, à oublier leurs torts, et à les traiter avec moins de rigueur. Les églises d'Italie et de Sicile ont hérité du privilége, à cette différence près, que ces sortes de refuges s'ouvrent journellement, aux assassins et aux brigands les plus infâmes ; et que l'esclave chrétien, maltraité par son maître, est justement celui que le code chrétien en exclut !

Après avoir parcouru quelques méchantes ruines, que mes auteurs me donnent pour celles du temple en question, et même de la ville bâtie ici par le roi Ducétius, je m'éloigne enfin du lac des dieux Palices ; et après avoir traversé deux des bras du Symèthe, ainsi que le misérable bourg de Pâlma, qu'il ne faut pas confondre avec la petite ville de ce nom, située dans le val Mazzâra, à environ quatre lieues d'Agrigente ; bourg dont par parenthèse, l'auteur (1) du meilleur dictionnaire géographique de la Sicile, s'est donné de garde de parler ; j'atteins, enfin, aux portes d'une des plus jolies villes de l'intérieur du pays.

(1) Ortolâni.

Plutea ou Chiâzza.

Il est peu de villes dont la dénomination ait éprouvé des changemens plus nombreux, que la petite ville en question. D'abord fondée par une colonie grecque, venue de la Béotie, ses fondateurs, chassés par les Thébains, lui donnèrent le nom de leur ancienne ville, je veux dire, celui de Plutëa, changé ensuite en celui de Plutïa, et Platëa. Vinrent ensuite les Normands, les Lombards et les habitans de Plaisance, qui la nommèrent Piâzza. Guillaume dit le Mauvais, la détruisit de fond en comble, sous prétexte de rébellion; Guillaume dit le Bon, emploia ses ruines à la reconstruire de nouveau, à une lieue environ du site qu'elle occupait auparavant. Les Siciliens modernes changèrent encore son nom; et, jusqu'à nouvel ordre, l'ancienne Plutëa, Plutïa, Platëa et Piâzza, est connue sous le nouveau nom de Chiâzza (1). Au reste, la fertilité de son sol, justifiait alors, et justifie encore l'allusion ingénieuse renfermée dans ses deux premiers noms (2). Sans avoir rien de remarquable elle-même, la ville moderne ne manque pas d'un certain air d'opu-

---

(1) Pasqualino. *Vocabol. Etimol.* art. *Chiâzza.*

(2) *Plutëa* et *Plutïa* viennent évidemment, en effet, du grec *Plutos*; et l'on sait que ce mot signifie, abondance, richesse?

lence et de propreté, qu'on rencontre rarement dans la plupart des villes de l'intérieur de cette île; et la remarque me paraît d'autant plus étrange, que, pendant le peu de jours que je m'y arrêtai, j'y comptai neuf à dix couvens de moines, autant de couvens de femmes, et plus de vingt églises, non compris un bien plus grand nombre d'oratoires et de chapelles! L'antiquaire ne trouve point ici son compte : le site de l'ancienne ville est tout ce qu'il peut exploiter, et ce site ne présente que quelques débris informes. Au reste, une foule d'hommes plus ou moins célèbres ont pris naissance ici. Le jurisconsulte Scipion Trigône; Antoine Pìrro, médecin de Charles-Quint, et auteur des *Constitutions Proto-médicales*; Géronime Montâlto, autre savant médecin; le P. Prospère Intorcêtta, jésuite, et missionnaire à la Chine, l'un des collaborateurs du grand ouvrage de la morale de Confucius; et quelques autres érudits, rendirent long-temps cette ville recommandable. Ses savans [s'il en est aujourd'hui dans ses murs,] me paraissent s'occuper beaucoup moins des lettres, que de leurs grains, de leurs vins, de leurs huiles et de leurs châtaignes; seule et unique branche des connaissances humaines, respectées par le saint-office, quoique protégées assez mal par le gouvernement même!

Enna ou Castragiuvânni.

Je fais grâce volontiers au lecteur de quelques misérables lieux, et de plus misérables gîtes, que je viens de parcourir, pour venir de Chiâzza à Castragiuvânni; ville assez intéressante, et qui est située au centre même du pays, à l'extrémité du val Nôto, non loin de la frontière orientale du val Mazzâra; situation, qui depuis fort long-temps, lui valut le surnom d'*ombilic* de la Sicile (1).

Pour la première fois peut-être, et sans tirer à conséquence, tous les auteurs s'accordent à reconnaître ici, sinon la ville même, du moins le véritable site de l'ancienne et fameuse Enna, l'une des cités les plus célèbres, à l'époque où les Grecs tenaient encore la Sicile. Cette ville fut fondée par les Syracusains, sous la conduite d'Ennos, qui lui donna son nom (2). Quelques-uns font venir ce même nom, du verbe grec *ennein*, habiter dans l'intérieur. Tombée ensuite au pouvoir des Romains, cette ville eut beaucoup à souffrir, pendant le cours des guerres entre Marius et Pompée; elle se releva quelque temps, sous Auguste, qui en fit un municipe; enfin, sous les Normands, elle devint colonie lombarde. Les Romains changèrent son premier nom, en celui de *Castrum Ennoe;* ce

(1) Cicer. *In Verr.*

(2) Fazzêllo. *Loc. cit.* Dec. I, lib. 10, cap. 2.

nom éprouva bientôt un changement plus remarquable : les Sarrasins y substituèrent celui de Cassarïari, de l'arabe *cassur*, château, forteresse ; enfin, dans les temps modernes, elle fut aussi connue sous les différens noms de *Castrum Joannis*, et *Castrum Joanni*. Sa citadelle, réputée inexpugnable, offre encore des ruines qui justifient pleinement son ancienne réputation. Quoique cette ville soit une des principales et des plus peuplées de la Sicile, ses édifices modernes sont fort loin de répondre à sa première magnificence ; et la ville ne renferme pas le moindre objet curieux ; mais ses environs sont charmans ; et je me hâte de sortir de la ville, pour admirer les environs.

On trouve ici, à chaque pas, une moisson toute faite, de pierres et de minéraux extrêmement curieux ; tels, entre autres, que des pyrites de cuivre, des zincs ou marcassites de la plus grande beauté ; une multitude inouïe de pierres quartzeuses et siliceuses, des granits fort beaux, diverses substances bitumineuses, et beaucoup de charbon fossile.

Lac Perguse.

A deux lieues environ du site de l'ancienne Enna, est situé le lac Perguse, si célèbre dans l'histoire fabuleuse, pour avoir servi de scène à l'enlèvement de Proserpine.

Ce site si intéressant par les fictions des poëtes, et les beaux vers qu'il rappelle, peut avoir un peu

plus d'une lieue de circuit. Quoique privé aujourd'hui de ses fleurs odoriférantes, qui, selon Aristote, en faisaient une des merveilles de la nature; quoiqu'il n'ait plus ni sa ville célèbre, ni ses bois sacrés, ni ses mystères, ni ses temples; ce site, dis-je, n'en est pas moins, encore, un des plus beaux et des plus pittoresques de l'île. On montre encore ici l'entrée de la caverne, hors de laquelle les poëtes font sortir Pluton, pour surprendre et enlever Proserpine. Cet antre, comme du temps de Fazzêllo (1), est entièrement fermé par les débris du roc et l'accumulation des terres. Quant aux ruines mêmes des temples de Cérès Ennense, de Proserpine et de Bellone, ces ruines sont dans un état de dégradation tel, qu'on les prendrait, tout aussi bien, pour un amas naturel de pierres, que pour les restes des monumens dont Cicéron (2) fit un si grand éloge.

Mines de sel Gemme.

A trois lieues de Castragiuvânni, dans les montagnes situées au sud de cette ville, se trouvent les belles mines de sel gemme, dont parlent Fazzêllo (3) et Borch (4); mais dont celui-ci se dispense de fixer la situation. Ces mines sont creusées dans le flanc de la montagne; et le sel qu'on en

(1) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib, 10, cap. 2.

(2) *In Verr.*

(3) *Loc. cit.*

(4) *Loc. cit.* Lett. 18, pag. 191.

retire, se taille ici comme la pierre, dans l'exploitation des carrières ordinaires. Quoi qu'en dise ce dernier auteur, ces mines sont fort loin d'être entièrement abandonnées; et l'on en retire tous les jours, une grande quantité de sel, qu'on importe dans toute la Sicile, et qu'on porte même au dehors. Le même voyageur assure que ces mines sont en si mauvais état, qu'on n'oserait s'aventurer dans l'intérieur de la montagne. Il se peut que la chose fût ainsi de son temps; quant à moi, je viens de les parcourir, pendant près d'une heure, sans y avoir vu, nulle part, le danger dont cet auteur parle? au reste, le sel qu'on en retire, est le plus beau de la Sicile.

La ville d'Enna a été le berceau de quelques hommes célèbres, soit dans l'antiquité, soit dans les temps modernes : Philistion et Philonide se firent un nom dans l'art d'Esculape; les poëtes Lêto, Spîna et Bonânno fleurirent aux 16ᵉ., 17ᵉ. et 18ᵉ. siècles de notre ère; on doit au P. Brûno des dissertations sur l'anatomie, la perspective et la physique; enfin le P. Dègli Angioli, l'un des missionnaires au Japon, et mort dans ce dernier pays, en 1623, publia le premier une relation très-curieuse de son voyage au royaume d'Yero.

Argyre.

Ne me trouvant ici qu'à quatre ou cinq lieues de la patrie de Diodore de Sicile; et m'en reposant un peu trop, sur l'espoir que mon guide me donnait

de ne regretter, ni mon temps ni mes peines, je me déterminai à m'écarter de nouveau de ma route; et, dès le surlendemain de mon arrivée à Enna, je me dirigeai vers l'ancienne Argyre.

L'expérience, qui conduirait toujours assez bien l'homme, s'il était vrai de dire, que l'homme écoutât ses avis ; l'expérience, dis-je, aurait dû me mettre ici en garde contre mon guide et contre moi : je n'en fis qu'à ma tête; et je fis une sottise. Après deux jours et demi de marche et de fatigue continuelles, je revins tristement sur mes pas, sans avoir recueilli d'autre fruit de mes peines, que la conviction que j'aurais dû me les épargner.

San Filippo d'Argyre, [car tel est le travestissement, sous lequel il me fallut reconnaître le berceau de l'historien de la Sicile !] est une villace mal bâtie, mal peuplée, et qui n'offre pas la plus légère trace de sa splendeur ancienne, ni de ses anciens monumens. Les seules ruines qu'on y remarque sont celles qui couvrent, çà et là, le site de son ancien théâtre; et ces misérables restes n'offrent pas le plus léger intérêt. Dans une des rues les plus sales de la ville [et celles-ci sont les plus nombreuses], je remarquai une espèce de grotte souterraine, où les habitans m'assurèrent, que saint Philippe enchaîna jadis le démon Maïmone; et ces mêmes gens ajoutèrent, que le fait est si vrai, que le jour de la fête du vainqueur, le démon pousse encore des cris horribles ; fait, dont toute la ville est témoin ! quoique passablement rassasié de miracles, j'aurais pris vo-

lontiers ma part de celui-ci; mais, malheureusement, le miracle venait de se faire ; la reprise ne devait avoir lieu, que six à sept mois ensuite, c'est-à-dire, le 1er. mai de l'an de grâce 1820 ; et je ne fus pas tenté d'attendre, persuadé que j'étais, que le diable d'Argyre ne recommencerait pas pour moi.

Fazzèllo (1), sur la foi de Cicéron, de Diodore et de Ptolomée, prétend que le nom de cette ville lui vint de ses mines d'argent (2) ; ces mines existent en effet de nos jours ; mais leur exploitation n'a jamais été entreprise. Au reste, on ignore le nom même du fondateur d'Argyre. Hercule et Iole, son neveu, la gouvernèrent sans doute ; car, non-seulement ils y furent tous deux adorés ; mais ils y eurent chacun leur temple ; Gérion y eut aussi le sien. L'histoire de cette ville ne commence à sortir de dessous le voile des temps fabuleux, qu'à l'époque où Thymoléon la délivra du tyran Apolloniade. Lors de l'invasion des Romains, Argyre eut le sort de Syracuse ; comme elle, elle devint colonie romaine ; et partagea ensuite le sort de toutes les autres villes de la Sicile, successivement ravagées et détruites par les Goths, les Vandales, les Sarrasins, les Normands, les Allemands et les Espagnols.

(1) *Loc. cit.* Dec. I, lib. 10. cap. 2.

(2) Du mot grec *argurion*, argent.

CALASCIBETTA.

A DEUX milles de Castragiuvânni, sur la route de cette ville à Calatanissètta, nous passâmes par Calascibètta, petite ville dépendante encore du val Nôto. Cette ville, comme son nom l'indique (1), fut fondée par les Sarrasins, qui en firént d'abord une place forte. Roger, comte de Sicile, y construisit lui-même un château fort, à l'époque où il s'occupait du siége de Castragiuvânni : les ruines de ce château existent encore. Au temps où Borch y vint (2), les habitans et le roi même étaient soumis encore à l'autorité du légat apostolique, qui s'attribuait modestement le titre de JUGE DE LA MONARCHIE ROYALE ! Les choses sont un peu changées depuis : la monarchie n'a plus de juge ; mais le peuple n'a du moins qu'un roi.

Aux environs de cette ville, est une source d'eau acidule, vulgairement connue sous le nom d'eau d'ambre ; cette eau est naturellement corrosive.

---

(1) De l'arabe *kalaa*, lieu bien fourni. C'est ainsi que, du nom arabe *kalaata-ginun*, les Siciliens modernes ont fait *Calatagirûni*, etc., quelques étymologistes ont tiré le premier de ces mots composés, du grec *cala*, bon, etc., et même de l'hébreu *Hhalas*, et ont formé ainsi le nom *calascibetta*, des mots *halasebecth*, maison de la hauteur.

(2) En 1779.

CALATANISÊTTA.

A CINQ lieues de Calascibêtta, en se dirigeant vers le sud-ouest, on trouve Caltanisêtta, ou, comme d'autres l'écrivent, Calatanisêtta. Cette ville est le chef-lieu de l'une des sept intendances de la Sicile, et la première des villes du val Mazzâra, en suivant la route en question. Les historiens et les antiquaires ne s'accordent point à l'égard de son origine : les uns, comme Cluvérius (1), la regardent comme l'ancienne Petiliane; les autres comme l'ancienne Nissa; enfin l'historien Fazzêllo (2) prétend qu'elle fut fondée par les Arabes, qui la nommèrent Calatanissa. Quelle que soit en effet l'origine de cette ville, elle ne méritait pas le silence que Borch et Brydone ont gardé à son égard; ne fût-ce même, qu'en considération de sa situation pittoresque, sur la pente d'une haute montagne; de la beauté de quelques-unes de ses fabriques; de sa population, une des plus nombreuses de l'île; et, enfin, de la richesse de son territoire, qui, outre les grains, les fruits et les plantes les plus utiles, est encore renommé par plusieurs sources minérales, et par de riches carrières de craie. Calatanisêtta a eu aussi ses hommes célèbres : le cardinal Ferrâra, l'orateur don Diegue Filipâzzi,

---

(1) *Sic. Ant.*

(2) *Loc. cit.* Dec. I, lib. 10, cap. 3.

le P. Geronime Gravîna, missionnaire à la Chine; le jurisconsulte Nicolas Arônica, et quelques autres, naquirent dans ses murs.

Le Gêla.

Mon projet n'étant pas de pousser plus avant dans les terres, je revins ici sur mes pas, c'est-à-dire, vers la côte méridionale, en côtoyant les rives d'un des plus grands fleuves de la Sicile; fleuve qui, selon Virgile, Ovide et Pline, aurait été le Gêla des anciens Grecs; et selon Ptolomée, l'Hymère méridional; on le nomme le Sàlso; il a sa source aux environs de l'ancienne Hyppone, aujourd'hui Pôlizzi, petite ville de la côte septentrionale du val Mazzâra, au pied de cette chaîne de montagnes, connues des anciens sous le nom des Nébrodes, et des modernes, sous celui de monts Madoniens.

Selon le témoignage d'Étienne de Byzance, le premier de ces noms, je veux dire, celui de Gêla, aurait été donné au fleuve, des brouillards et autres vapeurs naturelles, qui s'élèvent en effet à son embouchure dans la mer d'Afrique; vapeurs qui, dans la langue des anciens Sicules, auraient eu le nom en question. Quant au nom de Salso, qui lui fut postérieurement donné, il faut en chercher l'origine dans la nature même de ses eaux, qui, filtrant au travers de nombreuses mines de sel gemme, conservent effectivement un certain goût salin. L'historien Fazzêllo me paraît être tombé ici dans

une erreur assez étrange : selon lui (1), cette dernière dénomination du fleuve, ne serait qu'une simple métonomasie du nom de la ville d'Alicâta, la Gêla des anciens ; ville située en effet, à l'embouchure du fleuve en question ; et cela parce que le mot grec *alicos*, équivaut au latin *salsus*. Il résulte de ce raisonnement, que la ville aurait donné son nom au fleuve, et que le fleuve serait plus nouveau que la ville ? il me semblerait plus simple, de renverser la proposition : de tirer, du nom du fleuve, le nom donné, par la suite, à la ville ; et de rendre au premier, une priorité naturelle ? Au reste, le Gêla est encore aujourd'hui, ce qu'il était du temps de Virgile et d'Ovide; je veux dire, extrêmement orageux, et très-dangereux même, par suite des tournans qui y existent. C'est donc avec juste raison, que le chantre d'Énée (2) lui donna le surnom de cruel ; et que le cygne de Sulmone (3) le peignit comme un fleuve périlleux.

Quoi qu'il n'y ait en effet, que dix à douze lieues de Calatanisêtta à Gêla, il me fut toutefois impossible de faire cette route en un jour ; vu l'impraticabilité des chemins, les montagnes à gravir ou à tourner, les torrens qui coupent la route à chaque pas, et, surtout, le passage de trois petites

---

(1) *Loc. cit.* Dec. I, lib. 5, cap. 3.

(2) Virg. *Æneid.* lib. 3.

(3) Ovid. *Fast.* lib. 4.

rivières, qui, dans un espace de quelques lieues, se jettent dans le fleuve en question.

Summatîno. Ravanusa.

En dépit de son titre de comté, la petite ville de Summatîno ne serait sûrement pas tombée sur mes tablettes, n'étaient quelques belles mines de soufre, qui se trouvent dans ses environs. Deux ou trois lieues plus loin, j'entrai dans une méchante ville, qui, je ne sais comment, a cependant l'honneur de tenir son rang sur la carte? Ce fut là que, bon gré mal gré, il eût fallu passer la nuit. Ici, comme dans toutes les autres villes et villages de Sicile, si l'on en excepte peut-être Palerme, Messine et Catane,, où la figure d'un voyageur fait un peu plus de bruit que l'apparition d'une comète; ici dis-je, je fus traité encore, comme j'avais été traité mille fois : je payai un repas détestable, une paillasse et un grenier à jour, aussi chers qu'un dîner chez Véry, un lit de chanoine ou d'évêque, et un palais à l'avenant : le gîte se nommait Ravanuse; quant au grenier, Dieu sait s'il eut jamais de nom !

Guéage du Gêla.

La route de cette ville à l'ancienne Gêla, n'est qu'une suite continuelle de montées et de descentes; la nature ne créa jamais de site plus aride et plus nu ! à mesure qu'on approche de l'em-

bouchure du fleuve, on se trouve comme englouti, dans des montagnes de pierres calcaires, de cailloux et de sables, qui sans doute datent du déluge, s'ils ne tiennent pas au chaos? L'ennui et la fatigue de cette route sont encore augmentés par un double guéage du fleuve; le premier vous reporte à sa gauche; le dernier est le plus pénible, sinon même le plus dangereux. Ici l'embouchure du Gêla est d'une largeur considérable; et la rive est si basse, que les flots de la mer refoulent les eaux du fleuve, et avec elles, se précipitent au loin, dans les terres. Ce passage fort périlleux en hiver, ne laisse pas que d'avoir ses dangers, dans la saison où je le fis; et, toutefois, aucun pont, aucun bac, aucune barque, n'est là pour le faciliter. De semblables moyens supposeraient quelques dépenses; et, en tout ce qui tient à l'utilité publique, comme à la sûreté des communications, le gouvernement sicilien s'en remet à la grâce de Dieu, et à la patience de ses bons et loyaux sujets! Cependant, comme le bras de mer est là, et que, de manière ou d'autre, il faut franchir le pas, l'amour du gain, ou plutôt la misère, prend encore ici la place du devoir d'un gouvernement paternel: au risque de se noyer, et de vous noyer vous-même, quelques malheureux paysans, se mettant dans l'eau jusqu'au cou, et tirant après eux vos mules, vous indiquent ainsi la route la moins dangereuse; cette route est celle qui ouvre la communication, entre deux des principaux ports de eette île; celle, enfin

qu'il faut suivre, pour aller directement, par terre, de Syracuse à Gêla!

Mont Echnome. Gêla.

Me voici dans une des villes les plus célèbres et les plus anciennes de cette île. Gêla, aujourd'hui Alicâta, Licâta, ou Leocâta, s'élevait sur une haute montagne (1) qui domine la ville moderne; montagne connue des anciens, sous le nom d'Echnôme; et des modernes, sous celui de mont des Mucciâchi; nom, qui, par parenthèse, ne présente aucun sens quelconque, dans la langue du pays, ni dans toute autre langue; elle eut pour fondateurs Antiphème, de Rhodes; et Euthyme, de Crète; qui en jetèrent les fondemens quarante-cinq ans avant la fondation de Syracuse (2), l'an du monde quatre mil cinq cent neuf, ou dix-neuf cent quatre-vingt-trois ans avant notre ère. Au reste les savans ne sont point d'accord sur la position même du fleuve (3) et de la ville ancienne. Cluvérius et d'Anville, d'après l'itinéraire d'Antonin, les transportent tous deux au lieu qu'occupe aujourd'hui Terra-nôva; et colloquent ici, en leur place, l'Himère

(1) Diod. *Bib. Hist.* lib. 20. Plutarch. *In Tymol.*

(2) Thucyd. lib. 6. Herodot. lib. 7.

(3) Fazzêllo. *Loc. cit.* Dec. I, lib. 5. Cap. 3.

méridional, et l'ancienne Phintia. Voilà des résultats bien tristes, pour tant d'érudition et de soins ; et ce qu'il y a de pis, c'est que ces résultats abondent, dans les écrits de nos savans !

Cependant tout s'éclaircit à la fin ; et ce que la science n'a pu faire, le hasard le fit, cette fois : le 13 avril 1660, c'est-à-dire quelques années plus tard que le temps de Cluvérius et de d'Anville, un soldat découvrit à quelques pieds sous terre, dans une caserne de cette ville, une ancienne inscription, en caractères grecs ; inscription, gravée sur un marbre triangulaire, de 2 pieds 4 pouces de long, sur 3 pouces 4 lignes de large. Ce monument, qui termine enfin la dispute, et lève toute espèce de doute, sur l'identité des lieux, contient un décret de la république de Gêla, dans lequel le sénat se loue de la bonne administration d'un certain Héraclide, fils d'un certain Zopyre ; et auquel il décerne une couronne d'olives, pour prix de ses services, dans la charge de gymnasiarque, et des soins par lui donnés aux exercices des jeunes gens, qui fréquentaient le gymnase même ; ce décret, daté du 30ᵉ. jour du mois Charnëon, août, se rapporte au second trimestre du gymnasiarque d'Héraclide ; et l'inscription même se voit, aujourd'hui, dans une des parties les plus enfumées et les plus sales, du corps-de-garde d'une espèce de fort démantelé, connu ici sous le nom de Château Royal d'Alicâta. Cet étrange musée, pour un monument semblable, en facilite tellement la dégradation, qu'au mo-

l'une a la propriété singulière, de rendre fécondes, toutes les femmes stériles; et l'autre, de rendre stériles toutes les femmes fécondes! tout cela est fort beau, mais rien de tout cela n'est vrai. Pline rencontre plus juste, lors qu'en parlant du sel des environs de Gêla, il remarque, que ce sel est si diaphane et si pur, qu'il réfléchit les objets comme un véritable miroir; et plus loin, au sujet du fleuve Gêla (1), que ses bords sont garnis, dans l'été, de cristallisations salines. C'est sur ce même fleuve que Régulus, à la tête des flottes romaines, battit complètement les flottes carthaginoises, avant son passage en Afrique.

Route de Gêla a Agrigente.

La route de Gêla à Agrigente ne me présenta pas un seul objet digne de remarque. Ici on longe pendant long-temps les bords de la mer d'Afrique; et des points les moins élevés, on distingue par fois, à vue d'œil, les îles de Gôzzo et de Malte, dont on est cependant à vingt lieues de distance. Mon guide, qui prétendait les voir, s'efforçait de me les faire voir aussi; mais la faiblesse de ma vue trompa tous mes efforts; et il était écrit que je ne verrais pas, même de loin, l'île de Battus et de Saint-Paul.

(1) Plin. *Hist. Nat.* lib. 31, cap. 7.

Tour de Phalaris. Vigies.

Un peu au delà du mont Echnôme, est l'embouchure d'un petit fleuve, que l'on nomme en effet le Fiumicèllo ; et qui n'est qu'un courant formé par les eaux, d'abord stagnantes du Gèla, ou Salso, dont j'ai parlé déjà ; ce torrent se dessèche pendant l'été, et dépose, sur son lit, une grande quantité de sel. Vient ensuite, sur la gauche, c'est-à-dire, au bord de la mer, une espèce de tour ancienne, que les habitans du pays nomment tour de Saint-Nicolas ; et les savans, tour de Phalaris. C'est là que, selon eux, le tyran d'Agrigente aurait tenu ses prisonniers, avant de les brûler dans le fameux taureau de Pérylle. Le fait est que cette même tour n'offre aucun caractère d'une antiquité semblable ; qu'elle paraît être, au contraire, un ouvrage des Sarrasins, sinon même des Normands ; et qu'enfin, on peut supposer tout au plus, qu'elle occupe l'ancien site de la tour en question ? Fazzèllo (1) place ici une petite île, dite de Saint-Nicolas ; île qu'il dit être à un trait d'arc de la côte, et, de plus, couverte de ruines ; le fait pouvait être vrai de son temps ; mais il a cessé de l'être du nôtre ; d'où il faut nécessairement conclure, ou que la mer s'est retirée ici, ou que l'île et les ruines ont été couvertes par elle ? Je remarquai ensuite deux autres tours

---

(1) *Loc. cit.* Dec. I. lib. 5, cap. 3.

semblables à la première ; l'une dite, tour de Millaïa, l'autre tour des Gâffi. Ces tours sont aujourd'hui des espèces de vigies, où se tiennent les officiers de santé, pour surveiller la côte méridionale de l'île, et s'opposer au débarquement, et même à l'attérage de toute espèce de bâtimens ; précaution absolument nécessaire, contre les effets de la peste, dans un pays aussi voisin des côtes d'Afrique. Une fois les bâtimens signalés, ils sont forcés de poursuivre leur route, jusqu'au port le plus voisin, où, comme je l'ai dit, en parlant de Messine, ils sont soumis à une quarantaine extrêmement rigoureuse. Bien souvent éloignés de toute espèce d'habitations, le sort de ces gardes-côtes serait fort à plaindre sans doute, si le produit de leur chasse ne leur fournissait pas les alimens nécessaires ; par bonheur cette côte abonde en gibier ; les perdrix y sont en grand nombre ; et les marais, ainsi que les étangs, fournissent aussi beaucoup d'oiseaux aquatiques.

Palma.

A quelque distance de la tour des Gâffi, nous tournâmes sur la droite, pour nous porter un peu vers l'intérieur des terres ; puis, après avoir traversé à gué la Ciòtta et la Pàlma, nous arrivâmes dans un grand bourg ou ville, qui porte le nom du dernier de ces fleuves. Le commerce de cette ville, qui appartient à la famille des princes de Lampedùsa, consiste en huiles, en amandes, en soude et en caroubes, espèce de fruits apéritifs, qui tient lieu ici

de la casse, et qui en a les mêmes propriétés. Aux environs de cette ville, et près de la tour de Monchiâro, est une mine de soufre, très-belle et très-mal exploitée. Quelques géographes nationaux ont confondu, mal à propos, Pâlma avec Monchiâro, ville ou village qui dépendait sans doute de la tour en question, et qui n'existe plus aujourd'hui.

Camastra. Naro.

A DEUX ou trois lieues dans l'intérieur des terres, est situé le bourg de Câmastra; ce lieu n'a d'autre droit à la remarque, que son titre de duché; titre, que soutiennent assez mal, ses masures et ses rues non pavées. J'en dirais autant volontiers de la ville royale de Nâro, si je n'avais en ce moment, sous les yeux, un certain auteur sicilien (1), qui me cite un gros manuscrit du R. P. Salvadôre; manuscrit dans lequel notre auteur s'épuise à prouver, que l'illustrissime ville en question, fut fondée par les anciens Sicans, qui lui donnèrent le nom de Nar, mot qui, dans la langue du pays, signifiait *feux*, et qui aurait fait allusion aux trois phares élevés sur les trois montagnes qui dominent la ville? De son côté, Fazzêllo (2) lui donne une origine arabe; enfin Cluvérius (3) en fait l'ancienne Motyon ou Motyum

---

(1) Mâssa *La Sicîlia in prospettîva*. Part. 2, pag. 248.

(2) *Loc. cit.* Dec. I. lib. 10, cap. 3.

(3) *Sic. Ant.*

des Grecs et des Latins. Sans prendre aucune part à ces graves et intéressantes querelles, je remarque seulement que, non loin de la moderne Nâro, et sur le penchant de la montagne dite Vîto-Soldâno, on voit en effet un assez grand nombre de ruines, qui ne laissent aucun doute, sur l'existence de quelque ancienne ville. Torquâto Tâsso (1), en parlant de la ville en question, la nomma Naia :

E con esse inalzar l'insegne al vento
Da le ruine de l'antica, Gela,
Da le piagge di Nâia, e d'Agrigênto,
Grande schiera ; etc.

L'Acragas.

Un peu au delà des fleuves Naru ou Nâro, on traverse une autre petite ville nommée Fâvara ; ville, qu'il ne faut point confondre avec le district de ce même nom, aux environs de Palerme ; et l'on arrive enfin aux bords de l'Acragas, aujourd'hui le Drago, ou fleuve de S. Blâsi, qui baigne les murs de l'ancienne Agrigente, et qui donna son nom à cette ville célèbre.

A en juger par la rapidité dont ce fleuve était encore à l'époque où je le traversai, il doit être en hiver, ou plutôt au printemps, un passage assez dangereux. Au moment où nous l'atteignîmes, nous fûmes accueillis par une pluie battante, et un vent très-violent, et, pour comble de bonheur, le bac qui devait nous passer, n'était alors qu'à moitié

(1) *Ger. Conq.* lib. 1, st. 69.

route, de sa traversée vers la ville. Il fallut donc, bon gré mal gré, se résoudre à attendre, en plein champ, son retour ; et, grâce à ce petit contre-temps, comme aussi à cette pluie et ce vent qui ne cessent de nous poursuivre, quand le bac est enfin de retour, quand il nous a portés de l'autre côté du rivage, les mules, le muletier, le bagage et moi-même, nous ne sommes ni plus ni moins mouillés, ni plus ni moins contens, que si chacun de nous eût passé le fleuve à la nage!

J'ai souvent remarqué, dans ce meilleur des mondes possibles, que, à une situation fâcheuse, s'en joint toujours une autre qui, au lieu de la soulager, l'aggrave? j'en fis encore ici l'épreuve. Après une marche de huit à dix heures, sous l'action d'un soleil brûlant, au travers d'un pays aride, c'était assez sans doute que d'être trempé jusqu'aux os, et d'avoir, en outre, l'assurance de ne trouver, en atteignant le but, que des hardes aussi mouillées, que celles qui devaient se sécher sur mon corps? une autre infortune m'attendait : le lieu où je pouvais espérer un asile, n'était point dans les murs de l'ancienne Agrigente, c'est-à-dire, à deux pas du fleuve en question : la ville moderne était le véritable terme de la course; mais, par une singularité remarquable, il arriva que, contre la coutume ordinaire, les anciens habitans avaient placé leur ville au pied de la colline, et que les nouveaux venus, au contraire, avaient huché la leur, fort au-dessus de celle-ci; de sorte que,

une fois parvenus à l'ancienne ville, il ne nous restait plus qu'une demi-lieue de chemin, pour parvenir à la nouvelle ! Je l'avoue franchement : transpercé et souffrant, comme je l'étais alors, mon anticomanie faiblit un peu devant l'épreuve ; en vain, tout en gravissant la montagne au haut de laquelle la nouvelle Girgênti s'élève ; en vain, dis-je, la ville d'Aristonoüs déployait-elle progressivement sous mes yeux, les restes imposans de son ancienne magnificence : ses temples de Cérès, de Junon, de Vulcain, de Proserpine, d'Esculape, d'Hercule, de Castor et Pollux, de la Concorde et de Jupiter Olympien ; tous monumens plus ou moins beaux ; tous, plus ou moins superbes ; tous, plus ou moins conservés ; et tous, plus ou moins faits pour fixer les regards, réveiller de grands souvenirs et commander l'admiration : un vent humide et glacial, une pluie froide et battante, jetaient alors un voile épais, entre mes yeux et l'objet observé ; et le plus beau tableau que la nature et l'art aient combiné pour l'homme, ce tableau, dis-je, était perdu pour moi.

GIRGENTI.

Le ciel, comme pour se jouer de mon impatience, s'éclaircit tout à coup ; et, après m'avoir caché ce que l'homme a fait de plus beau, semble prendre plaisir à me montrer son plus maussade ouvrage : j'entre, à l'instant, dans la moderne Agrigente.

Une rue, moitié moins longue et moins large, mais plus triste, plus sombre et plus sale, que la rue Saint-Jacques, à Paris ; telle est la *Vïa Réggia*, la principale rue, pour ne pas dire la rue unique, qui traverse la ville de Girgênti.

Cette ville se présente à mes yeux, telle qu'elle se présenta à ceux de Brydone, environ un demi-siècle plus tôt. Je conviens, avec lui (1), qu'après avoir porté ses regards sur les ruines de l'ancienne ville et sur sa forêt de temples ; après avoir vu même, à une certaine distance, la ville moderne qui, s'élevant graduellement sur la pente de la montagne, offre aussi un coup d'œil très-pittoresque ; je conviens, dis-je, qu'en entrant dans celle-ci, on reconnaît que l'intérieur est fort loin de répondre à l'idée qu'on s'en est formée. Je ferai donc pour le lecteur, ce que j'ai fait, ici, pour moi-même. Je lui épargnerai une foule de détails insipides ;

---

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 17

et, après avoir mis sous ses yeux, le peu d'objets dignes de remarque que renferme la nouvelle ville, je le transporterai de suite, au milieu des ruines de l'ancienne.

La nouvelle Agrigente et sans contredit la plus sale, la plus irrégulière, la plus triste et la plus misérable de toutes les principales villes du pays; elle est située, à une lieue de la mer d'Afrique, sur un mont assez escarpé, qui domine le site de l'ancienne. On peut dire, que sous ce point de vue, elle a quelque rapport avec la superbe Gênes; mais la ressemblance finit là; et la comparaison même n'est peut-être qu'une hyperbole? Une cathédrale, qui n'est citée, que pour les antiquités qu'elle possède; un grand nombre de couvens, d'églises, plus sombres et plus insignifiantes les unes que les autres; une bibliothéque, qui, de même que la métropole, ne doit sa réputation qu'à une collection de médailles et d'antiques fort belles; un mont de piété, deux hôpitaux, et une prison; telles sont les seules curiosités de Girgênti.

Bibliothèque de Girgênti.

La bibliothéque en question, dépend du palais épiscopal; elle possède, comme je viens de le dire, une collection de quinze à seize cents médailles; collection, qui n'existait pas sans doute, du temps de Brydone et de Borch; car ni l'un ni l'autre n'en dit mot. La partie de cette collection, consacrée aux médailles romaines, me paraît être complète;

je n'en saurais dire autant, de celle des médailles puniques et gréco-sicules : les premières sont en or; les secondes, en argent; mais on remarque ici bien des vides. Le plus bel ornement de cette bibliothéque est, sans aucune espèce de doute, les deux patères en or, assez récemment trouvées aux environs de cette ville, dans un tombeau, qui dut appartenir à quelque prêtre de Cérès, sinon même du bœuf Apis? Ces deux superbes pièces furent d'abord acquises par l'évêque de Girgenti, Laurent Gioëni, parent du célèbre chevalier Gioëni, de Catane, dont j'ai précédemment fait connaître la précieuse collection (1). Ces patères, qui étaient au nombre de quatre, sont de la largeur d'une soucoupe ordinaire; l'une est entièrement unie; l'autre est travaillée en bosse, et présente cinq figures de bœufs; on ignore ce que sont devenues les deux autres. Je passe à la cathédrale, ou plutôt à ses monumens.

Cathédrale de Girgênti.

Trois anciens sarcophages, dont deux d'un travail fort médiocre, et un de la plus grande beauté, sont ici ce qu'il y a de remarquable; à moins qu'on ne veuille regarder comme tel, l'écho de l'intérieur de l'église; écho, qui, par parenthèse, paraît avoir frappé Brydone, beaucoup plus que les monumens en question.

A la droite de la porte principale, dans l'inté-

---

(1) *Voy*. ci-dessus, Tom. I, pag. 344 et suiv.

rieur de l'église, on remarque un grand sarcophage de marbre blanc, avec son couvercle. Ce monument a 7 pieds de long, sur 3 pieds 1 pouce 4 lignes de large, et n'a d'autre ornement qu'une corniche très-étroite, qui entoure la partie supérieure et la base; les quatre angles du couvercle sont ornés d'une espèce de conque concave.

Le second sarcophage est placé à la droite de la nef; sur la partie principale, est un bas-relief représentant un jeune homme dans un disque soutenu, d'une main, par deux génies nus, à l'exception de la chlamyde, jetée sur les épaules; de l'autre main, ces dernières figures tiennent des cestes, et semblent vouloir éloigner deux autres personnages, qui sont effectivement dans l'action de se retirer. Entre les jambes de ces deux dernières figures, on en remarque deux autres beaucoup plus petites, et entièrement nues. Au-dessous du bas-relief principal sont deux jeunes filles, dont l'une, assise devant une petite table, semble occupée à un travail quelconque; tandis que l'autre tient une quenouille à la main; enfin, entre ces deux figures, est placée une espèce de corbeille qui paraît contenir du linge. Ce monument, qui a la forme d'une urne, est posé sur un éléphant de marbre.

Détails sur le principal des trois Sarcophages.

Le troisième et dernier sarcophage, est placé à la gauche de la porte principale. C'est le plus beau, le plus grand, et le plus précieux de tous. Ce monument est en marbre blanc; il a huit pieds et demi de long, sur cinq pieds de large. Borch (1) réduit ces mêmes mesures, à huit pieds de longueur, et quatre pieds de largeur. Il se peut que Borch ait raison : je n'ai pris mes propres mesures, qu'avec le palme sicilien; et la réduction que j'en fis alors sur les lieux, peut avoir été fautive. Au reste, je suis fort loin de reconnaître ici, les grandes dégradations dont parle cet auteur; ce précieux monument me paraît au contraire un des mieux conservés que j'aie vus, et tout le regret se borne à la conviction, qu'il ne fut jamais entièrement achevé.

Les quatre parties latérales sont couvertes de bas-reliefs de la plus grande beauté; bas-reliefs dont les figures principales n'ont pas moins de deux à deux pieds et demi de hauteur, sur trois à quatre pouces de saillie.

Ces quatre bas-reliefs représentent quatre différentes suites d'un seul et même événement. En mettant sous les yeux du lecteur la description pure et simple de ces tableaux, je lui en aurai suffisamment indiqué le sujet; et je ne doute

(1) *Loc. cit.* Lett. XIII, pag. 30.

pas qu'il n'ait beaucoup de peine à croire ensuite, que les opinions des voyageurs, et voire même celle des plus savans antiquaires, aient pu donner naissance à trois explications différentes d'un sujet qui n'en exige point.

Premier bas-relief. Façade principale.

Préparatifs d'une chasse. Sur la gauche, douze figures de chasseurs, dont les deux principales représentent deux hommes, l'un plus âgé, et moins prépondérant que l'autre. Ces deux figures ont une chlamyde sur l'épaule, et le parazone (1) sous le bras gauche; de ce même côté, quelque chose dans la main, qu'on suppose devoir être des tablettes, anciennement chargées de quelques caractères, qui sont maintenant effacés; enfin, dans la main droite, une espèce de petite lance. Quant aux dix autres figures d'hommes, celles-ci sont armées de haches et de massues, et retiennent des chevaux et plusieurs chiens de chasse. Sur la droite du tableau, une vieille femme s'avance, vers le personnage principal, en lui présentant une lettre, que celui-ci a l'air de mépriser.

Second bas-relief. Façade de l'est.

Ici se présente une femme évanouie, entre les bras de la vieille du premier tableau; à l'entour du

(1) Espèce d'épée recourbée.

groupe principal, d'autres femmes, par les sons de leurs lyres, semblent vouloir calmer la douleur de la femme évanouie.

Troisième bas-relief. Façade opposée à la première.

Chasse du sanglier. On revoit ici tous les personnages qui figurent dans le premier tableau, à la seule exception de la vieille femme.

Quatrième et dernier bas-relief. Façade opposée à las econde.

Enfin, le même principal personnage, suivi de ses compagnons terrifiés, reparaît ici de nouveau, au moment où la vue d'un monstre, épouvante les chevaux de son char, et le précipite avec lui.

De cette description bien sèche, et que je rends telle à dessein, il jaillit, selon moi, une lumière assez vive, pour détruire jusqu'à l'ombre du doute, quant à la nature même du sujet en question? cette lumière, toutefois, ne paraît pas avoir également frappé l'œil de tous les antiquaires : les uns, faisant du sacorphage la tombe du tyran Phalaris, sans paraître se rappeler que, bien loin d'avoir pu sembler digne des honneurs de la sépulture, ce prince fut massacré par ses propres sujets, et que sa mémoire même leur fut tellement odieuse, qu'un décret du sénat défendit à tous les citoyens l'usage des vêtemens de couleur azur, par cela seul que cette couleur était celle dont le

tyran faisait lui-même usage; les uns, dis-je, n'ont vu dans ces quatre tableaux, qu'une allusion à quelque événement tragique, qui serait arrivé, sous son règne. Les autres découvrent ici l'histoire du sanglier de Calydon, sans remarquer non plus, que la figure d'Atalante, personnage principal sans doute, manquait entièrement dans le premier et dans le dernier tableaux? Enfin, quelques autres antiquaires, s'écartant encore plus, et de l'histoire et du sujet, n'ont voulu reconnaître ici que la mort de Phyntia, autre tyran d'Agrigente! Si au lieu de chercher leurs idées aussi loin, tant de savans antiquaires eussent ouvert Euripide ou Racine, ils auraient vu leur sujet en action, et l'action exposée en beaux vers. Enfin, après des siècles de divagations et d'erreurs, un antiquaire de Girgenti (1) a trouvé le mot de l'énigme; dans le premier tableau, il a vu la déclaration d'amour faite, par Phèdre, au fils de Thésée, et transmise par la nourrice Œnone; dans le second, la douleur de Phèdre, au récit des mépris d'Hippolyte; dans le troisième, les détails de la chasse préparée au commencement de l'action; et, enfin, dans le

(1) Don Vincent Gâglio. *Voy.* la disertation insérée dans la collection intitulée : *Opuscoli di autôri Siciliâni.* Tom. 14, pag. 227. Cette dissertation est fort antérieure au voyage de Ryedesel; et c'est sans fondement que Borch attribue à ce voyageur, l'honneur de l'explication en question.

quatrième, la mort de ce même Hippolyte, victime de l'aveuglement de son père.

Les détails que Brydone a donnés sur ce chef-d'œuvre, sont extrêmement inexacts; et se ressentent un peu trop de sa légèreté ordinaire. Il confond mal à propos l'ordre des différens tableaux; et, plus mal à propos encore, prétend que les femmes qui figurent dans le second, [qui, chez lui, devient le quatrième], fondent toutes en larmes (1); or, comme on vient de le voir, à l'exception des deux figures principales, ces femmes, au contraire, pincent toutes de la lyre!

Quant à l'exécution même, il serait difficile de rien voir de plus beau, de plus pur et de plus hardi, que le premier des trois bas-reliefs. Le second et le troisième semblent un peu moins beaux, ou, du moins, le relief des figures est moins prononcé que dans l'autre; le quatrième ne paraît être qu'à demi sorti du ciseau de l'artiste; et je ne doute pas qu'il n'ait jamais été entièrement achevé.

Borch se récrie fort sur le nom de baptistère, communément donné à ce beau monument; ce n'est pas là, selon moi, le juste motif de la surprise; car si, comme le fait le démontre, les chanoines de la cathédrale de Girgenti, puisent l'eau régénératrice, dans l'ancien tombeau d'un païen; il me semble que le nom en question,

---

(1) Brydone. *Loc. cit.* Lett. XIX.

convient assez à ce tombeau ? La critique de notre voyageur tombe donc ici à faux ; le choix, l'usage, le site du monument même, la justifieraient beaucoup mieux : si les pieux pasteurs de cette ville, crurent absolument nécessaire de plonger leurs brebis naissantes, dans l'un de ces trois tombeaux, que ne choisissaient-ils celui qui, privé d'ornemens profanes, paraissait être le plus convenable de tous ? et n'était-ce pas assez du ridicule et de l'inconvenance de l'usage, sans y joindre encore le ridicule et l'inconvenance du choix ? En effet, quelque sens que l'on veuille donner aux quatre bas-reliefs du fameux baptistère de Girgenti, il n'en est pas moins vrai de dire, qu'aucun d'eux n'est ici à sa place ; colloquer des sujets semblables dans un temple chrétien, c'est commenter la Bible, en chaire ; c'est mettre le Décaméron sur l'autel !

Vases gréco-sicules.

La partie de la cathédrale qui renferme ses capitulaires, contient quelque chose de meilleur : une assez belle collection de vases gréco-sicules, dont le plus remarquable, sans doute, est celui qui représente Ulysse et Tirésias. Ce beau vase, auquel, par parenthèse, un voyageur moderne (1) donne fort mal à propos une origine étrusque, a un

(1) Borch. *Loc. cit.* Lett. XIII, pag. 31.

pied et demi de hauteur sur trois pieds de circonférence extérieure.

C'est à ce petit nombre de remarques que se borne, je pense, tout ce que j'avais à dire, ou plutôt tout ce qu'on peut dire en effet sur une ville jadis si florissante, et qui ne présente pas aujourd'hui, la plus légère trace de son luxe et de sa richesse. Une fois débarrassé de cette pénible tâche, et après avoir jeté un coup d'œil rapide sur l'origine présumée, l'accroissement, la décadence et la chute de cette ancienne rivale de Syracuse, je passerai à la description succincte des témoignages muets, quoiqu'encore existans, de sa première magnificence.

ANCIENNE AGRIGENTE.

Les ténèbres des temps pèsent de tout leur poids sur les commencemens d'Agrigente. Thucydide (1) et Pline (2) nous apprennent seulement, qu'Agrigente fut fondée par les habitans de Gêla, cent ans après la fondation de leur propre ville, c'est-à-dire, l'an du monde 4409, ou 1883 ans avant notre ère. Ces mêmes auteurs, auxquels on peut joindre aussi Étienne de Byzance, prétendent qu'elle reçut d'abord le nom d'Acraga ou Agraga, du fleuve Acragas, aujourd'hui le Drago; fleuve, qui baigne en effet ses murs, et dont il a été parlé plus haut. Polybe donne une autre étymologie à ce nom, qu'il tire du grec *acros* et *gea*, mots auxquels, on ne sait trop comment, il donne la signification de *terre très-fertile*. S'il n'était extrêmement naturel de croire, que le fleuve en question donna son propre nom à la ville; au lieu de l'étymologie ridicule de Polybe, j'aimerais encore mieux celle d'un savant moderne (3), qui tire le mot *acraga* d'*acros*, sommité, faîte, et d'*ago*, je conduis; par une allusion aussi juste que simple, à la situation élevée de la ville?

---

(1) *Historia*, lib. 6.

(2) *Hist. Nat.* lib. 3.

(3) Pasqualino. *Vocab. Sicil. Étimolog.* Art. Girgenti.

La même contrariété d'opinion se remarque, quant à la forme du premier gouvernement d'Agrigente : Thucydide affirme que cette ville fut d'abord gouvernée par les lois doriques ; Lucien, par les lois dorico-grecques ; Strabon, par les lois ioniennes ! Ce qui paraît certain, c'est que, de même que Syraquse, ses commencemens furent très-lents ; et que ce ne fut qu'à l'industrie de ses premiers habitans, qu'elle dut enfin l'avantage de faire poids dans la balance politique des autres républiques gréco-sicules. Parmi les causes de sa prospérité, on peut compter sans doute la fertilité naturelle de son territoire ; et ensuite, sa situation même ; situation qui, par suite de son grand rapprochement de Carthage, dont cette ville n'était qu'à environ cinquante lieues ; lui offrit un débouché facile, pour la vente et l'échange de toutes ses productions territoriales, et particulièrement de ses huiles, de ses vins, et autres produits du sol, qui, très-abondans chez elle, manquaient entièrement à Carthage, comme à toutes les autres villes de l'Afrique (1). De là, l'accroissement progressif de son commerce et de son industrie, premières sources de la richesse et de la gloire des nations ; de là encore, l'accroissement de sa population, et l'extension même de ses murs, au milieu desquels accouraient, de tous les points de l'Afrique, de

(1) Diod. *Bib. Hist.* lib. 13.

l'Italie et de la Grèce, une foule de nouveaux habitans, qui, d'abord attirés par l'appât des échanges, s'y rendaient comme à un marché général; et qui, séduits ensuite par la beauté et la richesse du site, renonçaient volontairement à leur propre pays, pour se fixer au milieu de ses nouveaux murs. Tel fut enfin l'accroissement de cette population, qu'au rapport de Diogène Laërce (1), la cité aux cinq villes [car Agrigente en avait une de plus que Syracuse même] n'avait pas moins de trois lieues un quart de circuit, et de huit cent mille habitans. Une population si immense ne pouvant être renfermée dans la ville même, celle-ci s'agrandit successivement d'un nombre infini de faubourgs, que les anciens connurent sous le nom de Port des Agrigentins, *Emporium Agrigentinorum* (2), et qui s'étendaient en effet, jusqu'au bord de la mer d'Afrique, dont la ville n'était qu'à un peu plus d'une lieue et demie (3).

Empédocle, Platon, Élien, Diodore et Athénée ont suffisamment parlé du luxe et de la magnificence des anciens habitans d'Agrigente, comme aussi de leur goût pour la bonne chère et le vin. Élien attribua faussement à Platon le mot de ce même Empédocle, qui, lui-même citoyen d'Agrigente, pouvait bien en être cru sur parole, lors-

(1) *De Vit. Philos.*

(2) Cluver. *Sic. Ant.*

(3) Fazzêllo. *Loc. cit.* Dec. I, lib. 6, cap. 1.

qu'en parlant du luxe des maisons et des repas de ses concitoyens, il disait plaisamment : Ils bâtissent comme s'ils ne devaient jamais mourir, et mangent comme s'ils devaient mourir le lendemain! De son côté, Athénée remarque, que les maisons des Agrigentins semblaient n'être construites, que pour y manger et boire? Il résulte du dire de ces deux auteurs que plus de six cent soixante ans séparèrent, que les anciens habitans d'Agrigente méritèrent constamment la réputation de leurs pères; et que, tout en s'emparant de la ville, les Romains y trouvèrent des maîtres, en gourmandise et en ivrognerie. On connaît l'historiette citée par Athénée et Élien : à la fin d'un de ces repas, où les anciens, si admirés par nous, se disputaient, comme dit Cailly, *la qualité d'un tonneau*; quelques jeunes gens d'Agrigente se mettent dans un tel état d'ivresse, que se voyant chanceler sur leurs jambes, et tomber à l'envi l'un sur l'autre, nos buveurs finissent par se persuader que la maison est un vaisseau, qu'eux-mêmes ils sont le jouet d'une horrible tempête, et qu'enfin, l'unique remède au danger, est d'alléger le bâtiment, en jetant les marchandises à la mer? ce qui est dit est fait; en un moment, l'équipage vacillant s'empare des meubles qu'il peut atteindre : vases, amphores, trépieds, candelabres, coupes d'or et d'argent, tables d'ivoire et d'ébène, tout tombe entre les mains du peuple, accouru au bruit du naufrage; et la cargaison du vaisseau passe toute à travers la fenêtre! Le même

auteur ajoute (1) que, de cette aventure ridicule, vint le surnom de trirème, donné par les Grecs et les Romains, aux maisons qui servaient ordinairement de théâtre à ces sortes de scènes, que les sages, du temps, nommaient repas; et que les fous, du jour, nomment orgies.

Quoique près d'un siècle et demi séparât la fondation de Syracuse d'avec celle d'Agrigente (2), le sort de cette dernière ne fut pas plus heureux, son gouvernement ne fut pas plus stable, ses habitans ne furent pas plus tranquilles. A partir de l'an 1883 avant notre ère, jusqu'à l'an 212 de J.-C., époque où toute la Sicile tomba au pouvoir des Romains; la ville d'Agrigente changea trois fois de tyran (3), et dix fois de gouvernement; c'est-à-dire, que, pendant 1671 ans, cette malheureuse ville fut le théâtre des plus sanglantes scènes, des révolutions, et des guerres les plus désastreuses, comme les plus injustes. Enfin, depuis cette dernière époque jusqu'à nous, son sort ne fut guère moins variable et moins à plaindre; et, comme le reste de l'île, elle passa successivement, et parfois à plusieurs

(1) *Athen. Deipnosoph*. lib. 13.

(2) Syracuse, comme je l'ai précédemment dit, fut fondée, à ce qu'on croit, 2,028 ans avant notre ère; et, comme on vient de le voir, la fondation d'Agrigente se rattache seulement à l'an 1883 de la même ère.

(3) Phalaris, Théron et Thrasyde.

reprises entre les mains des empereurs d'Orient, des Vandales, des Goths, des Sarrasins, des Normands, des Suèves, des Angevins, des Aragonais, des Castillans, des Allemands et des Savoyards. Voilà donc trois mille six cent dix-sept ans de troubles, d'invasions, d'esclavage, de ruine, de tyrannie, d'oppression et de peines! c'est aux princes de la maison d'Espagne à nous dire si, depuis 1734, cet horrible sort est changé?

Un espace de treize cent dix-neuf ans reste encore à remplir dans les premières pages de l'histoire d'Agrigente, ou du moins nous n'avons que des demi-lumières, sur la fortune et le gouvernement de cette ville, depuis l'époque de sa fondation [époque même assez incertaine], jusqu'à celle où Phalaris s'empara le premier (1) de la tyrannie, c'est-à-dire, de la royauté; car ces expressions étaient alors synonymes : on leur donna depuis des significations différentes; toutefois il est tel et tel érudit, qui s'obstinent à prendre encore l'une pour l'autre.

Selon Pline, Tite-Live, Aulugelle et Eusèbe, Phalaris s'empara du gouvernement d'Agrigente, au temps où Tarquin-le-Superbe régnait lui-même à Rome, et où florissait le célèbre Pythagore. Ce dernier historien, cité par Fazzêllo (2), rattache le

(1) Arist. *Politicon*, lib. 5. Plin. lib. 7.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6, cap. 1.

fait en question à l'an du monde 4550 ; puis il ajoute que si le calcul d'Eusèbe est juste, ce dût être soixante-quatre ans après la fondation de Rome. Il y a ici une double erreur : le commencement du règne de Phalaris se rapporte en effet à l'an 4004 de la création du monde, 189 ans après la fondation de Rome ou, ce qui revient au même, 564 ans avant notre ère.

Phalaris eut pour père un certain Léodomante ; il naquit à Astiphalide, petit bourg de l'île de Crète. Cicéron (1), sur l'autorité d'Héraclide, l'un des disciples de Platon, et qui pour cela ne paraît pas avoir été plus sage ; Cicéron, dis-je, a narré longuement un conte bien puéril, et auquel il paraît attacher suffisamment d'importance. La mère de Phalaris, encore enceinte de lui, rêva, dit-il, qu'elle voyait plusieurs statues de dieux ; statues, parmi lesquelles celle de Mercure versait du sang hors d'une coupe que ce dieu tenait à la main ; ce sang ne fut pas plutôt à terre, qu'il se mit à bouillir et à augmenter tellement, que toute la maison en fut bientôt remplie ! Rêve fort remarquable sans doute, et dans lequel le questeur de Sicile ne manque pas de découvrir un pronostic surnaturel de la cruauté du futur tyran ? L'histoire se tait entièrement, et sur la jeunesse de ce prince, et sur les voies qu'il employa pour se rendre maître du trône.

---

(1) *De Divinat.* lib 1.

On sait seulement qu'après avoir quitté sa patrie, il passa à Agrigente, où sa fortune et son éloquence naturelle lui acquirent beaucoup de considération et de pouvoir. Ce qu'il y a de certain, c'est que, au milieu des cruautés qu'on lui reproche, on ne peut lui refuser un courage, des talens et une magnanimité d'âme qui le distinguent des tyrans ordinaires. Son amour pour les lettres lui fit respecter les jours du célèbre poëte Stésychore, dont la muse l'avait cruellement offensé; et même, après la mort de ce poëte, le tyran versa ses bienfaits, sur sa veuve et sur ses enfans. On peut en dire autant d'un certain Calleschros, qui, convaincu d'avoir conspiré contre lui, fut mis en liberté par son ordre, sur la simple prière du médecin Polyclète. Mais le plus beau trait de la vie de Phalaris, est celui rapporté par Brydone (1), qui le puisa dans Fazzèllo (2), qui le tira lui-même de deux anciens (3); tout connu que soit ce trait, je le rapporterai moi-même, parce que, outre que j'y joindrai quelques détails préliminaires échappés à la plume de Brydone, de pareils exemples sont si beaux et si rares, qu'on ne peut trop en perpétuer le souvenir.

---

(1) *Loc. cit.* Lett. XIX.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6, cap. 1.

(3) Athen. *Deipnosoph.* lib. 13. Ælian. *Var. Hist.* lib. 2.

Il y avait, dans Agrigente, un homme nommé Chariton, homme puissamment riche, et qui, selon les mœurs du temps, vivait publiquement avec un certain Ménalippe, non moins célèbre par sa beauté, que par une force d'âme et une fierté naturelle, qui contrastaient d'autant, avec le métier qu'il faisait. Ménalippe poursuivait devant le tyran un proche parent du tyran même ; sa cause était si juste, que, n'osant pas prononcer contre lui, le prince lui fit secrètement entendre, qu'il ferait prudemment de renoncer à la poursuite du procès : le fier Ménalippe insista ; et passant du conseil à la menace, le tyran mit en avant ses bourreaux. Ménalippe connaissait son histoire ; il savait qu'en pareille circonstance,

La parole des rois doit être inviolable ?

et, afin de n'être pas tué, en vertu d'un ordre secret de son gracieux maître, il résolut de le tuer publiquement lui-même. Une fois son projet formé, il s'en ouvre à Chariton, qu'il décide à servir sa vengeance; mais, inquiet des suites que l'événement peut avoir pour l'objet de son affection, celui-ci dissimule, et, par le plus généreux dévoûment, se charge seul des dangers de l'entreprise. Sans en prévenir son ami, il cache un poignard sous sa robe, va droit au palais du tyran, épie l'occasion favorable, la trouve, s'élance sur Phalaris, et le manque. Saisi aussitôt par la garde, il est traîné dans un cachot. Là, les tortures les plus cruelles,

ne peuvent lui arracher le nom de son complice : il est envoyé à la mort. Apprendre par la voix publique l'entreprise et le danger de son ami, voler à son secours et s'accuser lui-même, ce fut pour Ménalippe, le coup et la résolution d'un instant. Étonné de tant d'héroïsme, l'admiration qu'il commande prend, dans l'âme du tyran, le caractère de la pitié : Phalaris leur fait grâce à tous deux ; et sa vengeance se borne à les exiler de Sicile. Les deux amis ne se le firent pas dire à deux fois. Ménalippe renonça à la poursuite de son procès, convaincu, avec Figaro, qu'un grand vous fait toujours assez de bien, quand il ne vous fait pas de mal.

Ce rare et sublime dévoûment inspira à la prêtresse d'Apollon deux assez méchans vers, dont le sens était, je crois : L'heureux Ménalippe et Chariton furent l'exemple de l'amour divin sur la terre ? Athénée (1) nous donna, sans le vouloir, la date de cet événement, en remarquant ici qu'en récompense de l'action généreuse du prince, Apollon prolongea de deux ans ses jours. Fazzèllo se récrie sur cette idée superstitieuse, idée qui, selon lui, ne peut que paraître ridicule à des lecteurs chrétiens, et provoquer en eux le sourire (2) ? ne pourrait-on pas répondre à Fazzello :

Changez le nom : la fable est votre histoire !

---

(1) *Deipnosoph.* lib. 13.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. 1. lib. 6. cap. 1.

Après un règne de seize ans seulement, selon les uns; et de trente-un, selon d'autres, Phalaris eut la fin de la plupart des princes, qui mirent la justice hors de cour, et placèrent la couronne sur le glaive: vainement Démotélès, Pythagore, Épicharme et Zénon d'Élée l'engagent, dans son propre intérêt, à renoncer à la tyrannie, et à devenir de nouveau, simple citoyen d'Agrigente; il argutie avec ces sages précepteurs; il cherche à leur prouver qu'ils ne sont que des sots; et leur répond, qu'un trône est une place assez bonne, pour être conservée aussi long-temps qu'il est possible! Cependant, plus tenace que ses précédens collègues, et suffisamment convaincu, que ce n'est pas avec des mots, qu'on peut réformer un tyran, Zénon échange le titre de pédagogue, contre celui de conspirateur. Le ministre de la police d'Agrigente a vent de la conspiration; arraché de son domicile, le philosophe est mis à la torture, en présence du peuple assemblé. Non-seulement les tourmens qu'on lui fait souffrir, ne peuvent lui arracher le nom de ses complices; mais, loin de s'en prendre au tyran même, il se met à haranguer le peuple, et, avec une mâle éloquence, lui reproche sa lâcheté et son aveuglement. Au discours de Zénon un murmure approbatif s'élève; Télémaque, simple citoyen d'Agrigente, ou, comme d'autres le disent, né à Thèbes en Béotie, profite habilement de l'effet des paroles de Zénon sur le peuple, et de la fermentation qui déjà vient de se faire sentir; il appelle

sur ses pas, ceux qui ont à se plaindre du gouvernement du tyran ; et tout Agrigente se présente. Dès lors il marche vers le palais ; se saisit de la personne de Phalaris, qui, passant de ses mains entre celles d'un peuple irrité, est mis à mort à coups de pierres. L'histoire fourmille de semblables exemples ; si les princes et leurs ministres en ont si rarement profité, c'est que ces princes étaient sourds ou aveugles, et que ces ministres étaient des sots ou des traîtres. Pour ce qui est de Phalaris, ces derniers, j'en conviens, avaient une mission fort pénible : Athénée, et Cicéron même, représentent le tyran, comme le plus terrible mangeur d'hommes qui se soit jamais assis sur un trône ; je dis mangeur d'hommes, pour me servir du mot propre ; car le premier de ces auteurs nous assure, qu'un de ses mets favoris était, non des cochons de lait, mais des enfans à la mammelle (1)! Cicéron le représente, en effet, comme un tyran cruel et farouche (2), plus dur et plus barbare qu'aucun de ceux dont l'histoire fasse mention (3). Enfin une foule d'autres auteurs en parlent, comme d'une âme naturellement sanguinaire et féroce, et comme trouvant un barbare plaisir à faire flageller, torturer, pendre et écorcher des hommes sous ses yeux ; à écouter leurs cris, à jouir de leurs tourmens ; et

(1) Athen. *Deipnosoph.* lib. 1.

(2) Cic. *De Offic.* lib. 3.

(3) *Id. In Verr.* lib. 6.

Diodore (1) ajoute même, qu'il se plaisait particulièrement à choisir les acteurs, parmi les malheureux étrangers qui visitaient Agrigente. On connaît l'instrument diabolique que Pérylle inventa pour amuser le tyran? ce taureau dont l'airain mugissait sous les cris des victimes, le prince en fit l'épreuve sur l'infâme auteur de l'ouvrage; s'il s'en fût tenu là, son nom se placerait peut-être parmi ceux des grands justiciers.

Ce taureau était exécuté avec un si grand artifice, que les cris de ceux que le tyran y faisait lentement consumer par l'action du feu qu'on allumait en dessous; que ces cris, dis-je, ne laissaient à l'illusion autre chose à désirer, que le mouvement de l'animal même. Une petite porte, artistement ménagée dans l'une des épaules, servait à introduire la victime dans cette tombe brûlante; se refermait ensuite sur elle (2); puis, le spectacle du tyran commençait.

Lucien, dans sa Phalaride, nous a transmis un fait qui, s'il est authentique, honore également les habitans d'Agrigente et de Delphes. Après la mort du tyran, honteux de conserver dans leurs murs ce muet témoin du crime, ceux-là le firent passer à Delphes, pour y être placé dans le temple d'Apollon; mais ceux-ci se refusèrent à le recevoir.

---

(1) Diod. *Bib. Hist.* lib. 19.

(2) *Id. Ibid.*

Moins scrupuleux que les habitans de Delphes, après la prise d'Agrigente, les Carthaginois l'emportèrent en triomphe dans leur ville; et quand Carthage tomba elle-même au pouvoir des Romains, Scipion le renvoya aux habitans d'Agrigente (1); on ignore ce qu'il devint ensuite.

S'il faut s'en rapporter au témoignage d'Ammien Marcellin, il conviendrait de reconnaître ce même Phalaris, pour le premier auteur d'une autre invention mille fois plus funeste; quoique honteusement réclamée par les siècles qui le suivirent : je veux parler de sa fameuse trombe incendiaire; instrument qui ressemblait assez aux bombes, aux fusils et aux canons de nos jours; et qui n'était ni plus ni moins à craindre, ni plus ni moins horrible, que les *fusées à la Congrève* de nos peuples civilisés!

Une fois débarrassés d'un tyran odieux, le premier usage que les habitans d'Agrigente firent de leurs libertés reconquises, fut de chercher à étouffer jusqu'au souvenir même de leur honte; et pour parvenir à ce but, non-seulement ils détruisirent tous les monumens de la tyrannie, mais un décret de la république (2), proscrivit, sous les peines les plus sévères, l'usage de la couleur azur, qui, comme je crois, l'avoir déjà remarqué, était la livrée du tyran.

Cent cinquante ans s'étaient à peine écoulés,

---

(1) Cic. *In Verr.* lib. 6.

(2) Plut. *De Polit.*

sous le gouvernement républicain, lorsque la malheureuse Agrigente retomba dans les mains d'un nouveau tyran. Théron, fils d'Enésidème, de la famille de Cadmus et d'Œdipe (1), fut celui qui la replongea dans les fers (2). Cet événement se rattache selon les uns, à l'an du monde 4711; et selon les autres, à l'an 4731; différence qui résulte de la diversité des calculs, quant à la longueur du règne de Phalaris, et que j'ai relevée déjà. Toutefois, ce prince ne paraît pas avoir abusé du pouvoir usurpé par lui; satisfait de régner, il voulut du moins être juste; et pendant les seize ans qu'il resta sur le trône, il parvint, sinon à faire aimer le sceptre, du moins à faire aimer le prince; sa mort fut un coup d'autant plus sensible aux habitans d'Agrigente, que celui qui lui succéda, Thrasidée, son fils, était connu depuis long-temps, pour un prince cruel et injuste. Le trône ne fit qu'aider encore l'élan d'un caractère naturellement soupçonneux et féroce; après avoir aliéné l'esprit de ses sujets, par des actes de cruauté, aussi odieux qu'inutiles; il en vint à trembler devant ses propres bourreaux; puis enfin, à se faire peur à lui-même. Le désir d'échapper à cette pénible situation, plus encore que la nécessité et la prudence, le porta à déclarer une guerre fort

(1) Herodot. *Hist.* lib. 7. – Diod. *Bib. Hist.* lib. 2.

(2) *Id. Ibid. Loc. cit.* Euseb. *Chron.*

injuste, aux habitans de Syracuse. Cette expédition est funeste aux deux pays; mais plus funeste encore à celui qui l'a entreprise; le tyran Hiéron bat complétement le tyran Thrasydès; et cinq à six milles hommes périssent de part et d'autre, par suite de la certaine science et autorité royale de leurs princes. En perdant la bataille, le tyran perd aussi la tête; et redoutant l'accueil qui peut lui être fait par ses bons et loyaux sujets de sa bonne ville d'Agrigente, il renonce forcément à l'empire, et se sauve à Mégare; où, à peine parvenu, il se rend justice à lui-même, et se tue de sa propre main.

Pour la troisième fois Agrigente renaît de ses cendres : la république est rétablie, et la hache des bourreaux s'arrête. Ce repos fut de courte durée : soixante-trois ans après la mort de Thrasydès, les Athéniens, sous la conduite d'Alcibiade, s'emparent de la ville, et la privent de ses libertés; ceux-ci sont chassés à leur tour par les Carthaginois, qui ruinent la ville de fond en comble. Le pillage et la dévastation laissèrent après eux un désert, sur le sol occupé par la malheureuse Agrigente. Le général corinthien, le célèbre Timoléon, y jeta une colonie, de la ville d'Élysse, en Achaïe (1), ville récemment engloutie par la mer; et parvint à la repeupler (2). Retombée

(1) Plutarch. *In Timol.*

(2) *Id.*, *ibid.*

de nouveau sous le joug des Carthaginois, qui en sont chassés encore, par les consuls Lucius Posthmius, et le célèbre Paul Émile, la malheureuse Agrigente, après avoir également souffert, de la rage des vaincus, et de l'avidité des vainqueurs, ne tombe dans les mains de Rome, que pour passer bientôt entre celles des Gaulois, alliés de Carthage (1), et enfin, après la prise de Syracuse, par le consul M. Marcellus, dans celles du consul Lévinius, qui la livre au pillage, et met à mort ses principaux citoyens, après les avoir fait battre de verges (2). Un décret du sénat de Rome ordonna au préteur de Sicile, Titus Manlius, de rappeler les habitans d'Agrigente, que la terreur avait éloignés; mais ceux-ci n'étant plus en assez grand nombre pour repeupler la ville, on y joignit diverses colonies, tirées des autres villes de l'île. Ces nouveaux habitans se trouvant être beaucoup plus nombreux que les autres, et, craignant qu'ils ne profitassent de cet avantage, pour se lever contre les anciens, et les chasser de nouveau de leur propre ville, Scipion ordonna que ces deux classes d'habitans seraient toujours en nombre égal (3).

J'ai précédemment indiqué (4), les différentes vicissitudes qui, sous les empereurs, les Vandales,

---

(1) Polyb. *Hist.* lib. I.

(2) Tite-Liv. *Hist. Rom.* Dec. 3. lib. 6.

(3) Cicer. *In Verr.*

(4) *Voy.* ci-dessus, pag. 240 et suiv.

les Goths, les Sarrasins anciens et modernes, complétèrent les malheurs d'Agrigente, et la ruine de ses plus beaux monumens ; je parlerai maintenant de ceux qui ont passé jusqu'à nous.

Agrigente fut le berceau d'une foule d'hommes célèbres dans les sciences, les arts et les lettres. Elle vit naître, tour à tour, l'orateur Sophocle, qui fut le défenseur des agriculteurs opprimés (1) ; l'historien Phylinus (2), auteur du tableau le plus fidèle des grands faits de la guerre punique ; Acrone, contemporain, rival et collègue d'Empédocle, à Athènes, à l'époque de la peste qui ravagea cette ville ; et qui se distingua également, sous les différens titres de philosophe, d'orateur et de médecin ; le poëte tragique Archinus ou Archivus, neveu de ce même Empédocle ; les deux poëtes comiques Dynolocos et Charcinus, dont le premier fut disciple d'Épycharme ; et, enfin, le célèbre musicien Métellus, qui, parmi ses élèves, eut l'honneur de compter Platon même.

---

(1) Cicer. *In Verr.*
(2) Diod. *Éclog.* lib. 23.

RUINES

DE L'ANCIENNE AGRIGENTE.

De l'unique fenêtre de l'unique chambre, que j'occupe maintenant dans l'unique auberge de l'unique rue de Girgenti, je vois au loin, fort au-dessous de moi, s'arrondir et s'étendre, du côté de la mer d'Afrique, les murs démantelés de la ville de Phalaris.

Le site que mon regard dévore, est, ce qu'en terme de l'art, on est convenu de nommer un site classique? Ce site fut occupé en effet par une des villes les plus anciennes et les plus célèbres; il fut couvert de monumens superbes; il fut peuplé de huit cent mille habitans! je ne réponds pas du cadastre: trois mille sept cents ans d'existence ont pu glisser dans le calcul, un zéro de plus ou de moins?

La ville a été rasée: on en voit du moins les murailles; les monumens ont été détruits: on en voit du moins les ruines; quant aux huit cent mille habitans, c'est ici la foi qui nous sauve: je me suis laissé dire que les historiens, les voyageurs et les poëtes avaient tous du penchant à l'exagération?

Coup d'œil général des ruines d'Agrigente.

Le tableau que j'ai maintenant sous les yeux, résulte d'une de ces combinaisons rares, de l'œuvre perdurable de la nature; et de l'empreinte du temps, sur l'œuvre fragile de l'homme!

Cette vallée profonde et immense que domine le site où je suis ; ces champs où mûrissent à la fois la vigne et le blé, l'aloès et la datte, le citron et la grenade, l'olive et l'orange, la figue et le cédrat; ces prairies couvertes de fleurs et de plantes odoriférantes ; ces torrens écumeux et bruyans ; ces sources limpides et fraîches ; ces deux montagnes sourcilleuses et rosâtres qui, sur le dernier plan du tableau, s'élèvent à l'horison, et plongent leur front superbe, dans les flots d'argent et d'azur d'un ciel toujours pur et serein ; ouvrages de la nature, l'homme a parlé de leur naissance : nul ne parlera de leur fin; fermes et stables, comme elle, ils sont là sous mes yeux, tels que les ont vus et chantés Bion, Moschus, Pyndare et Théocrite! Quant aux traits ajoutés par l'homme, presqu'entièrement effacés, des fragmens de murs, de temples et de tombeaux apparaissent çà et là, chancelans sur leur base, et semblent dire au voyageur : Les ruines que tu vois, les débris que tu foules, sont ceux d'une cité célèbre : jadis Agrigente était là!

Interrogeons un peu leur grave et muette éloquence ; rendons-nous compte de ce qu'ils sont ; et sachons ce qu'ils ont été.

Temple de Cérès et de Proserpine.

J'ai dit que la nouvelle Agrigente est située sur la pente d'une montagne qui domine le site de l'ancienne ; ce dernier site n'est lui-même, qu'une terrasse fort élevée, au-dessus du niveau de la mer ; une plate-forme d'une immense étendue, sur la surface de laquelle les ruines en question sont éparses.

En me dirigeant de la nouvelle ville, vers l'ancienne, à peine suis-je sorti de la porte dite du Pont, que la personne qui me sert ici de guide, et qui, par parenthèse, me semble fort au-dessus de ce triste métier, et l'est effectivement comme je ne tarderai pas à le dire ; que cette personne, dis-je, s'arrête, ainsi que moi, devant une petite fabrique moderne, qui, sous le nom de Chapelle de Saint-Blaise, recouvre entièrement aujourd'hui les ruines du fameux temple de Cérès et de Proserpine. L'antiquité du monument, dont les fondemens seuls existent, nous reporte à une époque antérieure au règne de Phalaris ; puisqu'il est prouvé par l'histoire (1), que les Agrigentins étaient réunis dans ce même temple, au moment où ce prince s'empara de la tyrannie. On prétend que ce temple était de figure carrée, et sans colonnes ; dans son état actuel, l'imagination peut lui donner une forme quelconque ; car tout ce qui en reste se

(1) Plin. lib. 39, cap. 9.

borne, comme je viens de le dire, à ses énormes fondemens. Au reste, il paraîtrait que l'édifice serait construit sur le penchant de la colline; car je remarque que de ce même côté, le terrain a été élevé et fortement soutenu par des blocs carrés et massifs. On aperçoit plus loin, quelques ruines bien informes d'une des portes de l'ancienne ville.

Ruines du temple de Junon-Lucine.

Tout en suivant la pente rapide qui doit me conduire vers le but, je remarquai, quoiqu'encore dans l'éloignement, les superbes ruines d'un temple qui, placé à l'extrémité orientale de la plate-forme où s'élevait l'ancienne Agrigente, avait déjà frappé mes regards, au moment où j'étais entré dans la nouvelle ville. Ici mon impatience hâte les pas de mon guide; je franchis en deux sauts l'espace; et gravissant le monticule sur lequel le monument s'élève, je me trouve bientôt devant le portique du temple de Junon-Lucine.

Ce temple est carré-long, de même que celui dont je parlerai ensuite; il était à double façade, et entièrement entouré d'un portique formé par trente-quatre colonnes d'ordre dorico-étrusque, sans bases, savoir, six à chaque façade, et onze de chaque côté. Fazzêllo (1) ne nous dit point dans quel état ce superbe monument pouvait être en-

(1) *De Reb. Sic.* Dec. 1 lib. 6. cap. 1.

core de son temps. Le P. Pancrâzio (1), qui écrivait fort long-temps après lui, parle de seize colonnes existantes; mais sans fixer la partie du temple qu'elles décoraient encore. Aujourd'hui, à peine en compte-t-on huit sur pied, à la partie latérale du nord, c'est-à-dire, à celle qui regarde la ville moderne; deux seules ornent aussi la façade orientale; tout le reste est un monceau de ruines.

Adoptant l'opinion de Fazzêllo (2), Brydone (3) n'hésite point à reconnaître ici le monument dans lequel, lors de la prise d'Agrigente par les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, les principaux habitans (4) se retirèrent comme en un lieu de sûreté; puis, voyant l'ennemi se disposer à enfoncer les portes du temple, y mirent volontairement le feu, aimant mieux périr au milieu des flammes, que de tomber eux-mêmes entre les mains du vainqueur. Diodore de Sicile dit positivement que le temple dans lequel les Agrigentins se retirèrent, et qu'ils livrèrent ensuite aux flammes, fut celui de Jupiter-Athabire et de Minerve (5), et non pas celui de Junon Lucine; et, d'un autre côté,

(1) *Antichità di Girgenti*. Tom., 2 pag. 78.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. I. lib. 6, cap. 1.

(3) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 18.

(4) Fazzêllo ne cite ici qu'un des principaux habitans de la ville; un certain Gélias, homme puissamment riche, et dont j'aurai l'occasion de parler plus loin.

(5) *Bib. Hist. Loc. cit.*

comme l'intérieur de la nef de ce dernier temple, présente encore aujourd'hui des traces incontestables de flammes; sans décider avec Biscari (1) et le P. Pancrazio (2) que l'événement en question se rattache à un autre temple, ne serait-il pas plus naturel de supposer ici l'existence d'une de ces fausses dénominations, si souvent échappées à la plume des antiquaires; et de ne voir enfin dans ce prétendu temple de Junon-Lucine, que le monument même dont Diodore a parlé? Cette supposition me paraît d'autant plus admissible, qu'outre que, comme je viens de le dire, toutes les pierres qui forment ou, plutôt, qui formaient la nef du temple en question, ont été évidemment exposées à l'action des flammes; cette particularité ne se remarque, dans aucune des parties des autres monumens d'Agrigente; et que la dénomination commune ne s'appuie elle-même, sur aucune autre autorité que celle de l'historien Fazzello; puisqu'il est vrai que, ni Diodore (3) ni Pline (4) ne nous disent mot de la situation précise du temple de Junon-Lucine. Le premier se borne, en effet, à une longue description du fameux tableau de la Junon de Xeuxis, comme en-

(1) *Viagg. per tutte le antichità della Sicilia*, cap. 13, pag. 156.

(2) *Loc. cit.*

(3) *Bib. Hist. Loc. cit.*

(4) *Loc. cit.*

core au récit, non moins long, des nudités des plus belles filles d'Agrigente ; nudités dont le peintre sut habilement profiter ; et l'autre, ne trouvant pas sans doute la description et l'historiette assez longues, remarque gravement, qu'en se faisant montrer tant de jolies choses, et prenant çà et là ce qu'il trouvait de mieux, l'artiste déjouait la vanité de ses modèles, dont nulle ne pouvait se flatter d'être aussi belle que la déesse.

Ruines du Temple de la Concorde.

Précisément en face de la façade occidentale du temple dit de Junon-Lucine, à environ trois cents pas de celui-ci, s'élève un autre monument généralement connu sous le nom du temple de la Concorde.

Quoique construit sur un module moins grand que les deux fameux temples de Neptune, à Ségeste, en Sicile ; et de Pestum (1), dans la Grande-

(1) La longueur du temple de Ségeste, ainsi que je l'ai dit ailleurs, est de 174 pieds 2 pouces 10 lignes ; sa largeur est de 70 pieds ; également à double façade ; il est entouré de 36 colonnes, dont 6 à chaque face ; et douze de chaque côté.

Le temple de Pestum à 172 pieds 8 pouces de long, sur 73 pieds 10 pouces 8 lignes de large. Le même nombre de colonnes ornent les deux façades et les parties latérales.

Enfin le temple d'Agrigente n'a que 143 pieds 10 pouces 8 lignes de long, sur 51 pieds 4 pouces de large ; 6 colonnes à chaque facade, et seulement 11 de chaque

Grèce; ce monument l'emporte sur ceux-ci par l'avantage bien précieux sans doute, d'une conservation si parfaite, qu'on doit le regarder comme le seul, qui puisse nous donner une idée bien précise et bien juste des dispositions intérieures des temples des anciens. Aucun autre monument de ce genre ne présente, en effet, cette partie intacte des temples, connue des anciens sous le nom de *cella*, et que nous-mêmes nous nommons nef.

En un mot, si l'on en excepte la toiture, un fragment du fronton et de la corniche, tout ici est entier, et tout semble sortir d'entre les mains de l'architecte.

Ce temple est un de ceux que les Grecs nommaient pseudo-dyptères, parce qu'en effet, non-seulement il est entouré de colonnes, mais ses deux façades en sont également ornées, et que la double entrée de sa nef est aussi décorée de deux

---

côté; plus 4 colonnes intérieures, à l'entrée du pronaon et du prosaïcon, ou portiques intérieurs, en tout 38 colonnes. Il est inutile d'ajouter que ces trois monumens sont du même ordre d'architecture, que j'ai cru devoir distinguer du dorique ordinaire, par la dénomination d'ordre dorico-étrusque ou gréco-sicule; et plus inutile encore de remarquer que, dans ce dernier ordre, les colonnes sont sans aucune base; mais il n'est pas également oiseux de dire que, par le mot dorique, je n'entends point parler de l'ordre d'architecture venu de la Doride, en Grèce; mais bien effectivement de celle de l'Asie-Mineure, c'est-à-dire, de la Phénicie.

autres colonnes; d'où il résulte qu'en regardant le monument de front, c'est-à-dire, de l'un ou l'autre côté de ses deux façades, chaque côté présente au regard, comme un double rang de colonnes. Sa forme, comme celle du temple de Pestum et de Ségeste, est un carré-long parfait. Sa double façade doit lui faire aussi donner le nom d'amphiprostyle. Ainsi que je l'ai dit déjà, l'une de ces deux façades regarde l'orient, et l'autre l'occident; situation particulière à tous les temples des anciens. Le péristyle qui entoure la nef est orné de six colonnes à chacune des deux façades, et de vingt-six colonnes latérales, en comptant de nouveau les colonnes des quatre angles; ces colonnes sont d'ordre dorico-étrusque (1); elles ont 16 palmes de diamètre, ou 11 [?] pieds 5 pouces 4 lignes de circonférence; elles sont cannelées et sans base. La nef, comme je viens de le dire, est ici l'objet le plus curieux, eu égard à l'intégrité complète des parties qui la composent; elle offre, comme le péristyle, deux entrées principales, ornées de leurs doubles colonnes. Enfin la totalité de l'édifice posé sur six gradins; ce qui, joint à sa situation même, en augmente encore la beauté. Il est inutile de remarquer sans doute qu'ici, comme dans tous les autres monumens gréco-sicules, la nef et le soubassement sont formés de grandes

(1) Consultez la note précédente.

pierres carrées et massives, posées à vif les unes sur les autres, sans chaux ni ciment.

Un voyageur moderne, dont j'ai si souvent relevé les assertions et les remarques, Borch, en parlant de l'intérieur de ce même temple, dit que peu de temps avant lui (1), on y avait élevé une petite église dédiée à l'évêque saint Grégoire; puis il remarque, à cet égard, que si cette nouvelle construction défigure un peu la beauté de l'ancienne architecture, tous les amateurs de la belle antiquité doivent des voeux à ce saint, dont la protection aurait, selon Borch, conservé ce superbe temple; et que, n'était le culte qu'on lui rend ici, il en serait déjà du temple de la Concorde, comme de tous les autres monumens d'Agrigente.

De même que dans la plupart des remarques de notre voyageur, il y a du vrai et du faux, dans celle-ci: non seulement, long-temps, et non pas quelque temps avant lui, [car plus d'un siècle et demi (2) sépara les deux cicconstances], long-temps, dis-je, avant le voyage de Borch, Beàto Matteï, autre évêque de Girgènti, avait fait du temple, une église; et comme nous le verrons ensuite, bien loin d'avoir eu pour but, la conservation du monument même, il l'avait dégradé, au contraire, de la manière la plus barbare; mais

(1) Borch. *Loc. cit.* Lett. 13, pag. 24 et suiv.

(2) Savoir, de l'an 1620 à l'an 1777.

dès le commencement du quinzième siècle, le saint évêque de Borch était déjà en possession du malheureux temple d'Agrigente (1); déjà il avait élevé l'autel contre l'autel; et l'ancien avait fait place au nouveau, sans que la métamorphose parût avoir servi en rien à la conservation de l'édifice même; puisque, dès l'an 1540, l'historien en question remarquait, au sujet des monumens de cette ville, que, de son temps même, il n'y en avait aucun qui fût parfaitement intègre; que dès lors, tout tombait en ruines, et était couché sur la terre : destruction, ajoute-t-il, qui doit être bien moins attribuée à l'effet des ans, qu'à l'insouciance de nos ancêtres, qui laissèrent dégrader ainsi une foule de monumens, qu'un peu de soins et de dépense eussent facilement conservés.

J'ai dit que, c'est à Beato Mattei, évêque de Girgenti, que les arts peuvent s'en prendre de la dégradation du monument en question. En effet, l'an 1620, renchérissant sur ses prédécesseurs, en zèle et en mauvais goût, non-seulement le pieux évêque trouva bon d'abattre entièrement l'autel du temple antique; mais la construction de la nef, qui, selon l'usage des anciens, dérobait aux regards tout l'intérieur du temple; cette construction, dis-je, lui paraissant opposer un obstacle aux prières des nouveaux fidèles, et à la vue des nouveaux mys-

(1) Fazzello. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6. cap. 1.

tères; notre pieux barbare ne trouva rien de mieux que d'ouvrir six espèces de portes dans les parties latérales de l'ancienne nef; et, de plus, de creuser à coup de pic, à la gauche du pronaon, c'est-à-dire, de l'entrée orientale du temple, une espèce de niche informe, pour y établir un second autel; idée vraiment étrange, et d'autant plus remarquable, que ce nouvel autel obstrua entièrement un des deux escaliers latéraux qui menaient au-dessus du temple, et dont je parlerai plus bas.

De cette première dégradation, je veux dire, des six portes ouvertes de chaque côté de la nef, est nécessairement résulté l'effet le plus contraire à l'effet primitif, et à l'usage du monument même. Cette dégradation gratuite, et bien digne en effet des peuples les plus barbares, avait échappé jusqu'ici aux antiquaires et aux voyageurs; ou plutôt, les uns et les autres l'ont tout bonnement rejetée, sur le compte de l'ancien architecte (1). Borch et Brydone n'entrent dans aucun détail; et ne parlent pas même de l'existence des portes en question.

Des deux côtés de l'entrée orientale de la nef, étaient jadis deux petits escaliers, qui conduisaient au haut du temple; celui de la gauche fut entièrement fermé, à l'époque de la construction de l'autel, dont j'ai déjà parlé; celui de la droite existe, jusqu'à nouvel ordre; les marches en sont formées par des pierres énormes, attenantes au mur même

(1) *Voy.* Pancrâzio, Biscari, Nibby, et les autres.

de la nef, et comme creusées dans celui-ci. Les dégradations qu'on y remarque, ne sauraient être l'effet du temps, car le temps ne peut avoir prise, sur une construction de ce genre; et tant que le corps du monument existe, ces mêmes parties doivent nécessairement exister. Au reste, dans son état actuel, ce temple est un des plus beaux que que j'aie vus. Il est enfin rendu à sa simplicité primitive; aucun saint n'y a son autel, aucun prêtre n'ose plus y toucher. Au-dessus de l'architrave oriental, se lit encore la fameuse inscription, que j'ai lue, sur le temple de Ségeste :

FERDINANDI REGIS AVGVSTISSIMI PROVIDENTIA RESTITVIT ANNO MDCCLXXXVIII.

Je n'ajouterai rien aux remarques que j'ai précédemment faites (1), à l'égard de cette inscription; là, comme ici, j'applaudis fort à la prévoyance en question; mais ici comme là, l'acte qu'on en prend, m'étonne; car, outre que cette prévoyance me paraît être passablement tardive, je suis encore à en chercher l'effet? Aussi long-temps que, dans chaque partie du temple, l'observateur le plus inattentif ne remarquera, comme moi, que réparations à-demi faites, que fissures à boucher, que colonnes à soutenir, et que corniches à étayer; je ne saurai m'empêcher de soutenir mon premier dire; et,

(1) *Voy.* ci-dessus, Tom. 1. pag. 147.

tant qu'il restera à faire, je dirai que tout n'est pas fait?

Quant au nom même de ce temple, les savans ne s'accordent point entr'eux : les uns, avec d'Orville, en font un monument consacré à Cérès; les autres, avec Fazzèllo, un temple dédié à la *Concorde des Agrigentins*. Ce dernier historien fonde son opinion (1) sur la découverte qui fut faite, long-temps avant lui, de l'inscription suivante :

CONCORDIAE AGRIGENTINORVM SACRVM
RESPVBLICA LILIBETANORVM
DEDICANTIBVS M. ATTERIO CANDIDO
PROC. ET L. CORNELIO MAR
CELLO Q. PR. P.

C'est-à-dire : *Temple de la Concorde des Agrigentins, érigé par la république des Lilibéens, dédié par Marcus Atterius Candidus, Proconsul, et par Lucius Cornelius Marcellus, cinquième* [*du nom*], *Propréteur*.

Cette inscription prouve bien en effet, qu'il exista, dans Agrigente, un temple dédié à la Concorde; mais elle ne prouve point que ce temple fût celui dont il est ici question; et d'un autre côté, outre que les caractères et l'inscription même, sont d'un module beaucoup trop petit, pour avoir jamais pu servir au monument aujourd'hui

(1) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6, cap. 1.

core de son temps. Le P. Pancrâzio (1), qui écrivait fort long-temps après lui, parle de seize colonnes existantes; mais sans fixer la partie du temple qu'elles décoraient encore. Aujourd'hui, à peine en compte-t-on huit sur pied, à la partie latérale du nord, c'est-à-dire, à celle qui regarde la ville moderne; deux seules ornent aussi la façade orientale; tout le reste est un monceau de ruines.

Adoptant l'opinion de Fazzêllo (2), Brydone (3) n'hésite point à reconnaître ici le monument dans lequel, lors de la prise d'Agrigente par les Carthaginois, sous la conduite d'Hannon, les principaux habitans (4) se retirèrent comme en un lieu de sûreté; puis, voyant l'ennemi se disposer à enfoncer les portes du temple, y mirent volontairement le feu, aimant mieux périr au milieu des flammes, que de tomber eux-mêmes entre les mains du vainqueur. Diodore de Sicile dit positivement que le temple dans lequel les Agrigentins se retirèrent, et qu'ils livrèrent ensuite aux flammes, fut celui de Jupiter-Athabire et de Minerve (5), et non pas celui de Junon Lucine; et, d'un autre côté,

---

(1) *Antichità di Girgenti.* Tom., 2 pag. 78.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. I. lib. 6, cap. 1.

(3) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 18.

(4) Fazzêllo ne cite ici qu'un des principaux habitans de la ville; un certain Gélias, homme puissamment riche, et dont j'aurai l'occasion de parler plus loin.

(5) *Bib. Hist. Loc. cit.*

fait détruit, ou à demi dévoré par les flammes, comme le dit l'historien de Sicile, de tous ceux qu'il ne décrit pas; je conviens que ce raisonnement est fort loin de lever tous mes doutes; et voici sur quoi ils se fondent : Diodore écrivait environ cinquante ans avant notre ère, cent soixante-deux ans, après l'époque à laquelle notre critique prétendrait rattacher l'érection de ce temple; qui l'a donc empêché d'en parler? S'il fut construit après sa mort, pourquoi donc Vitruve, Tite-Live, Velleïus Paterculus, Silius Italicus, les deux Pline, Plutarque, Florus, Aulugelle, Athénée, Élien, Eusèbe, Ammien Marcellin, Orose et quelques autres, fort postérieurs à l'époque présumée, ont-ils gardé le même silence? Et de ce qu'aucun d'eux n'en dit mot, faudrait-il donc, par suite d'un raisonnement semblable, attribuer le temple en question à quelque artiste lombard, ou à quelque prince sarrasin? Si les vides qu'on rencontre à tout pas dans l'histoire, pouvaient donner du poids à des systêmes si peu fondés, il faudrait renoncer à la lire, et se déterminer à douter de ce que l'on voit! Il en est du silence de Diodore, à l'égard du temple en question, comme de celui de ce même historien, quant à la fameuse grotte parlante de Syracuse (1); et comme celui d'une foule d'autres auteurs, sur une foule d'autres monumens, dont l'existence actuelle suffit pour nous montrer le

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 96.

style ; et dont le style suffit pour nous apprendre la date ? Si je connaissais, en effet, un seul monument des Romains, qui eût la moindre ressemblance de style, avec ceux de l'époque en question, j'abandonnerais moi-même le temple d'Agrigente aux destructeurs de cette ville, et voire même, aux Vandales et aux Goths.

Temple d'Hercule.

A une distance égale de celle qui sépare les deux premiers temples, dont je viens de parler, c'est-à-dire, à environ trois cents pas au delà, et toujours du côté du couchant, au milieu d'un monceau de décombres, une seule colonne, encore debout, m'est donnée, par mon guide, comme par tous nos auteurs, pour le dernier débris d'un des temples les plus beaux, les plus riches et les plus célèbres dans l'histoire de cette malheureuse ville : je veux dire le temple d'Hercule, celui-là même que Verrès tenta de dépouiller ; que Cicéron fit sortir pour nous de ses cendres. C'était-là qu'on admirait, en effet, la fameuse statue d'Hercule, dont l'orateur romain nous découvre suffisamment le prix, en remarquant que ce morceau surpassait en beauté tout ce qu'il avait vu dans ce genre (1). Ne trouvant rien à dire sur les restes du monument même, je ne puis me refuser au désir de rapporter ici le passage où Cicéron décrit l'infâme tentative de Verrès, et la noble résistance qui la fit entière-

(1) Cicer. *In Verr.*, lib. 4.

ment échouer; mais n'ayant en ce moment sous les yeux aucune espèce de traduction du plaidoyer célèbre, le lecteur voudra bien excuser la faiblesse de ma propre version.

« Le temple d'Hercule, dit Cicéron (1), est situé, dans la ville d'Agrigente, à peu de distance du Forum. Verrès envoie, pendant la nuit, et sous la conduite de Temachride, une troupe de soldats vers ce temple. Au bruit de leur arrivée et au cliquetis des armes, les gardiens du temple commencent à pousser de grands cris; ils se préparent à la défense; maltraités et blessés par les soldats de Verrès, ils sont réduits à prendre la fuite. Alors, les soldats forcent les portes du temple, se jettent dans l'intérieur; et, s'attrouppant autour de la statue d'Hercule, tentent de la soulever, pour l'emporter avec eux. Cependant, le bruit de cette sacrilège entreprise se répand dans la ville; réveillés en sursaut, tous les citoyens, vieux ou jeunes, se saisissent de toutes les armes qu'ils trouvent, comme de tout ce qui peut leur en tenir lieu. En un moment, toute la ville rassemblée, vole à la défense du temple; celui-ci était situé près des murs de la ville, qui regardent la mer; le peuple fond sur les soldats de Verrès; les force à reculer, et finit par les mettre en fuite. »

Fazzello, qui rapporte aussi ce passage, ajoute ici, avec sa bonhomie ordinaire que, c'est ainsi

(1) Cicer. *In Verr.*, lib. 4.

que les habitans d'Agrigente défendirent Hercule, qu'ils prenaient faussement pour un dieu. Une remarque un peu moins inutile, c'est celle où notre historien s'appuie sur ce passage, pour fixer la véritable situation du temple : à la vérité, Cicéron, comme on vient de le voir, dit bien que ce temple était situé non loin des murs de la ville qui regardent la mer; et non loin aussi du Forum ; mais, s'il est vrai de dire, que cette situation est également celle de toutes les ruines, qui couvrent aujourd'hui l'ancien sol d'Agrigente ; et si, d'un autre côté, il n'existe plus aujourd'hui la plus légère trace du Forum, je ne vois pas ce qu'on peut en conclure en faveur de l'opinion, qui nous donne les ruines en question, comme celles du temple d'Hercule? Dans l'intervalle qui sépare ces misérables ruines, du beau temple dit de la Concorde, la route que je viens de suivre longe constamment les anciens murs de la ville ; murs, que l'on a ici sur la gauche extérieure. Quant aux murs intérieurs, c'est-à-dire, ceux qui divisaient la ville en cinq parties différentes, dont chacune, comme Syracuse, avait le titre de cité, il n'en reste plus la moindre trace, ou du moins, si leurs fondemens subsistent, ils sont sans doute à plusieurs pieds sous terre. Ces cinq villes, se nommaient Agrigente, Acragas, Rupicatema, Néapolis et Camica. Une porte que l'on dit avoir été celle de cette dernière partie d'Agrigente, et dont je parlerai plus loin, est aujourd'hui tout ce qui reste de ces mêmes villes.

Anciens murs et tombeaux d'Agrigente.

S'il faut s'en rapporter au dire de Diodore (1), les murs extérieurs d'Agrigente, n'auraient pas eu moins de cent cinq pieds d'élévation, sur soixante et dix stades de circuit, environ trois lieues de France. Dans leur état actuel, les parties les mieux conservées, n'ont pas dix pieds de haut. La plupart de ces murs étaient taillés, à leur base, dans le rocher, ainsi que la ville même; ils offrent encore à l'œil une telle solidité, qu'on s'étonne que le temps et la main des hommes aient été assez forts, pour parvenir à les renverser. Ici, on est frappé d'admiration et de respect, en parcourant des yeux ces débris vénérables; ces murs, qui après avoir été baignés du sang de leurs défenseurs, en ont si long-temps conservé les nobles dépouilles.

La superstition de ces anciens peuples, a dit un voyageur moderne (2), et le profond respect qu'ils avaient pour le vrai courage, une des principales vertus de leurs héros; les déterminèrent à établir un usage flatteur pour la vraie gloire, et si propre à en inspirer le goût; que tous ceux qui par leurs belles actions, auraient bien mérité de

(2) *Bib. Hist. Loc. cit.*

(2) Borch. *Loc. cit.* Lett. 13, pag. 19 et suiv.

la patrie, seraient enterrés, *après leur mort*, dans le sein de ces épaisses murailles; afin que leurs ombres valeureuses, voltigeant alentour *de l'enceinte* de la ville, effrayassent l'ennemi, et servissent encore au delà du trépas, de défenseurs à la république. Utiles et sages préjugés, ajoute le même auteur, que la mollesse de nos mœurs nous fait regarder comme puérils et ridicules; mais auxquels sont dus ces actes prodigieux de valeur d'une foule de héros, que l'amour patriotique enflammait; que la reconnaissance de leur patrie a déifiés; et dont les noms transmis jusqu'à nous, excitent encore notre admiration, quoique nous ne les imitions plus (1). Dans les pans de ces murs, qui subsistent encore, on voit, continue notre auteur, les niches destinées à cet usage; et dans celles qu'on découvre tous les jours, on trouve quelquefois des débris de têtes ou d'autres parties du corps humain qui, ayant été préservées du contact immédiat de l'air, présentent encore une apparence de consistance; mais le moindre souffle les réduit en poussière.

---

(1) Borch était Polonais et n'était pas devin; il écrivait à une époque fort antérieure à celle de nos grands fastes militaires : on peut lui pardonner ce petit trait de satire, qui pouvait être juste de son temps, mais qui le serait fort peu du nôtre.

Temple de Jupiter Olympien.

La situation des ruines, connues sous le nom du temple de Jupiter Olympien, semble parfaitement d'accord avec le détail que nous a laissé Cicéron ; ces ruines sont situées, en effet, à très-peu de distance de celles du prétendu temple d'Hercule ; et l'orateur romain nous dit (1) que les deux monumens n'étaient séparés l'un de l'autre, que par la voie qui menait au Forum.

Conformément à l'engagement que j'ai pris, dans les premières pages de ce livre, de ne parler que de choses actuellement existantes ; je ne dirai qu'un mot de ce célèbre monument, qui détruit en partie, même avant d'être entièrement achevé (2), s'écroula en entier, le 9 décembre de l'an 1401 de notre ère (3) ; et sans une circonstance favorable, dont je parlerai plus loin, ne présenterait plus aujourd'hui qu'un énorme amas de décombres. L'événement de 1401, échappa sans doute à Brydone, puisqu'il est vrai, qu'il dit positivement, qu'en 1770, le temple en question, tombait encore en ruines ( ) ?

On ignore la date précise de la construction de

(1) Cic. *In Verr.*

(2) Diod. *Bib. Hist.* lib. 13, cap. 9.

(3) Fazzêllo. *De Reb. Sicul.* Dec. I, lib. 6, cap. 1.

(4) Brydone. *Loc. cit.* Lett. 18.

ce temple, le plus vaste et le plus magnifique, non-seulement de tous les monumens de Sicile, mais, peut-être, de toute l'ancienne Grèce. Les calculs les plus probables (1) rattachent sa fondation à l'an 416 avant notre ère, c'est-à-dire, dans la 90e. olympiade, environ vingt-quatre ans après la construction du fameux temple de ce même nom, à Olympie. Diodore (2) fixe l'interruption de la construction de ce monument, à la troisième année de la 93e. olympiade, environ quinze ans après la première entreprise. J'ai précédemment indiqué l'époque de sa destruction. Selon le même auteur, ce temple avait trois cent quarante pieds de long sur soixante pieds de large (3); sa hauteur, sans y comprendre les gradins, était de cent vingt pieds. Contre toutes les règles ordinaires, qui entourent tous les monumens de ce genre, soit de colonnes, soit de murs, le temple de Jupiter Olympien, à Agrigente, offrait et l'un et l'autre genre de construction (4): ses énormes colonnes, arrondies en

---

(1) Haüs. *Sagg. sul Tempio et la statua di Giove, in Olimpia*. Palermo 1814.

(2) *Bib. Hist. Loc. cit.*

(3) Les mesures récemment prises ont fait reconnaître ici une légère inexactitude dans le texte de Diodore; la largeur du monument est de quelques pieds au dessus de celle qu'il lui donne.

(4) Ce genre de construction était connu des Grecs, sous le nom de *pseudopéripteron*.

dehors, et carrées en dedans, étaient enclavées dans les murs dont le temple était entouré. Conformément au rapport de Diodore, les fragmens de ces colonnes n'ont pas moins de vingt pieds de circonférence. Ces colonnes sont cannelées, depuis le chapiteau, jusqu'à la hauteur de 3 pieds 1 pouce du dernier des cinq gradins qui leur tient lieu de base; ces cannelures sont au nombre de onze, sur chaque face de la colonne; elles ont plus de 1 pied 6 pouces 8 lignes de largeur à leur base, et plus d'un demi-pied de profondeur; d'où il résulte que ce n'est pas sans fondement que Diodore remarque qu'elles pourraient contenir le corps d'un homme : j'en fis l'expérience sur la personne qui me servait de guide et sur moi-même; une fois établis dans cette étrange niche, non-seulement nous y trouvions tout l'espace nécessaire, mais, en nous regardant de côté, il nous était impossible de nous apercevoir l'un l'autre. Les deux portiques étaient d'une élévation et d'une beauté extraordinaires; sur celui du levant était sculptée en relief la guerre des Géans contre les Dieux; sur celui du couchant, le sac de Troie. Le sujet du bas-relief principal, et surtout les proportions colossales de toutes les parties de l'édifice ont fait donner longtemps à ces vénérables ruines, le surnom de Palais des Géans.

Excavation du Temple de Jupiter Olympien.

J'ai dit que le peu qui restait sur pied de ce monument célèbre s'écroula tout à coup le 9 décembre 1401; et, depuis cette époque, jusqu'en 1801, c'est-à-dire, après quatre cents ans de l'incurie la plus inexplicable, de la part des agens du gouvernement napolitain, et notamment des divers intendans généraux des antiquités de Sicile [car, contre toute apparence, ces malheureuses richesses ont un conservateur *ad hoc* !]; ce n'est, dis-je, qu'à cette dernière époque que, par bonheur pour l'art, l'auteur de la dissertation que j'ai citée plus haut, M. le marquis Haüs, précepteur de S. A. R. le prince héréditaire, se trouvant par hasard sur les lieux, fut frappé de l'état d'abandon et de dépérissement, où, depuis tant de siècles, gisaient encore alors de si nobles ruines. En contemplant ces blocs énormes, ces fragmens de colonnes gigantesques, ces corniches colossales, ces débris d'architraves, de frontons et de chapiteaux confusément renversés l'un sur l'autre, et tous à demi-engloutis dans la terre qu'ils avaient creusée sous leur chute, ou, recouverts entièrement par le sol amoncelé sur eux; le savant voyageur éprouva, comme il le fait assez entendre, cette espèce de surprise et de peine, précurseurs de l'indignation naturelle, à l'aspect d'un tableau digne des siècles

les plus barbares. Ces ruines, ou plutôt ces décombres, commandaient le respect ; dans leur avilissement même, ils semblaient primer encore sur tout ce qui les entourait, et, toutefois, leurs proportions colossales prouvaient seules qu'ils avaient appartenu à l'un des plus grands monumens de la terre ! Tel était donc l'état de ces ruines, quand M. le marquis Haüs conçut le noble projet de les retirer de l'oubli ; de déblayer et d'excaver toute la superficie du site de l'ancien temple ; et, enfin, de réparer, autant qu'il était possible, l'effet du temps, des guerres, et de l'insouciance de vingt rois. Il s'adressa, à cet effet, à la personne, qui, par goût et par devoir, aurait dû être le premier à exécuter l'entreprise ; je veux parler de monseigneur Don Alphonse Aïrôldi, alors grand-aumônier de la couronne, et, de plus, intendant des antiquités sicules, pour le val Mazzâra. Le nom et le caractère du requérant ne nuisirent pas sans doute au succès de la requête ; et au bout d'une année de soins et de démarches, le savant voyageur parvint à obtenir du prince, la faveur singulière d'enrichir la Sicile d'une de ses plus nobles ruines ; et de faire enfin, pour le pays et pour le prince, ce que le prince eût dû faire, depuis long-temps, pour le pays et pour lui ! La direction générale de cette belle et utile entreprise, fut heureusement confiée à un savant avocat de Girgenti, Don Joseph Loprêsti, homme profondément versé dans la science des antiquités, et

particulièrement dans tout ce qui tient aux anciens monumens de sa patrie. Le résultat de l'entreprise est en ce moment sous mes yeux. Sur ce sol, où, en 1801, on ne voyait encore qu'un amas informe de pierres, on reconnaît aujourd'hui la totalité du site de l'édifice, dont les fondemens ont été suffisamment dégagés, pour donner à l'observateur une idée de la disposition générale, soit intérieure, soit extérieure, de ce célèbre monument, dont le plan iconographique est joint à la dissertation (1) de M. le marquis Haüs. J'ignore quelle espèce de récompense méritait, de la part du gouvernement, à M. l'avocat Loprêsti, le succès complet de l'entreprise; mais ce que je sais bien, ce que je tiens d'un de ses fils, c'est que, depuis environ dix-sept ans, cette récompense se laisse encore attendre; c'est que ce digne magistrat a épuisé ici une partie de sa faible fortune; que son grand âge ne lui permet plus d'exercer son ancien état; que, chargé d'une nombreuse famille, il a toujours sollicité en vain la place de directeur des antiquités d'Agrigente; place qui lui appartenait de droit; qu'aussi vainement encore, il a demandé de l'emploi pour ses trois fils; et qu'enfin, cette famille respectable, dont les lumières, la probité et les services, ne sont encore payés que par l'estime publique, est dans une situation qui touche

---

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 276, note 1.

de si près à l'absolu dénûment, que le second de ces trois enfans en est réduit à guider les pas du voyageur, au milieu des ruines, dont la découverte récente est due aux talens, aux dépenses, et aux peines de son malheureux père! Don Sévère Loprêsti, jeune homme aussi instruit qu'aimable, est effectivement le guide qui veut bien m'accompagner moi-même; et c'est à ses lumières, comme à sa grande connaissance des lieux, que je suis redevable d'une foule de remarques et de détails, qui m'auraient échappé peut-être, sans le secours que j'en ai tiré.

Tombeau de Théron.

Revenant un peu sur nos pas, vers les ruines du temple dit d'Hercule, et nous dirigeant ici du côté de la mer, nous parvenons au pied d'un monument, dont le nom et l'usage sont encore plus douteux, que ceux de tous les autres.

Ne trouvant que peu de chose à ajouter à la description qu'un voyageur moderne a faite de ce même monument, je la rapporterai ici telle que je la trouve dans son livre.

Tandis que tous les temples de cette ville, dit Borch (1), suivent uniformément l'ordre dorique (2), ce monument est décoré par l'ordre io-

(1) *Loc. cit.* Lett. 13, pag. 29.

(2) Dorico-étrusque, ou gréco-sicule.

nique, et, qui plus est, couronné par un attique en balustrade. L'étranglement de l'étage supérieur, et la direction de la fenêtre (1), font voir que cet édifice fut bâti en forme de pyramide ou d'obélisque ; mais le temps ou quelque main ignorante a abattu une partie du monument, et il n'en reste que deux étages. Le premier, élevé sur un rez-de-chaussée en gradins, qui forme à présent une cave, car les terres l'ont couvert, est bâti en pierres de taille unies à la rustique ; le second est orné de pilastres ioniques (2), surmontés, comme je l'ai dit plus haut, d'un bel attique en balustrade. Dans des temps de barbarie et d'ignorance, on l'a revêtu en dedans de terre glaise, et on en a fait un colombier. Grâce à ce noble emploi, les deux premiers étages sont encore entiers.

J'ajouterai moi-même à ces détails de Borch, que le premier étage est sans aucune espèce d'ornement, si ce n'est une corniche extrêmement élégante, et d'un excellent style. Chaque angle du second étage est orné, non pas de pilastres, comme dit l'auteur cité, mais de légères colonnes ioniques cannelées. Sur chacune des quatre façades, mais à des distances inégales [particularité omise par Borch, Biscari, Brydone, Nibby et les autres] ;

(1) C'est *des fenêtres* qu'il fallait dire ; car le monument en a une à chaque face.

(2) Ceci est inexact, comme on le verra, par mes propres remarques.

sur chacune de ces façades, dis-je, est une espèce de fenêtre, ou plutôt une petite porte feinte, qui pourrait bien aussi n'avoir été qu'une niche, destinée, soit à contenir une statue ou un vase, ou qui peut-être même, ne fut qu'un ornement accessoire? Au-dessus, s'élève une frise ornée de six triglyphes; la corniche a entièrement disparu. Dans l'intérieur de ce second étage, on prétend (1) qu'il existe une petite salle : le fait peut être vrai; mais il n'est plus vérifiable; car, si cette salle existe, elle eut vraisemblablement une entrée, et celle-ci n'existe plus elle-même. Du temps de Biscari, on y entrait encore, selon lui (2), par une ouverture artificielle; mais j'ai cherché vainement celle-ci; et je serais assez tenté de croire que notre prince voyageur aura confondu ici un étage avec l'autre; et que l'ouverture et la salle qu'il colloque au second, n'est autre que l'ouverture et la salle du premier étage? Cette supposition me paraît d'autant plus probable, que les mesures par moi prises sur les lieux, ont amené le même résultat, quant à la forme et à l'étendue de cette même salle, qui est effectivement carrée, et qui a environ 7 pieds 9 p. 4 lig. de tout sens; rapport, qui, par suite de la forme pyramidale du monument, ne pourrait exister, sans doute, entre la salle du

(1) Biscari. *Loc. cit.* Cap. 13, pag. 170.

(2) *Id.*, *ibid.*

premier étage, et la prétendue salle du second? Brydone, qui, en fait de nouvelles découvertes, avait vraiment des yeux de lynx, et qui, sur la foi des anciens, voyait des choses que personne n'a vues depuis lui; Brydone, dis-je, affirme que ce monument répond parfaitement encore à la description que Polybe en a faite. Je n'ai pas en ce moment sous les yeux l'ouvrage en question, et ne puis bien juger de cette étrange similitude; mais, quant à l'existence des inscriptions trop effacées, selon Brydone (1), pour qu'il ait pu les lire; cet auteur aurait bien dû nous apprendre dans quelle partie de l'édifice, ces mêmes inscriptions pouvaient être vues de son temps? Borch, qui était sur les lieux quelques années seulement après lui, ne paraît pas en avoir eu connaissance; et moi-même je les ai cherchées en vain.

Quel nom et quel usage donner à l'édifice? Telle est la question qui, depuis fort long-temps, occupe les érudits. Fazzèllo est le seul qui n'ait point pris de part à cette guerre littéraire; l'historien de Sicile se tait même sur le monument. Diodore (1), fort long-temps avant lui, parle d'un tombeau magnifique, élevé à Théron, par les Agrigentins, tombeau, qui aurait, selon lui, partagé le sort de tous les autres, détruits par ordre d'Hamilcar, à l'époque du sac d'Agrigente, par les Carthaginois, si, au

(1) *Loc. cit.* Lett. 13.

(2) *Bib. Hist.* lib. 13, cap. 9.

moment de la profanation générale, la foudre n'eût frappé le tombeau en question; et si cet événement n'eût empêché les soldats effrayés, d'en poursuivre la démolition? Ce tombeau fut donc du petit nombre de ceux qui furent alors épargnés; c'est aussi le mieux conservé; celui qui est situé dans le lieu le plus éminent; il n'en fallait pas tant, sans doute, pour lui valoir l'honneur d'avoir renfermé les cendres de Théron! et si l'on en excepte peut-être Brydone et Borch, qui n'hésitèrent pas à reconnaître ici, le tombeau frappé par la foudre, cette opinion prévalut, jusqu'au temps de d'Orville (1), qui, d'un seul trait de plume, renversant tout l'échafaudage, découvrit le tombeau d'un cheval, dans le prétendu tombeau d'un tyran!

Je fais grâce au lecteur de tous les faits et de toutes les citations que le savant Hollandais met en avant, à l'appui de son système; il lui suffira de savoir que les bases de ce nouveau système sont, 1°. la non-existence d'aucune trace de la foudre en question, sur le monument actuel; 2°. le peu d'identité de l'édifice avec celui dont parle Diodore, quant à la grandeur et à la magnificence du tombeau; 3°. la forme carrée de la salle, dont il a été parlé plus haut; forme qui, selon notre auteur, aurait été peu convenable à l'usage

(1) *Sicul.* Tom. II, cap. 5, pag. 95.

qu'on lui attribue, c'est-à-dire, à recevoir un corps humain; 4°. enfin, la passion bien prouvée des anciens habitans d'Agrigente, pour les chevaux; et l'usage plus constaté encore, où ils étaient de leur élever des tombeaux; et de là Pyndare, Thymée, Strabon, Diodore, Virgile et Pline mis à contribution, et passant tout entier dans le livre!

Dieu me garde d'avoir à lutter contre un de ces savans cuirassés de latin et de grec; espèce de sibylles pédantesques, qui, pour se faire mieux entendre, divaguent librement dans une langue que les autres n'entendent pas, et qu'ils entendent fort peu eux-mêmes! Je me bornerai donc à répondre au *primò* du savant Hollandais, que, dans l'état de dégradation actuelle du monument en question, il serait difficile, pour ne rien dire de plus, d'y découvrir la moindre trace du coup de foudre de Diodore; puisqu'il est vrai de dire, que l'étage supérieur, celui-là même qui, selon toute apparence, aurait été la première, sinon même, la seule partie atteinte; que cet étage, dis-je, est entièrement abattu. Je réponds à son *secundò*, que cette dégradation, qui ne se fait pas moins remarquer dans le reste de l'édifice, dépouillé aujourd'hui des marbres ou autres ornemens qui pouvaient en orner et l'extérieur et le dedans, ne nous permet plus de juger de son ancienne magnificence; et que les ruines, dont il est entouré, les débris de colonnes, de chapiteaux, de frises, et

les restes bien évidens des autres fondemens qui existent alentour, sont autant de témoins muets, qui feraient supposer, peut-être, que le peu qui reste sur pied, n'est qu'une simple partie d'un tout bien plus considérable? Je réponds à son *tertiò*, que je ne conçois rien à l'étrange objection qu'il renferme; que la forme de la salle en question, ne me paraît nullement contraire à l'usage qu'on lui suppose; que les tombeaux des anciens variaient de genre et de forme; qu'un espace de dix palmes carré, peut tout aussi bien contenir le cadavre d'un homme, que celui d'un cheval; et, pour m'épargner une foule d'exemples inutiles, je me borne à citer ici, la prétendue tombe de Virgile à Naples, tombe, qui offre un carré parfait, et qui a la même dimension que celui dont je parle? Enfin, au *quartò* du savant, je réponds que les preuves qu'il apporte, et de l'amour des Agrigentins pour leurs chevaux, et des monumens qu'ils élevaient à leur mémoire, me prouvent en effet, l'érudition du critique, mais ne me prouvent pas que l'édifice que j'ai sous les yeux, soit plutôt le tombeau d'un cheval que d'un homme?

Mais à quoi bon ressasser tant de livres et de faits, pour expliquer, ce que la seule vue du monument explique! Si ce qui reste de ce tombeau, suffit pour prouver, que celui-ci appartient à une époque fort postérieure, sans nul doute, et à la mort de Théron, et aux honneurs rendus

à sa mémoire, et aux faits historiques en question, je veux dire aux tombeaux élevés à des chevaux, par les habitans d'Agrigente; il me semble que les deux systèmes seront également faux, également ruinés? J'ai des yeux, et je m'en sers encore : après avoir parcouru la Sicile en tout sens; après avoir observé tous les monumens antérieurs à la dernière invasion des Romains, je veux dire à la prise de Syracuse; je n'en vois pas un seul qui, soit dans son ensemble, soit dans aucune de ses parties, me présente, en effet, le genre de construction que j'ai maintenant sous les yeux; tous ces mêmes monumens sont de cette espèce d'ordre, communément nommé dorique; et que j'ai distingué moi-même, par le nom de dorico-étrusque, ou gréco-sicule; le monument en question m'offre, au contraire, l'ordre ionique; d'où je me crois autorisé à conclure, que ce monument est d'une date postérieure à celles de tous ceux que j'ai vus; et que, conséquemment, ce n'a pu être le tombeau, ni de l'ancien tyran d'Agrigente, ni d'aucun des chevaux dont Diodore a parlé? Quant à ce qu'il fut en effet, j'abandonne volontiers aux d'Orviles futurs, le plaisir de rêver, après lui.

Ici finit, pour l'observateur, le plus grand intérêt de la course; le petit nombre d'objets à voir encore, sont plus intéressans dans les livres, que sur les lieux mêmes; dans ce nombre je placerai les ruines d'un prétendu temple d'Esculape; celles

du temple de Castor et Pollux; d'un bain antique, d'une salle souterraine, vulgairement connue ici sous la dénomination ridicule d'Oratoire de Phalaris; un peu plus loin, du côté opposé à la mer, et à plusieurs pieds sous terre, deux autres petites salles voûtées; plus loin encore, sur la route qui ramène à la nouvelle ville, quelques ruines un peu plus intéressantes, d'un ancien édifice, dont le nom et l'usage sont tombés dans l'oubli, et où je remarque une ou deux chambres, dont les unes sont ornées de mosaïque, aux trois quarts dégradées et rongées par l'humidité et le temps; à la gauche de la porte de Girgenti, porte qui est la même que celle par où nous sommes d'abord sortis, après avoir gagné une autre entrée de la ville, vers l'église de Saint-Étienne, j'aperçois, pour dernier objet curieux, quelques énormes pierres entassées l'une sur l'autre, et qui, depuis long-temps, m'avaient été annoncées comme la célèbre porte de la célèbre Camica, l'une des cinq villes de l'ancienne Agrigente; enfin, me voici de retour dans la nouvelle ville: presqu'aussi fatigué que moi, le lecteur n'aspire sans doute qu'au repos; et j'en ai presque autant besoin que lui.

Hospitalité des Agrigentins anciens et modernes.

Des questions que j'avais faites à Don Sévère (1), comme des renseignemens qu'il avait bien voulu me donner sur les plaisirs et la société des nouveaux habitans d'Agrigente, il était résulté la triste et douloureuse certitude, que les premiers se bornaient à se promener de long en large dans la principale rue de la ville, et que, quant à la seconde, elle n'était pas même connue ici de nom.

Je me sentais assez peu disposé à tenter cette double épreuve, en augmentant le nombre d'une vingtaine de princes et d'autant de marquis, qui, bâillant de toutes les puissances de leur âme, passaient et repassaient sans cesse sous la fenêtre de ma chambre, ou plutôt d'une énorme salle, sans meubles, sans rideaux et sans chaises, dont, vu la petitesse de la mienne, j'avais fait ma salle à manger. De toutes les misères de ce monde, je n'en sais pas de pire que celle de dîner seul, face à face avec l'homme qui vous sert; on dirait que chaque morceau passe, alors, de votre assiette dans ses yeux, et de ses yeux dans votre bouche? ce fut donc de bien bon cœur, que j'invitai mon aimable guide à rester avec moi; et aussi franchement encore, que je lui sus bon gré d'accepter ma proposition.

Il était tard quand nous nous mîmes à table :

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 281.

le dîner nous avait paru long, parce qu'il avait été mauvais; et toutefois la bouteille de Marsalla (1) était vide, qu'il nous restait encore bien des heures à passer.

Que pensez-vous, monsieur, me dit tout à coup Don Sévère, au moment où l'on venait de nous porter un flacon de Syracuse; que pensez-vous des plaisirs, et du luxe de la nouvelle Agrigente? Quant au luxe, lui répondis-je, je ne sais trop que vous en dire; son absence même me peinerait assez peu; mais j'y vois un ciel sans nuages, j'y respire un air salubre et pur; j'y bois d'excellens vins; j'y trouve un hôte aimable : c'en est assez pour ses plaisirs. Ici, Don Sévère me salua; puis, il remarqua, qu'en fait de questions de ce genre, un Français a toujours en réserve, une réponse plus flatteuse que sincère? Au reste, continua-t-il, ce n'est pas que je regrette, plus que vous, le luxe extravagant de nos pères; et quitte à être un peu plus cahoté, sur d'aussi mauvaises routes, que vos plus mauvaises routes de France; j'échangerais volontiers leurs litières d'ivoire et d'ébène, contre l'humble charrette du paysan de votre pays. Je ne regrette pas non plus leurs richesses inouïes, leur prodigalité, leurs esclaves, leur train, leurs orgies et leurs fêtes; mais je regrette beaucoup leur antique hospitalité;

(1) Le meilleur vin de Sicile; on le récolte aux environs de Marsâlla, port de mer de la côte occidentale, dont il sera parlé plus loin.

vertu ignorée de nos jours, et qu'ils estimaient tant eux-mêmes, qu'en parlant de sa ville natale, Empédocle disait, que les portes même d'Agrigente, rendaient hommage à l'étranger! Parmi cette multitude de princes [je ne dis pas seulement de Girgenti, quoiqu'il en soit plusieurs d'immensément riches, mais du reste de la Sicile], où trouverait-on aujourd'hui l'homme cité par Valère-Maxime (1); ce simple citoyen de notre ville, ce Gélias (2) dont la générosité surpassa peut-être la richesse? sa maison était la caisse des libéralités publiques; l'Agrigentin et l'étranger la trouvaient constamment ouverte; elle était indistinctement l'asile du pauvre et du riche; celui-là y trouvait des secours, celui-ci des plaisirs et des fêtes; tous y recevaient le même accueil; et chacun n'en sortait que comblé de bienfaits, et plein d'admiration et de reconnaissance pour le maître; en un mot, la fortune de Gélias appartenait autant au public qu'à lui-même. Cette libéralité inouïe, et dont le célèbre Can de la Scala (3) fut le seul qui rappela le rare exemple; cette libéralité, dis-je, éclatait particulièrement envers les étrangers. A chacune des portes

(1) *De Fact. memorabil.* Lib. 4. cap. *De liberalit.*

(2) Athénée. [*Deipnosoph.* lib. 1.] En parle aussi, sous le nom de *Thelias*.

(3) Célèbre prince de Véronne, protecteur et ami de Dante, qui vécut long-temps à sa cour. *Voy.* MURATORI ANNALI D'ITALIA ann. 1328. Tom. 8, pag. 126 *e segg.*

d'Agrigente, Gélias avait des personnes affidées, dont l'emploi se bornait à inviter de sa part, et à conduire chez lui, tous les voyageurs qui entraient dans la ville, quelle que fût leur patrie, leur état et leur rang. Parmi une foule de traits semblables, j'en choisirai un au hasard. Cinq cents cavaliers de la garnison de Géla sont accueillis par une tempête horrible, et se trouvent trop heureux de gagner le port d'Agrigente, en jetant à la mer leur équipage et leurs chevaux; conduits dans la maison de Gélias, ils y sont logés et nourris, et n'en sortent qu'après avoir reçu de lui un nouvel équipage et de nouveaux chevaux. (1) La bizarre nature avait revêtu cette âme si généreuse, d'un corps difforme et très-petit; ce double inconvénient ne nuisait point à son esprit; le fait suivant le prouve: chargé par ses concitoyens d'une mission près la république de Centuripe (2), les habitans de cette ville s'étonnent que les Agrigentins aient pris pour ambassadeur, un homme de si petite taille? Centuripéens, leur dit Gélias, qui devine le motif de cette surprise, que pouvez-vous trouver d'étrange dans le choix qu'Agrigente a fait de moi? elle avait à traiter avec une petite république; elle a choisi un petit ambassadeur! Le nom et les actions de ce digne citoyen ont passé jusqu'à nous; ses vertus seules n'ont point été notre héritage; il n'est

(1) Athen. *Loc. cit.* lib. 1.

(2) Aujourd'hui Cantòrbi.

plus de Gélias dans les murs d'Agrigente, et l'hospitalité qu'on y trouve, se paie toujours au poids de l'or! Eh croyez-vous, lui dis-je, qu'il en soit autrement ailleurs? croyez-vous qu'à Paris et à Londres, nos grands seigneurs et nos gens riches se piquent, plus que les vôtres, d'une vertu, qui, partout, n'existe plus que de nom? Je veux croire, reprit-il, que, sous ce point de vue, nous n'avons rien à envier au reste de l'Europe; mais je crains que la différence ne soit encore ici en votre faveur? les deux villes que vous me citez, sont les plus peuplées de notre vieille Europe : les huit cent mille âmes de la nôtre sont réduites, aujourd'hui, à quelques centaines d'habitans; cinquante à soixante mille étrangers viennent annuellement à Paris et à Londres; ici, nous ne voyons pas vingt voyageurs par an! l'exercice de cette vertu qui, chez vous, parviendrait peut-être à ruiner les gens les plus riches, ne coûterait donc pas à nos grands et à nos moines la deux mille cinquantième partie du sacrifice? or, nos grands et nos moines sont encore plus riches que les vôtres; mais ces grands et ces moines, engraissés des sueurs du peuple, ont-ils jamais songé à imiter les vertus de leurs ancêtres? quand ils le voudraient même, ils ne le pourraient pas : il en est peu qui sachent lire; et, moins encore, qui sachent raisonner! En disant que nos grands sont plus riches que les vôtres, continua Don Sévère, je n'ai point entendu parler de la totalité de l'espèce, qui, sous ce

point de vue, peut se diviser en trois classes : les grands propriétaires, parmi lesquels il en est, en effet, de plus riches que le gouvernement même ; ceux qui n'ont qu'une fortune suffisante pour soutenir noblement le noble éclat de leur noblesse ; enfin, ceux qui n'ont juste que ce qu'il faut, pour parer à l'absolu nécessaire. Les uns, vivant à Naples, accaparent tous les postes, tous les titres, tous les cordons et toutes les riches héritières qui, comme des astres éclatans et nouveaux, apparaissent, de loin en loin, dans le ciel obscurci de la noblesse napolitaine ; ceux-ci n'ont jamais mis le pied en Sicile ; ne connaissent ni le peuple, ni le pays qu'ils foulent ; n'ont enfin de Sicule, que le nom. Les autres, je parle de la seconde classe, suivent de loin ce noble exemple ; ils ne peuvent aspirer aux grandes destinées des premiers ; ils veulent briller du moins d'un éclat secondaire ; et vont de temps à autres dissiper en un mois, à Palerme, le mince revenu de l'année. Quant à la troisième classe, elle est maintenant sous vos yeux : remarquez ces huit à dix personnes en bas sales, en souliers poudreux et en guêtres ; traversant gravement la foule qui s'écarte devant eux ; ces altesses en guenilles ; qui tirent la cigarre de leur bouche, pour baiser la main ou la robe d'autres gens à gros chapelets ? les premiers sont des princes pauvres ; les seconds, de riches prébendiers : ceux-là viennent de quitter une table bien mesquine et bien sale, servis dans la plus

sombre pièce, d'un palais sans cuisine et sans meubles; ceux-ci viennent de dîner chez monseigneur l'archevêque; et tandis que leurs altesses se promènent, pour digérer le macaroni et les noix sèches, et épargner d'autant le coton de la lampe, nos heureux prébendiers dépêcheront les vêpres, pour aller consoler les princesses, de l'absence de leurs nobles époux; ou, peut-être, introduire en secret dans leur chambre, la jeune fille dont ils veulent le salut? Telles sont cependant, continua Don Sévère, les seules classes en état d'exercer l'hospitalité, soit ici, soit dans tout le reste de la Sicile; mais, dans ceux qui l'exercent, cette vertu suppose une bienveillance naturelle, mobile très-différent sans doute, du sentiment d'orgueil, trop souvent pris pour lui, par quelques observateurs bien vains et bien superficiels, dont Brydone et Borch furent le type! Quoiqu'en disent ces deux voyageurs, ni nos nobles, ni nos prêtres n'ont jamais aimé l'étranger; le sentiment secret de leur propre infériorité, la jalousie que ce sentiment ne saurait manquer de produire, sont autant de causes naturelles, qui doivent toujours les éloigner de lui; à ces causes purement secondaires, se joignent aujourd'hui des considérations bien autrement puissantes : l'existence du corps, la conservation de son pouvoir, de son action : s'il est vrai qu'en Italie même, la présence d'un étranger excite plus ou moins, de nos jours, l'inquiétude de ces mêmes classes, et les craintes du gouvernement; combien plus fortes et plus fondées

encore, ne doivent elles pas être ces inquiétudes et ces craintes, à l'égard de l'étranger, parcourant aujourd'hui la Sicile? celui-ci observe et décrit; il parle, et on l'écoute ; il s'informe, et instruit lui-même ; il compare, et publie le résultat de ses comparaisons ; en un mot, un voyageur est un journal qui ne craint ni la censure ministérielle, ni l'index du siége apostolique, et qui lui-même les fait trembler (1).

(1) Comme il se pourrait faire que, en dépit des entraves de la librairie, en Sicile et à Naples, cet ouvrage passât un jour jusque-là, et que ces réflexions pourraient fort bien attirer quelque méchante affaire à celui dans la bouche duquel je les mets ; je déclare qu'elles sont le fruit de mes propres remarques, et ne m'ont été suggérées, ni par la personne en question, ni par aucun des heureux sujets du souverain des heureuses Siciles. Que si cette précaution semble un nouveau trait de satire, ce ne sera, sans doute, qu'aux yeux de gens qui n'ont aucune idée bien nette, de la monarchie pure et simple, ni des heureux effets de la féodalité!

VOYAGE D'AGRIGENTE

AUX RUINES DE SÉLINUNTE.

La route ordinaire de Girgênti à Palerme, eût été sans doute la plus courte, mais cette route ne présente aucun objet curieux; en passant directement de la côte méridionale, à la côte opposée de la Sicile, j'aurais laissé derrière moi, une foule de choses plus ou moins dignes de remarque; je me décidai donc à tourner entièrement la pointe occidentale du vieux triangle; sauf à revenir ensuite au point d'où j'étais parti, je veux dire, à Palerme même. Ce nouveau plan paraissait assez sage; et l'aurait été sans doute, si, tout en triplant la longueur de la course, il en eût triplé l'intérêt? malheureusement pour moi, je me trompai dans mes calculs, ou plutôt, je fus encore ici la dupe des livres et des Cartes, des belles descriptions des voyageurs, et des bonnes routes sorties du cerveau des géographes! En un mot, à l'exemple des enfans de Moïse, je m'enfonçai dans le désert; et la nouvelle Chanaan, me fit faire bien des pas inutiles! à chacun de ces pas, il est vrai, je foulai l'ancien lit de quelque fleuve célèbre, ou, voire même, les maisons de quelque ville antique; mais les hommes et le temps s'y sont pris de manière, que je passai les

uns à pied sec; et franchis les murailles des autres, avant même de m'en être aperçu! je serai donc concis, par force, car, plus j'avance, et moins je vois.

A peine est-on sorti des murs de la moderne Agrigente, que l'on laisse sur la gauche, quelques misérables ruines d'un ancien pont jeté sur le Canicus; un peu plus loin, à droite, d'autres ruines plus informes encore, qui, selon quelques-uns, seraient les restes de l'ancienne Argyre? Du côté de la mer, qu'on a constamment sur la gauche, on remarque une chaîne de rochers et d'écueils, fameux par le naufrage de l'escadre romaine, commandée par les consuls Caïus Servilius, et Caïus Sempronius, qui, jetés sur ces rudes écueils, à l'époque de la première guerre punique, y perdirent deux cent quatre vingts vaisseaux; perte qui, au rapport de Polybe, engagea le sénat à renoncer alors à la guerre maritime, contre les Carthaginois; et à ne conserver que soixante navires, pour le transport des vivres et munitions de guerre.

Ancienne ville souterraine.

Il est, sur cette même route, à peu de distance d'Agrigente, et, autant qu'il m'en souvienne (1),

(1) Je dis autant qu'il m'en souvienne, parce qu'en effet je n'écris ici, que de pure réminiscence; et que la perte que je fis de mes tablettes, perte, dont je

entre la petite ville de Montapèrto et le mont Sùra; il est, dis-je, un site assez curieux, et plus curieux même, que la plupart de ceux qu'il me fallut tant de fois admirer sur parole; et cela, par la seule raison, sans doute, que ceux qui me les avaient vantés, avaient fait comme moi, sept à huit cents lieues pour les voir? lieu, dont aucun voyageur ne parle, dont je n'avais point entendu parler moi-même, et dont, enfin, j'ai parlé depuis, à vingt habitans de cette île, sans qu'aucun d'eux m'ait paru en avoir ouï parler lui-même! par bonheur, un dessein par moi pris sur les lieux, me prouve que la chose existe; et cela me suffit pour la faire connaître aux autres.

A peine a-t-on quitté l'interminable plaine, qui entoure de ce côté, les hauteurs d'Agrigente; qu'on se trouve face à face, avec une haute montagne, dont l'énorme convexité ne présente aux regards qu'un passage angustié et rapide, creusé, soit accidentellement, soit par l'art, dans le flanc même de la montagne; espèce de voie naturelle, si fréquente dans ce pays, que celle-ci m'aurait échappé, comme tant d'autres, sans l'avis que mon guide m'en donna. A demi endormi sur ma mule, qui semblait elle-même aussi peu éveillée que

---

crois avoir parlé plus haut, ne me permet pas d'indiquer d'une manière plus précise, la situation véritable du lieu en question.

moi, je rêvais tristement à la longueur du chemin qui me restait à faire; quand le muletier s'arrêta tout à coup, et me força ainsi à m'arrêter moi-même. Je regardai autour de moi, et ce ne fut pas sans surprise que, me croyant encore dans un étroit passage, flanqué de tous côtés, par un rocher énorme; je me vis, au contraire, au milieu d'un vaste espace, entouré par ce même roc, qui, s'élevant circulairement autour de moi, me posait, comme par miracle, au centre d'une espèce de place entourée, de tout sens, par un double rang de fenêtres, toutes symétriquement alignées, toutes creusées en apparence par la main de l'homme, et toutes enfin, surmontées par une haute corniche naturelle et massive, creusée, ainsi qu'elles, dans le roc; et qui, se recourbant à sa cime, la couronne pittoresquement de lichens, d'orties blanches et d'autres plantes sauvages.

La première chose que l'on fait, à la vue d'un objet nouveau, c'est d'en faire une comparaison involontaire avec un autre objet connu : je crus donc avoir sous les yeux, une de nos salles de spectacle dont la toiture aurait été enlevée, et n'ayant dans son intérieur, que deux rangs de loges immenses, à commencer par le second rang? mais, comme dit Sancho, toute comparaison est fautive; et je ne tardai pas à reconnaître que, pour appuyer celle-ci, il fallait au moins quintupler la grandeur ordinaire de ces salles! Je laisse à juger au lecteur du plaisir que je ressentis à la

vue d'un objet aussi inouï qu'inexplicable? mon premier mouvement fut de m'assurer que je n'étais pas le jouet d'un rêve; et une fois convaincu de l'existence des objets aperçus, je bénis en moi-même le hasard qui mettait ainsi sous mes yeux, ce qui avait échappé aux regards de tant d'autres; et je ne m'occupai plus, que de me rendre compte d'un monument si curieux.

J'ai fait suffisamment entendre que cette immense arène me parut avoir été jadis entièrement recouverte par le roc dans laquelle elle est creusée, et où s'ouvre aujourd'hui la route? je n'en veux d'autre preuve, que la courbure naturelle, et la tendance, vers un centre commun, des parties les plus élevées de cet étrange édifice, et, surtout, une multitude de blocs énormes, tombés çà et là sur le sol; blocs, parmi lesquels il s'en trouve un grand nombre dont les parties les plus saillantes ou les plus creuses, correspondent exactement, avec les cavités ou les saillies naturelles de la corniche à laquelle ils ont appartenu?

La conjecture la plus naturelle, à l'égard de la formation et de l'usage de cette excavation, est sans doute celle qui en ferait une ancienne carrière; et telle fut ma première idée; un examen plus réfléchi, m'engagea à l'abandonner ensuite. Comment concevoir, en effet, que, perdant volontairement, et sans aucune raison apparente, une partie du produit de cette prétendue carrière; et, d'un autre côté, augmentant de

beaucoup, et les travaux et la dépense; comment concevoir, dis-je, que les derniers entrepreneurs aient pu avoir le projet ridicule de poursuivre l'exploitation, en commençant à creuser dans les airs; je veux dire à une si grande hauteur, au-dessus du sol primitivement exploité? Une fois la première excavation faite, et les niches latérales creusées, qui les empêchait de continuer, et de creuser ces parties latérales jusqu'à la hauteur du sol intérieur? que si l'on objecte, que le premier travail s'est arrêté aux niches les plus voisines du sol extérieur, et le second aux dernières; pourquoi, après avoir creusé quarante à cinquante pieds plus bas, n'avoir point profité du produit des parties latérales de l'immense espace récemment excavé? La régularité remarquable qui règne dans la disposition et les proportions de ces longues ouvertures latérales, ouvertures directement formées l'une au-dessus de l'autre; se rattache-t-elle en effet aux règles ordinaires de l'exploitation des carrières; et ne nuit-elle pas, au contraire, à la solidité des étages supérieurs, en laissant, par suite de la régularité de ces vides, peser toute la masse du rocher, sur un seul et même point? quelle eût été, en outre, l'utilité probable de cette même symétrie? mais encore une fois, l'objection principale qui s'élèverait contre le système en question, est sans doute la non-existence d'aucune espèce d'excavation, dans les parties latérales, à partir du sol intérieur, jusqu'au premier rang des niches; car

celles-ci ne sont pas des ouvertures pures et simples, sans profondeur et sans ramifications, mais bien effectivement, autant de passages étroits, qui, en communiquant l'un avec l'autre, forment autant d'issues intérieures, dans cette inexplicable labyrinthe, qui peut être regardé comme une ville doublement souterraine. Si les pierres, retirées de cette prétendue carrière, avaient pu compenser des travaux si immenses, pourquoi aurait-on augmenté les difficultés et les frais, en creusant au loin ces routes souterraines, et en laissant intactes les parties même dont l'exploitation plus facile, les eut diminuë de beaucoup?

Dans plusieurs parties de son histoire, et notamment dans ce qu'il dit sur la ville de Palâzzolo (1), Fazzêllo, sur la foi des auteurs les plus respectables, a parlé d'un assez grand nombre de cavernes et de grottes souterraines, dans lesquelles ont été trouvés des cadavres gigantesques, qui ne peuvent avoir été que ceux des premiers habitans du pays, je veux dire, les Sycans, connus sous les noms plus fabuleux qu'historiques, de Cyclopes et de Lestrigons; peuples, sur la taille extraordinaire desquels, les auteurs sacrés et profanes, se sont réciproquement accordés. L'historien en question fut témoin oculaire (2) de la découverte de plusieurs de ces mê-

(1) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I. Lib. 10, cap. 2.

(2) Id., Ibid., lib. 1, cap. 6. Quoique rempli d'idées superstitieuses, cet ouvrage n'en est pas moins

mes cadavres, dont il posséda des ossemens. Appuyé de ces témoignages; et ne pouvant raisonnablement mettre en doute des faits attestés par une foule d'auteurs, soit anciens, soit modernes; n'ayant surtout aucune espèce de lumière, à l'égard du genre d'habitations de peuples dont l'origine touche de si près au berceau du monde; quelle invraisemblance y aurait-il à supposer ici, que cette ville souterraine fut du nombre de celles que ces mêmes auteurs n'hésitent point à donner pour asile aux premiers habitans de la Sicile, dans ces temps de barbarie et d'ignorance, où le nom même de l'architecture était encore ignoré dans cette île? et, s'il est vrai de dire qu'en des temps beaucoup plus près de nous, des populations entières se creusèrent, ou du moins, vécurent dans des villes également souterraines; pourquoi paraîtrait-il étrange qu'un peuple ignorant et barbare eût

---

la meilleure histoire de Sicile, et ceux qui connaissent le pays, ne peuvent que rendre justice à l'exactitude de l'auteur, pour tout ce qui tient aux faits positifs. Quant à sa bonne foi, il suffit de lire une seule page de l'ouvrage, pour en être intimement convaincu; et quoique écrit depuis plus de trois siècles, le tableau que l'auteur a fait de son pays est encore un tableau fidèle. Une traduction de cet ouvrage, faite par un écrivain, qui connaîtrait bien le pays, serait un travail précieux, et qui ne pourrait manquer de réussir.

fait dès-lors, par nécessité, ce que firent ensuite, par terreur les Chrétiens du siècle de Néron, de Domitien, de Trajan, d'Adrien, de Marc-Aurèle, de Sévère et de quelques autres ? Sans attacher à cette idée plus d'importance qu'elle ne mérite, je ne la crois pas dépourvue de toute espèce de fondement; et dans la carrière que j'exploite, il en est de plus improbables. Au reste, à s'en tenir au rapport de mon muletier, dont l'autorité vaut ici, pour le moins, celle de Diodore de Sicile, sinon de Cicéron même ; ce lieu se nommerait Cave des Pampenâti ; nom qui, par parenthèse, est une preuve que les habitans le regardent comme une ancienne caverne (1).

CANÎCA. LE LYCUS. MACHARE OU HÉRACLÉE.

Nous laissons ici sur la gauche, la petite ville de Siculiâna, qui, selon Cluvérius, occuperait le site de l'ancienne Canîca. Ce qu'il y a de certain, c'est que la ville moderne est à peu de distance du fleuve de ce même nom, aujourd'hui connu sous celui de fleuve des Cannes. Non loin de là, et après la traversée du fleuve, j'aperçois l'embouchure du célèbre Lycus ou Halycus, aujourd'hui le Plâtani ; ce fleuve, que Timoléon dé-

(1) Le mot *cava*, en sicilien, équivaut, en effet, aux mots *caverne*, *grotte*. *Voy*. Pasqualîno. *Dizion. Etym. Sicil*. Art. *Cava*.

signa jadis pour limite, au territoire des Carthaginois et des habitans de Syracuse (1), est, ainsi que le Therras et l'Hymère [la Giarretta et le Grand-Fleuve], un des plus grands fleuves de Sicile. Sur la rive gauche du Platâni, est une espèce de bourg nommé, je crois, Capobiânco, et qui occupe aujourd'hui le site de la fameuse Héraclée (2), l'ancienne ville de Minos, bâtie par les Crétois après la mort de ce dernier, quatre mille ans après la création du monde, selon le calcul d'Eusèbe, qui savait sans doute à quoi s'en tenir? Cependant Diodore, en parlant du voyage de Dion à cette même ville, dit positivement que, long-temps avant cette expédition de Dion, la ville avait été fondée par Minos même, à l'époque où les persécutions par lui exercées contre Dédale, obligèrent celui-ci à se réfugier à la cour de Cocale, roi de Sicile (3). Tout cela est très-clair, sans doute, et tout cela est très-prouvé; mais en supposant même, qu'il y eût encore ici quelque erreur de calcul; soit que la ville ait été construite avant ou après la mort du roi de Crète; il n'en est pas moins vrai qu'elle le fut en effet; que d'abord elle se nomma Machare (4); qu'ensuite elle prit le nom de

(1) Plut. *In Timol.* — Diod. *Bib. Hist.* lib. 16. — Polyb. *Hist.* lib. 1.

(2) Diod. *loc. cit.* lib. 6.

(3) *Id.*, *Ibid.*

(4) Ortolâni. *Dizion. geogr.* Biscari. *Viagg.* cap. 14,

Minoa (1), nom qu'elle changea de nouveau contre celui d'Héraclée (2); et que, des mains d'Hercule, tombant de chute en chute, entre les mains de Ferdinand Ier., elle n'en est, pour cela, ni plus fraîche, ni plus riche.

Quant à l'identité des lieux, je suis parfaitement tranquille, et bien que, non contente d'occuper, selon l'opinion commune, le site de l'ancienne Gela, la ville de Terranôva, dont il me semble avoir déjà parlé, paraîtrait avoir voulu occuper aussi le site de la pauvre Héraclée; bien que ses magistrats, plus zélés qu'érudits, sans doute, n'aient point hésité à colloquer ce nom au-dessus d'une des portes (3) de la ville moderne (4); enfin, quoique ni plus érudits, ni plus sages, les souverains des Deux-Siciles, l'aient toujours nommée ainsi (5); je suis, je le répète, parfaitement tranquille sur l'identité des lieux; et voici sur quoi reposent ma tranquillité et ma conviction: Pomponius Méla, Diodore, Strabon, Polybe,

pag. 185. — Nibby. *Itin. delle Antich. della Sicilia.* pag. 87.

(1) Diod. *Tit.-Liv.* — Euseb. *Loc. cit.*

(2) *Tit.-Liv. Hist.* lib. 4.

(3) Cette porte de Terranôva est celle qui conduit à Caltagirône.

(4) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 5, cap. 2.

(5) Fazzêllo. *Loc. cit.*

Cluvérius, Ptolomée et Fazzèllo (1), tous gens qui savent leur affaire, et qui, en fait de ruines, valent des magistrats et des rois; ces auteurs m'assurent, dis-je, que l'ancienne Machare, Minoa ou Héraclée, était située entre Agrigente et Sélinunte. Or, je suis moi-même à mi-chemin de l'une et l'autre de ces deux villes; je vois ici un monceau de débris bien confus et bien sombres; des pierres bien rongées par le temps, en un mot, tout ce qui constitue d'antiques et vénérables ruines; et je me crois suffisamment autorisé à conclure, que les magistrats et les rois en question, étaient de tristes antiquaires; que Méla, Diodore, Strabon, Polybe, Cluvérius, Ptolomée et Fazzèllo l'emportent de beaucoup sur eux; et qu'enfin, jusqu'à nouvel ordre, je foule le sol de la ville de Minos? Voici, au reste, la généalogie de cette ville si célèbre. Je ne sais trop, ni quand ni comme, un certain Machareus, fils d'Éole, et prêtre de son métier, lui donna d'abord son nom; vinrent ensuite les Crétois et Minos, puis Dorïeus, l'un des descendans d'Hercule, d'où la ville retint définitivement le surnom d'Héraclée (2), et qui, par suite de la victoire remportée par son aïeul, sur Éryx, roi de l'île, devint maître à son tour du pays, et rebâtit ici une nouvelle ville, sur les ruines de

(1) *Id.*, *ibid.*

(2) Herodot. *Hist.* lib. 8. — Pauf. lib. 5, cap. 2.

Minoa. Jaloux de sa richesse, les Carthaginois la détruisent; Dorïeus la reconstruit de nouveau, et de nouveau les habitans de Ségeste l'abattent, puis, tuent son fondateur; elle passe ensuite entre les mains des Sélinuntins, des Spartiates (1), de Denys de Syracuse (2); d'Agathocle (3), tyran de la même ville, qui, pour la cinq à sixième fois, la prend, la pille et la détruit, selon les droits de la guerre, et la certaine puissance qu'il a reçue de son dieu; enfin, la ville tombe entre les mains de Rome, qui la relève et la repeuple tant bien que mal (4), quoique un peu mieux, sans doute, qu'elle ne l'est de nos jours. Du temps de l'historien Fazzêllo, on voyait encore, sur le sol, un assez beau reste d'acquéduc, quelques fragmens d'anciens murs, les ruines d'une forteresse, et deux espèces de grottes souterraines (5): on n'y voit plus rien aujourd'hui, si ce n'est un méchant village, peuplé de squelettes ambulans, parmi lesquels, force me fut de chercher un asile et un lit; l'un fut le toit qui abritait nos mules; l'autre, la paille qui formait leur litière; il me semble inutile de parler du souper? ici, le choix des mets n'est jamais difficile; c'est le repas des patriarches; la

(1) Pausan. lib. 5.

(2) Athen. *Deipnosoph.* lib. 12.

(3) Diod. *Bib. Hist.* lib. 20.

(4) Cicer. *In Verr.*

(5) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 5, cap. 2.

simplicité primitive! quelques œufs et de mauvais fromage : telle est, le plus souvent, la carte des Vérys et des Beauvilliers siciliens.

Nous nous remîmes en route le lendemain, long-temps avant le jour; car, bien que la ville de Sciâcca, où nous devions coucher encore, ne soit pas à plus de sept à huit lieues, des prétendues ruines d'Héraclée; la difficulté des chemins qui, ici, s'ouvrent presque toujours à travers les montagnes; et le passage continuel des torrens et des fleuves qui abondent sur cette côte de la mer d'Afrique, ne pouvaient nous permettre d'atteindre le but désiré, qu'à la fin de ce même jour. A quelques milles au delà du Lycus (1), nous laissons sur la droite le petit bourg de Spâdaro; et plus loin, nous passons par Rîbera, l'un des plus vilains lieux de la route, quoique colloqué, sur les cartes, comme une ville du second ordre. Le géographe Ortolâni (2) lui donne une population de 4,656 habitans? je n'ai point vérifié le calcul; mais s'il fut juste, en effet, il faut que la peste ou quelque autre fléau aient fait ici de grands ravages; car les rues me semblent désertes, et les maisons déshabitées? Le même auteur la dote aussi d'un grand commerce de blé, de vin, de riz et d'huile; ces deux dernières branches de commerce peuvent effectivement y fleurir, car on y voit plusieurs risières;

(1) *Voy.* ci-dessus, pag. 306.

(2) *Diz. Geogr. della Sicilia, art. Ribera.*

et, comme par toute la Sicile, une prodigieuse quantité d'oliviers; mais, quant aux deux premières, le géographe sicilien les a créées, sans doute, de sa toute-puissance et autorité d'auteur? je ne puis pas parvenir moi-même à y distinguer un épi, ni un seul plant de vigne! Ici, on traverse l'Hypsa, ou Issa de Pline, aujourd'hui le Bélice, ainsi nommé d'un château construit par les Arabes, sous le nom de Belich (1); château, dont les ruines mêmes ont disparu; par suite du voisinage de ce fleuve du territoire de Sélinunte, les anciens lui donnaient aussi le nom de cette dernière ville (2); on y pêche un grand nombre d'aloses et d'anguilles, que l'on dit excellentes, mais dont je n'ai point goûté. Au reste, ce même fleuve est également cité, sur la carte de Zannôni, sous le nom de Calatabellòtta, nom que les Siciliens écrivent et prononcent Calatabillòtta, qui lui vient de la ville de ce nom, située à quelques lieues au delà, et qui, selon Brochart, cité par Pasqualino (3), serait un mot purement phénicien, qui signifierait *arx quercuum*, château des chênes; espèce d'arbre dont les montagnes voisines sont abondamment pourvues.

---

(1) Fazzèllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6, cap. 1. Pasquâlino. *Dizion. Sicil. art. Belice.*

(2) Diod. *Bib. Hist.* lib. 5. *Strab. Geogr.* lib. 6.

(3) *Loc. cit. art. Catalabillòtta.*

C'est un peu en deçà de ce fleuve, c'est-à-dire, sur sa rive gauche, que Cluvérius a placé les deux anciennes villes de Pinthia ou Plintis, et Inyctum ou Inicum, villes que, sur la foi d'Hérodote, de Diodore, de Strabon et de Pausanias, Fazzêllo (1) colloque lui-même, fort loin en deçà, c'est-à-dire, vers le promontoire Pachynus. Sans vouloir me mêler de la querelle de nos savans, je remarque seulement, que toutes les apparences sont ici en faveur des gros bonnets de l'ordre; puisqu'il est vrai de dire, que, depuis Héraclée, jusqu'aux thermes de Sélinunte, l'antiquaire le plus fin ne découvrirait pas l'ombre même d'une ville en ruines! Au reste, contre toute attente, j'arrive d'assez bonne heure à Sciàcca, pour visiter un peu les murs où naquit le bon et crédule Fazzêllo, et, surtout, pour rendre mes devoirs à saint Calôgero, patron de sa ville natale.

Sciacca, ou Thermes des Sélinuntins.

C'est quelque chose sans doute pour un humble et pauvre ermite, d'avoir été chargé par l'apôtre saint Pierre, d'exorciser les gens possédés de l'esprit malin; d'avoir fait dans ce genre des milliers de miracles; et d'être mort en odeur de sainteté, dans le fond d'une caverne bien profonde et bien sombre? mais tel est, trop souvent, le prix des plus

(1) *Loc. cit.* Dec. I, lib. 5, ca

belles actions, comme aussi des miracles les plus dignes de remarque, que leur célébrité serait bientôt éteinte, si quelque circonstance heureuse n'en propageait le souvenir, dans l'esprit des pieux fidèles ! J'ai moi-même un respect infini, et surtout une juste confiance dans les faits miraculeux du saint; mais j'avoue franchement, et dans toute l'humilité de ma conscience, que je serais peut-être passé ici tout droit, si le saint, ses miracles et sa tombe eussent été, en effet, les seuls objets curieux, qui eussent pu me déterminer à gravir la montagne, témoin de si belles choses. Mais cette montagne célèbre, à tant de titres, n'est pas moins l'aliment de l'esprit, que celui de la foi; et, avant d'avoir fait des miracles, elle opéra des effets naturels, qui, sans être aussi admirables, ne laissent pas que d'avoir leur utilité. C'est ici, en effet, et sans aucune espèce de dissidence ni de doute [chose bien digne d'être remarquée], c'est ici, dis-je, que tous les savans placent les anciens et célèbres Thermes Sélinuntins; or, n'en déplaise à mon lecteur, avant de me remettre en route vers le sommet de cette montagne, avant de visiter, et la grotte et les bains, je le supplie de me permettre de parcourir un peu la ville. Tout en me faisant oublier la fatigue de la route, cette petite excursion nous montrera peut-être quelque objet curieux? au reste, libre à lui de me suivre, ou de m'attendre un moment à l'auberge, où je serai bientôt de retour.

Au ton sec ét concis dont Borch a parlé de cette ville et de ses sources thermales, on croirait reconnaître la touche d'un homme qui y aurait été mal reçu, ou qui y serait passé dans un moment d'humeur. Un peu plus loin, dit-il, en parlant de Girgênti, qui en est, toutefois, à plus de quarante milles [distance suffisamment grande en Sicile]; un peu plus loin, sur la même côte, est bâtie la ville de Schiacca [c'est Sciàcca ou Sâcca qu'il aurait fallu dire], l'ancienne *Therma Selinuntinorum*, petite ville grecque, construite auprès des bains d'eaux minérales de l'antique Sélinunte. Les eaux n'ont rien perdu de leur ancienne vertu, et l'usage commun qu'on en fait les a accréditées de plus en plus. Cette ville n'a rien de plus considérable que toutes celles de cette côte (1).

Voilà une des principales villes du pays, décrite et jugée en deux mots; cette ville, cependant, me paraît mériter une mention un peu moins sèche, ne fût-ce même que par considération pour ce qu'elle fut autrefois? Sciàcca fut, en effet, le berceau d'une foule d'hommes plus ou moins célèbres : le tyran Agathocle (2), l'orateur Aristotèle (3), le comédien Theleste (4), l'historien Faz-

---

(1) Borch. *Loc. cit.* Lett. 13, pag. 33.

(2) Diod. *Bibl. Hist.* lib. 19.

(3) Ortolâni. *Biografia degl' uomini illustri della Sicîlia.*

(4) *Id.*, *ibid.*

zêllo (1), le naturaliste Nôcito (2), le médecin Invégés (3), le grammairien Chiappisio (4), le musicien Amodeï (5), le jurisconsulte Antoine Virgîlio (6), et quelques autres, soit parmi les anciens, soit parmi les modernes, illustrèrent tour à tour les murs où ils prirent naissance.

On n'a que des demi-lumières sur les commencemens de cette ville, que Pomponius Méla nomme simplement Thermes; nom, auquel Pline et Diodore ajoutent le titre de colonie grecque. Ce dernier historien nous apprend que ce fut d'abord un simple bourg, habité par des potiers, l'un desquels fut le père du célèbre Agathocle, tyran de Syracuse. Ce bourg fut agrandi, par la suite, d'une colonie dont on ignore le pays et le nom. Éprouvant ensuite le sort des autres villes de la Sicile, la petite colonie passa comme elles, entre les mains des différens maîtres du pays. A l'époque assez récente où les Normands chassèrent définitivement les Arabes de la Sicile (7), le bourg fut entouré de murailles par les soins du comte Roger, qui y fit même construire

(1) Fazzêllo. *De Reb. Sicul.* Dec. I, lib. 6, cap. 3.

(2) Ortolâni. *Biogr. degl'uomini illustri di Sicîlia.*

(3) *Id.*, *ibid.*

(4) *Id.*, *ibid.*

(5) *Id.*, *ibid.*

(6) *Id.*, *ibid.*

(7) L'an 1085.

une assez forte citadelle. Enfin, en 1330, Frédéric II, roi de Sicile, lui donna le titre de ville; et elle fut agrandie par l'empereur Charles-Quint (1). Quant aux noms sous lesquels elle fut connue ensuite, je veux dire, Xâcca, Sâcca ou Sciâcca, ces noms sont évidemment d'origine arabe, langue dans laquelle ils signifient *fissure*, *fente*, *crevasse* (2); probablement, des nombreuses cavités, des grottes naturelles et profondes, qu'on remarque, en effet, soit au pied, soit sur la pente, soit enfin au sommet de la montagne qui la domine; montagne dont j'ai déjà parlé, et dont je parlerai plus amplement par la suite.

Dans son état actuel, Sciâcca ne manque pas d'assez beaux monumens publics, de palais et de maisons particulières, qui feraient honneur aux plus grandes villes. On y voit un grand nombre de couvens et d'églises, dont quelques-unes, et notamment la cathédrale, dédiée, je crois, à sainte Marie Magdelaine, et bâtie l'an 1503, par Juliette, fille du comte Roger; est un fort beau monument gothico-arabe. Deux couvens de l'ordre des Dominicains, l'un de filles et l'autre d'hommes, y furent construits par le père de Fazzêllo, et par cet historien même (3); enfin la ville possède aussi une université, deux hôpitaux, autant de monts-de-

(1) Fazzêll. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6, cap. 3.

(2) Pasquâlino. *Dizion. Etym. Sicil.* Art. *Sciâcca.*

(3) Fazzêllo. *loc. cit.*

piété, quelques manufactures de salpêtre; et, ce qu'il y a de plus remarquable, des fabriques de vases en terre cuite; vases qui, sans être peut-être aussi beaux ni aussi célèbres que ceux de la ville ancienne, en rappellent le souvenir, et prouvent que l'industrie de ses nouveaux habitans offre encore quelques traces de l'industrie de leurs pères.

L'historien que je viens de citer, cite lui-même (1), comme témoin oculaire, un phénomène assez remarquable. Le 11 août 1536, une femme de cette ville accoucha d'un enfant qui avait trois corps, trois têtes, six bras et six jambes. Cet enfant criait et pleurait, et tétait avec chacune de ses bouches, comme un enfant ordinaire. Il vécut jusqu'au 13 du même mois; et, ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que la destruction de ce triple corps ne s'opéra que successivement, et à quelques heures d'intervalle; l'un mourut le matin; l'autre, vers le milieu du jour; et le troisième, au coucher du soleil. Le bon Fazzêllo suspend là son récit; et il oublie de nous apprendre la chose la plus intéressante, je veux dire, ce que devint ce triple corps, et s'il fut ou non soumis aux recherches anatomiques?

(1) Fazzêllo. *loc. cit.*

Mont Croniös. Anciens Thermes.

Sciacca, comme je l'ai suffisamment fait entendre, dut jadis, et doit encore sa plus grande réputation à ses deux sources thermales, dont les unes sont propres aux bains ordinaires; et les autres, aux bains de vapeurs. Ces deux sortes de sources sont situées sur le mont Croniös, au pied duquel la ville moderne est construite, et qui est connu aujourd'hui sous le nom de Calôgero; du saint qui y vécut, qui y fit maint miracles, et enfin, qui y est enterré.

Après avoir parcouru la plus grande partie de la ville, je revins à mon auberge; et, tandis que mon souper s'apprêtait, je pris un nouveau guide, et partis pour gravir la montagne. A peine en eûmes-nous gagné le pied, du côté de la mer, que nous fûmes comme enveloppés d'une fumée assez semblable à celle des étuves ordinaires, à la différence près, que celle-ci me parut fortement imprégnée d'une odeur acido-sulfureuse. Au bout de quelques minutes de marche, l'homme qui me guidait s'arrêta, pour me faire remarquer quatre petites sources assez peu distantes l'une de l'autre, mais fort différentes en effet, et qui jaillissent ici de dessous terre, par des canaux que la main de l'homme n'a pas creusés. L'une de ces sources roule une eau sulfureuse, épaisse et d'une extrême chaleur. Cette source est la principale; celle qui valut le

nom de Thermes, à la ville même; celle, enfin, que les anciens connurent, d'abord, sous le nom d'Eau Sélinuntine(1). La seconde, surnommée aujourd'hui Eau Sainte, est légèrement styptique, et moins sulfureuse que la première; ce qui fait que les malades en boivent plus volontiers que de celle-ci. La troisième, que les gens du pays connaissent sous le nom sarrasin Rabbuïna, est encore moins imprégnée de soufre: et on la boit également, quoiqu'au sortir de la source, cette eau soit pour ainsi dire bouillante; enfin, la quatrième, située à peu de distance des premières, du côté d'Héraclée, roule des eaux tièdes et salées, qu'on prétend merveilleuses pour la guérison des blessures. Un fait particulièrement remarquable, est la nature pétrifiante des eaux de cette dernière source; eaux qui, une fois parvenues au pied de la montagne, y forment comme une vaste carrière de pierres noires, dures, aiguës et poreuses, que je ne puis mieux comparer qu'aux produits volcaniques, connus sous le nom de laves-boursouflées; carrière alimentée sans cesse, quoique constamment exploitée par les habitans de la ville, qui en tirent de beaux blocs de pierres, dont ils construisent les voûtes et les archivoltes de leurs maisons. L'analyse de ces eaux y fait reconnaître une certaine onctuosité, qui semblerait indiquer ici l'existence d'une matière ani-

(1) Strab. *Geog*. lib. 6.

male ; cette même eau est très-chaude, très-trouble, et d'un goût très-salin.

A peu près à moitié chemin de la montagne, je remarquai, à la droite du sentier que je suivais, une caverne creusée naturellement dans le roc, et qui offre un écho extrêmement sonore. Cette caverne porte le nom sarrasin de Trajano. Plus loin, du côté qui fait face à la mer, j'aperçus, avec surprise, une espèce de puits d'une énorme profondeur, et d'une forme irrégulière, d'où sort, sans interruption, un bruit d'une force remarquable. Ce même phénomène se retrouve dans une autre cavité, située sur le sommet de la montagne ; mais, avec cette différence, qu'ici le bruit est encore plus violent, et que le gouffre, dont il sort, semble se perdre dans les entrailles de la terre ? on en est à chercher encore la cause de ce phénomène, que les uns attribuent à des vents souterrains, et d'autres aux torrens qui roulent dans le fond de l'abîme. Un peu plus au delà, et du côté du sud, est une petite église dédiée à saint Calôgero; et précisément au-dessous de cette église, on remarque trois différentes grottes, également taillées dans le roc. La première, qui se présente est sous le nom du saint en question, par suite de la tradition populaire, qui veut que son corps y ait été déposé. Cette grotte, de même que la seconde, n'offre rien d'assez remarquable, pour compenser la peine qu'on a pour y pénétrer, en se frayant la route au travers des ronces et des pierres qui vous

bouchent ici le chemin. La troisième est une étuve, ou bain de vapeurs naturelles ; bain fameux dans l'antiquité, et qui présente encore quelques traits dignes de remarque.

La partie intérieure de cette étuve naturelle, où depuis tant de siècles l'espérance conduit la douleur, est entourée de siéges à dossiers, artificiellement creusés dans l'épaisseur du roc ; ces siéges servaient anciennement, et servent encore aujourd'hui aux personnes qui viennent chercher ici la santé, aux dépens d'une partie de leurs forces, assez promptement épuisées par une transpiration excessive, qu'une chaleur aussi peu supportable ne manque jamais de produire. Sur chacun des dossiers en question sont gravés certains caractères, dont, à peine aujourd'hui, l'œil parvient à reconnaître la trace. Fazzêllo, qui les vit deux cent soixante-huit ans environ avant moi, ne put parvenir à les lire (1), non pas même à savoir si ces espèces d'inscriptions avaient été écrites en caractères syriaques, hébraïques, chaldaïques, grecs ou arabes ! Michel Savonarôla, qui écrivait assez longtemps avant lui, n'en put découvrir davantage (2); et, sur une tradition fort ancienne, passée de siècle en siècle, dans la bouche des gens du pays, ou

(1) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6, cap. 3.

(2) Savonarol. *De Baln. Ant. Sicul.*

croit communément que ce n'est point au temps, mais à la main des hommes, qu'il convient d'attribuer cette perte ; et que, par des motifs également ignorés, les anciens enfans d'Hyppocrate les auraient effacés à dessein. A la seule inspection des lieux, il est facile de reconnaître que la grotte naturelle de ce bain a été artificiellement élargie par la suite. Au reste, la chaleur qu'on y éprouve n'est ni plus ni moins vive que celle des fameux bains de Tritoli, aux environs de Naples ; et, de même que dans ceux-ci, les vapeurs caloriques s'échappent d'une espèce de cavité située au fond même de la grotte.

Quant à l'identité des lieux, celle-ci résulte évidemment d'un passage de Diodore, qui attribue à Dédale la construction de cette grotte (1) ; comme aussi de la non-existence d'aucun autre bain de ce genre, sur toute l'étendue du territoire de l'ancienne Sélinunte. On ne saurait trop regretter la perte des inscriptions gravées ici sur les siéges

(1) *Bib. Hist.*, lib. 5. Voici les propres expressions de l'historien grec : « Dédale construisit, dans le pays de Sélinunte, un antre, d'où sortait une vapeur si chaude, qu'elle faisait suer peu à peu ceux qui s'y arrêtaient : sueur, au moyen de laquelle ils se guérissaient de différentes infirmités, sans souffrir nullement de l'action de la chaleur. »

des malades ; leur conservation nous eût transmis sans doute, des lumières bien curieuses, sur un monument très-curieux lui-même ; et, s'il est vrai qu'il faille attribuer cette perte aux Esculapes du temps, on peut dire que leur main nous fit, dès lors, autant de mal qu'elle nous en a fait par la suite.

Fazzêllo place à la droite de ce même bain, une autre espèce de grotte infiniment plus grande, et cette grotte existe en effet ; mais, quant au puits dont il parle (1), et qui, selon lui, devrait être situé sur la gauche, de celui qui entre dans la grotte ; il faut apparemment que cet énorme abîme ait été bouché depuis lui ; ou du moins, je n'ai pu trouver ici rien de semblable à la description fort intéressante qu'il en fait ? ce puits aurait été d'une extrême profondeur, et naturellement creusé dans l'intérieur de la grotte en question ; plusieurs individus auraient tenté d'y descendre, avec des cordes et des flambeaux ; la descente aurait d'abord été assez peu rapide ; mais, au bout d'un certain temps, ils seraient parvenus à un endroit, d'où partait un grand nombre de sources ; ce qui, joint aux eaux qui jaillissaient sur eux, de toutes les parties latérales du rocher ; à l'embranchement d'une foule de voies souterraines, très-resserrées, très-humides, et très-sombres,

(1) Fazzêllo. *Loc. cit.*

et, surtout, à la condensation progressive de l'air; les auraient rempli de terreur, et les auraient forcés de renoncer à cette périlleuse entreprise. Ce récit de notre historien était une des raisons principales qui, en excitant ma curiosité, m'avaient moi-même amené sur les lieux; et ce ne fut pas sans mystification et sans peine, que je parvins à m'assurer de l'inutilité de mes recherches, à l'égard de l'entrée de ce formidable abîme, que l'habitude, et, peut-être aussi, un peu de vanité, eussent pu me pousser à percer, autant qu'il eût été possible de le faire; mais ce qui me surprit le plus, ce fut l'inutilité des questions adressées à mon guide, sur l'entrée de cette catacombe, et surtout, de ne remarquer ici, aucune trace évidente d'un changement quelconque, qui, par suite de l'éboulement naturel des parties supérieures, ou de quelques travaux des hommes, pussent m'expliquer un peu cette étrange disparution? Au reste, je suis encore si convaincu de la sincérité de l'historien en question; sincérité, que j'ai été souvent dans le cas d'éprouver et de reconnaître; que je ne doute pas de l'exactitude du récit, sans pouvoir toutefois m'expliquer le changement survenu dans les localités mêmes; mais ce que je sais bien, c'est que si j'eusse été en état de parer aux dépenses et, surtout, d'obtenir du gouvernement l'autorisation nécessaire, je ne serais reparti de cette ville, qu'après avoir tenté, par tous les moyens possibles, de retrouver l'entrée du puits dont

parle Fazzêllo; découverte, qui n'exigerait qu'une fouille ordinaire; et dont la réussite pourrait jeter beaucoup de jour, sur la construction intérieure des thermes de l'ancienne Sélinunte; thermes, qui, vu leur adhérence à la grotte en question, et les voies souterraines dont parle l'historien, n'offrent aujourd'hui, selon moi, qu'une très-petite partie de leur extension primitive; car je serais très-porté à croire qu'ici, comme dans les thermes de Trîtoli, ces mêmes voies aboutissaient sans doute, à la source même des eaux; et qu'ici comme là, cette source continuée par l'art, était reçue dans un bassin, au centre d'une salle souterraine?

Forcé d'abandonner l'honneur de la découverte, aux voyageurs plus riches et plus chanceux; je ressorts de la grotte, plus lentement que je n'y suis entré, et poursuivis mon chemin sur cette même montagne, qui, comme une vaste chaudière, fume et bouillonne autour de moi. Le seul objet remarquable que j'aperçus ensuite, ce fut une autre caverne, située vers l'est, et nommée, je ne sais trop pourquoi, la grotte des Pucelles? Celle-ci ne paraît point avoir jamais servi de bain, et, toutefois, selon la remarque très-juste de Fazzêllo, elle en a toutes les qualités requises; puisqu'il est vrai de dire que, la plus légère excavation faite au sol, en fait facilement sortir une masse de vapeurs sulfureuses, aussi fortes et aussi chaudes que celles de la grotte principale.

Ici, n'ayant plus rien à voir, je repris la route de la ville, où les ennuis d'un assez méchant gîte ne contribuèrent pas, sans doute, à me faire oublier la perte de mon puits, et la vue de mes voies souterraines!

RUINES DE SÉLINUNTE.

Au bout d'une longue journée de marche, me voici enfin sur le sol de l'ancienne Sélinunte; ville célèbre dans l'histoire des guerres de Carthage et de Rome, en Sicile; dont le nom, selon les antiquaires, viendrait du mot grec *selinon*, ache, plante qui abondait en effet, et abonde encore de nos jours, aux environs de cette ville, ou plutôt de ses ruines. Sélinunte fut fondée par les Phéniciens (1), à une époque incertaine. L'an du monde 4554, selon le calcul d'Eusèbe, cité par Fazzêllo (2), ceux-ci en furent chassés par les habitans de Mégare, sous la conduite d'un certain Pammilios (3), cent ans après la fondation de leur propre ville. Les habitans de Sélinunte eurent beaucoup à souffrir des agressions des Ségestans, leurs voisins (4). Deux cent quarante-deux ans après la fondation de leur ville, les Carthaginois, sous la conduite d'Annibal, s'emparèrent de Sélinunte, et la livrèrent aux flammes, après avoir massacré six mille de ses habitans, et emmené

(1) Diod. *Bib. Hist.* lib. 14.

(2) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 6. cap. 4.

(3) Thucyd. *Hist.* lib. 6.

(4) *Id. ibid.*

les autres avec eux, en qualité d'esclaves (1). Quelques années ensuite, Hermocrate, de Syracuse, rassembla le peu de ses habitans échappés au carnage général, par la fuite; et releva les murs de leur malheureuse ville (2). Enfin, à l'époque de la dernière guerre punique, dans la 129e. olympiade, c'est-à-dire environ deux cent soixante-quatre ans avant notre ère, Sélinunte se déclara en faveur des Romains, et leur envoya même des secours contre les habitans de Syracuse (3). Cet abandon de la cause commune, ne paraît pas l'avoir préservée des malheurs qui accablèrent les autres républiques Siciliennes, puisqu'au temps de Strabon même, qui écrivait sous le règne d'Auguste, c'est-à-dire, dans les premières années de notre ère; Sélinunte n'offrait plus déjà qu'un monceau de ruines? A la vérité, peu de temps après la prise de Syracuse, vers le milieu de la seconde guerre punique, elle ressortit encore de ses ruines; et, sous le titre de colonie romaine, obtint de grands privilèges du sénat; mais elle ne fut alors que l'ombre de son ancienne gloire, et son nom seul lui resta.

Les tristes restes de cette ville sont épars çà et là, de nos jours, sur le rivage de la mer d'Afrique, non loin de la tour dite, anciennement, des Li-

---

(1) Diod. *Loc. cit.* Pauzan. lib. 6.

(2) *Id. ibid.*

(3) *Id. ibid.*

pûlci (1), et aujourd'hui, des Palîci; au centre d'un petit district, connu sous le nom de la Marinêlla ou Piliers des Géants (2); Mazzâra, ville de la côte occidentale, à peu de distance de Sélinunte, et dont je parlerai par la suite, a long-temps disputé au district en question, l'honneur d'avoir été l'ancien site de cette même ville; et ce n'est que vers le milieu du seizième siècle, c'est-à-dire, en 1551, que l'historien Fazzêllo (3) combattit avec juste raison, une prétention, privée de toute espèce de fondement; et, sur l'autorité de Strabon, de Ptolomée, de Pomponius Mela, de Pline et de plusieurs autres, démontra jusqu'à l'évidence, que les ruines en question, ne purent appartenir qu'à la ville des Phéniciens. On lit, en effet, dans Diodore, un passage assez positif, sinon pour prouver l'identité de celles-ci, du moins pour renverser de fond en comble le système de tous ceux qui s'étaient obstinés à confondre les deux dernières villes : Annibal, dit-il, ayant pris avec lui quelques troupes à la solde des habitans de Ségeste, et des autres confédérés, partit de Lilybée, et se dirigea vers Sélinunte; arrivé au fleuve Mazzarus, [Mazzâra], il s'empara d'une place forte, qui était sur les bords de ce fleuve. Ensuite, s'étant approché de la ville de Sélinunte, il divisa toutes ses trou-

(1) Fazzêllo. *De Reb. Sic. Loc. cit.*

(2) Bîscari, Ortolâni, Nibby et les autres.

(3) *Loc. cit.*

pes en deux parties; et commença à donner l'assaut à la ville, dont il battit vigoureusement les murailles, avec des machines, montées sur six énormes tours, qu'il avait fait construire à cet effet (1). Il résulte de ce passage, que la place forte que surprit Annibal, et qui était située au delà du Mazzarus, ne peut être en effet que l'ancienne Mazzaris, qui, sous le nom de Mazzâra, occupe encore de nos jours le même site; que cette place forte n'était autre que la ville, vers laquelle le Carthaginois se porta ensuite, et dont il renversa les murs; et enfin que, comme aucun des anciens historiens et géographes n'ont placé, dans le lieu en question, aucune autre ville que Sélinunte; il en résulte, dis-je, que les ruines dont nous allons parler nous-mêmes, ne peuvent être, et ne sont en effet, que celles de cette dernière ville? Au reste, l'expérience journalière, vient encore ici à l'appui de la vraisemblance historique et géographique; puisqu'il est vrai de dire, qu'on trouve assez souvent sur le site en question, des médailles de bronze et d'argent, qui portent d'un côté le mot de *Selinontion*, écrit en caractères grecs, avec la figure d'un serpent allaité par une femme; et de l'autre, la figure d'un chien. Quant à l'époque de la destruction totale de cette ville, la première dont les Sarrasins s'emparèrent,

(1) Diod. *Bib. Hst.* lib. 14.

l'historien que je viens de citer, rattache le fait à l'invasion des Normands, qui, selon lui, la détruisirent de fond en comble, après en avoir chassés les Arabes (1); d'où il résulte que la destruction complète de Sélinunte, se rattache elle-même à une époque aussi récente que la fin du onzième siècle; et que les Normands d'alors, ne le cédaient, en barbarie, ni aux Sarrasins, ni aux Vandales, ni aux Goths?

Vainement, parmi les tristes ruines de cette ville célèbre, cherche-t-on aujourd'hui la preuve de son ancienne magnificence! ces ruines qui sont couchées, çà et là, sur la cime et la pente de deux petites collines, qui s'étendent insensiblement jusqu'aux bords de la mer d'Afrique; mer qui, sur ces malheureux bords, apporta si souvent leurs avides spoliateurs; ces ruines, dis-je, ne consistent que dans celles de trois temples, d'une des portes de l'ancienne ville, de ses murs, et enfin de quelques édifices, qu'on suppose avoir été les maisons des habitans mêmes.

Premier Temple de Sélinunte.

Le premier des trois temples, celui qui est au levant, ne conserve aujourd'hui qu'une seule et unique colonne, formée par quatre énormes blocs posés à vif l'un sur l'autre; la corniche et l'archi-

(1) Fazzêllo. *Loc. cit.*

trave gisent à terre; celle-ci paraît avoir été formée de blocs qui n'ont pas moins de vingt-un pieds de long, sur sept de large; deux de ces énormes masses formaient l'épaisseur de ce même architrave. Plusieurs autres colonnes non cannelées, et qu'on suppose avoir appartenu au portique, sont également sur le sol; celles-ci n'ont pas moins de 10 pieds 1 pouce 4 lignes de diamètre. Plus loin sont des fragmens de colonnes cannelées, qu'on croit avoir été placées aux quatre angles des portiques. Des mesures récemment prises ont prouvé que ce temple, de même que les deux autres, était un carré long; sa longueur, prise sur les fondemens qui existent en partie, était de 373 pieds 4 pouces, et sa largeur de 136 pieds 10 pouces 8 lignes.

Second Temple de Sélinunte.

A dix ou douze pas du premier temple, on en remarque un autre, qui, un peu moins dégradé, offre du moins encore le fût de trente-six colonnes cannelées et sans base, d'une seule pièce, et plus ou moins bien conservées. Ces colonnes appartenaient évidemment au portique intérieur; elles sont un peu moins grosses que celles du premier temple; la longueur de celui-ci est de 186 pieds 8 pouces; sa largeur, de 74 pieds 8 pouces. Ici, le soubassement de l'édifice existe en entier.

Troisième et dernier Temple de Sélinunte.

En revenant un peu ici, vers l'ouest, et à peu de distance du premier, on voit les ruines d'un autre temple, qui, pour tout témoignage de son ancienne splendeur, ne conserve aujourd'hui qu'un seul et unique pilastre, qu'on croit avoir appartenu à sa nef? tout le reste est détruit, renversé sur la terre, ou entièrement disparu. Les restes du soubassement ont donné lieu de croire que ce temple, plus grand que le second, mais moins grand que le premier, avait 225 pieds 7 pouces 8 lignes de long, sur 68 pieds 5 pouces 4 lignes de large. Il est inutile d'ajouter que chacun de ces édifices est d'ordre gréco-sicule. Au reste, l'absence absolue de toute autre espèce de ruines sur le site occupé par ces trois temples, a fait conjecturer, non sans quelque raison, qu'ils s'élevaient jadis hors des murs de Sélinunte.

AUTRES RUINES.

Assez peu satisfait du fruit de mes peines, et comptant moins encore sur l'intérêt des choses qui me restaient à voir, je m'éloignai de ces débris informes, et suivis tristement les pas de mon guide, qui, après m'avoir fait descendre la colline, et s'être dirigé vers le sud-ouest, s'arrêta brusquement au milieu d'une vallée profonde, pour me faire admirer d'autres monceaux de ruines, plus confuses et plus dégradées encore que les premières;

et que, selon une leçon préparée d'avance, il ne manqua pas de me donner pour les restes de la ville même. De là, il me conduisit vers le port, ou plutôt, vers quelques fondemens énormes, quelques débris d'anciens escaliers, qui, à ce qu'il m'assura, dépendaient de la porte même, porte qui, menant du port à la ville, aurait servi d'entrée au fameux Annibal, lors de la prise de Sélinunte ! Peu tenté de lutter d'érudition, avec un savant de ce genre, je feignis de l'en croire sur parole, et je me hâtai de le suivre, vers de nouvelles curiosités. Celles-ci, par bonheur, se trouvaient placées sur la route qu'il nous fallait suivre, pour achever cette longue et fastidieuse course ; et tout cela se bornait, à des décombres entassés les uns sur les autres, dont la vue ne vaut assurément pas la peine qu'il m'en coûta à les parcourir ! Toutefois, ces ruines informes ont donné lieu à des dissertations bien profondes, et surtout bien complétement inutiles ; car, aux yeux de certains antiquaires, décidés à rendre raison de tout, ces ruines ne seraient autres que celles des trois temples, situés dans l'intérieur de l'ancienne Sélinunte, et où les femmes et les enfans se sauvèrent, au moment de la prise de la ville, comme dans un lieu sacré, qui devait les défendre contre les outrages du vainqueur ; temples, dans lesquels, comme Diodore le fait clairement entendre (1), les soldats

(1) Diod. *Bib. Hist.* lib. 13.

d'Annibal n'auraient fait, tout au plus, que prévenir l'intention de leur chef, en brûlant à la fois les femmes, les enfans et les temples ! le boucher carthaginois fut parfaitement secondé : tout fut consumé par la flamme ; les pierres même ont disparu.

VOYAGE
DES RUINES DE SÉLINUNTE
A DRÉPANUM.

Dans l'espace de deux à trois lieues, qui séparent les ruines de Sélinunte, de l'Entella, d'Antonin et de Cluvérius, aujourd'hui Castelvetrâno, petite ville du second ordre, et qui ne doit, sans doute, qu'à une seule et unique cause, l'honneur d'être visitée par les voyageurs qui, comme moi, passent de Sélinunte à Mazzâra : la nécessité d'un lieu de repos intermédiaire ; dans l'espace de ces deux ou trois lieues, dis-je, on est constamment entouré de sites plus ou moins classiques ; par malheur les contradictions assommantes des historiens, des géographes et des antiquaires ne contribuent pas peu à détruire l'illusion ; et les grands souvenirs que celle-ci fait naître, sont effacés par celles-là ! c'est ainsi, par exemple que, sur le sol où Cluvérius exhume et place le marais Gonusa, Inycum, Pynthia, Éleethium, Legum et Halycie, Antonin n'exhume, et ne place rien lui-même !

Entella ou Castelvetrano.

La petite ville de Castelvetrâno passe généralement, comme je l'ai dit déjà, pour occuper le site de l'ancienne Entella. Toutefois, par suite des opinions contradictoires dont je viens de parler, et qui, à tout moment, arrêtent et confondent ici l'esprit du voyageur; Fazzêllo se récrie contre ce dernier système; et de sa propre autorité d'historien, de géographe et d'antiquaire, il donne le démenti à l'Itinéraire d'Antonin, comme à la Carte de Cluvérius; et transporte l'ancienne Entella, fort au loin, dans les terres (1), du côté de Marsâlla, ville dont je parlerai par la suite.

L'origine de cette ancienne ville se perd, pour ainsi dire, dans la nuit des temps fabuleux, aussi n'en reste-t-il pas une pierre. En fait d'origines historiques, le témoignagne d'un poëte vaut, parfois, celui du plus grand historien; et, Silius Italicus nous assure, qu'Entella fut construite par le Troyen Entellus, ami et compagnon d'Énée (2); celui-là même dont Virgile a décrit le combat, avec le pugyliste Darès (3). Depuis cette même époque, c'est-à-dire, douze cent neuf ans avant notre ère, jusqu'au rétablissement de la répu-

---

(1) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 10. cap. 3.

(2) Sil. Ital. *Poëmata*, lib. 14.

(3) Virg. *Æneid.* lib. 5.

blique, à Syracuse, intervalle qui comprend environ huit cent soixante-douze ans; l'histoire se tait entièrement sur le sort de cette ville; et son nom n'est cité que dans le cours de l'expédition des Carthaginois en Sicile; expédition confiée à Hannon, contre laquelle les habitans de Corinthe envoyèrent, à Syracuse, un secours d'hommes et de vaisseaux, commandés par le célèbre Timoléon; et que les Carthaginois commencèrent par la prise de la ville d'Entella, qui se rendit volontairement à eux, puis, fut reprise ensuite par les Corinthiens (1). On ignore entièrement ce que devint cette ville dans les temps postérieurs; et l'on ne sait pas même, si l'Entella détruite par l'empereur Frédéric II, qui en chassa les Sarrasins, était, ou non, l'ancienne ville d'Entella? Que de vides et de doutes dans l'histoire! L'énumération seule des faits douteux ou entièrement ignorés, ferait un assez gros ouvrage, et un ouvrage très-curieux. Ce qu'il y a de certain, ou du moins, ce que j'assure, d'après ma propre expérience, c'est que ce territoire, quant à la qualité des vins qu'il produit, mérite encore, de nos jours, les éloges que lui ont donnés Strabon et Silius Italicus.

C'est dans l'église cathédrale de Castelvetrâno, et non pas dans la collégiale de Marsâlla, comme Borch le donne faussement à entendre, qu'est placée

---

(1) Diod. *Bib. Hist.* lib. 16.

la belle statue du Gagini, l'un des premiers artistes, je ne dis pas de la Sicile, mais du reste de l'Italie; et que, plus mal à propos encore, le même auteur nomme Guaguini (1); parmi un assez grand nombre d'artistes et de littérateurs auxquels cette ville donna naissance, je citerai seulement le musicien, François Mâggio, qui florissait au 17e. siècle, et qui peut être compté au nombre des premiers compositeurs modernes.

Par suite de ce penchant funeste qui, en fait de musique, comme de tous les autres arts, nous éloigne de plus en plus de la simplicité des grands maîtres, et nous fait applaudir jusqu'à l'infraction de toutes les règles du bon sens et du goût, de même qu'à Florence, à Rome, à Venise et à Naples, les chefs-d'œuvre des Pergolèse, des Anfôssi, des Piccini, des Sârti, des Guglièlmi, des Sacchîni, des Paësiello et des Cimarôsa, ont entièrement cédé la place, aux compositions monstrueuses du *seigneur* Joachin Rossini; de même, dis-je, les ouvrages dramatiques de Mâggio, sont maintenant ignorés au milieu de son propre pays. Eh! qui pourrait s'en étonner, si, de nos jours, à Naples même, les noms de Cimarôsa et de Paesièllo n'ont pas été trouvés dignes d'être gravés, ainsi que quelques autres, à l'entrée d'une salle (2) dont

---

(1) Borch. *Loc. cit.* lett. 13, pag. 34.

(2) Je veux parler ici du fameux théâtre de San Cârlo; car la manie hagiologique, qui, dans toute l'Italie,

les murs retentirent si long-temps de leur chant naturel et sublime? murs, qui semblent s'étonner eux-mêmes, d'être forcés à bruire aujourd'hui, sous des accords impunément barbares! Non-seulement la musique du compositeur en question, jouit effectivement à Naples du privilége inouï, d'être exécutée seule sur le théâtre royal de St.-Charles; non-seulement encore, l'infatuation générale pour une musique qui n'en est pas une [car le chant est l'essence de la musique, et le bruit ne constitue pas le chant]; cette infatuation rejette depuis long-temps, sur un théâtre secondaire (1), la seule musique digne de ce nom; mais il n'est pas un artiste, pas un amateur même, qui dans un concert, soit public, soit privé, osât chanter aujourd'hui, un morceau de la *vieille École!* A mon retour à Naples, me trouvant au théâtre consacré à cette vieille école, un jour où l'on chantait, tant bien que mal, la vieille musique du *Mariage Secret*; un petit homme, qui toutefois ne manquait pas d'oreille, me demanda brusquement le nom de l'auteur *de cette antiquaille!*

Il faut cependant rendre cette justice aux différens Conservatoires de Naples, que d'ajouter ici, qu'ils proscrivent en effet, comme essentiellement contraire aux vrais principes de l'art, la totalité des ouvrages du compositeur en question;

---

domine en souveraine, cette manie, dis-je, colloque partout le nom des saints.

(1) Le petit théâtre dit *del Fondo*.

mais il n'en est pas moins certain, qu'une fois sorti de cette école, si célèbre jadis, en talens remaquables; le jeune artiste, réduit à travailler pour vivre, est forcé, en dépit de lui-même, comme en dépit des règles de son art, de se ployer au mauvais goût du siècle; de sacrifier le naturel au bizarre, l'expression au bruit, la grâce à l'affectation ridicule; qu'il est forcé de faire de son orchestre un parc d'artillerie; de son théâtre, un champ de bataille; et d'étouffer *rossiniquement* la voix de ses chanteurs, sous les coups redoublés, des tambours, des trombones, des fifres, et des cloches! Il résulte de ces remarques, que le goût de la bonne musique est à peu près perdu en Italie même, et particulièrement à Naples, cette ville qui en fut si long-temps le berceau! et que, fourvoyé dans sa route, et s'éloignant de plus en plus du but, l'art, privé désormais des grands principes qui le soutinrent, ne tardera pas à rentrer lui-même dans l'oubli, qui recouvre, déjà, le nom et les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

MAZZARA.

La ville de Mazzâra, qui donne son nom à la vallée, sur la côte occidentale de laquelle elle est située, n'est qu'à une journée de chemin de Castelvetrâno. Si la similitude du nom, jointe aux convenances locales, peut prouver l'identité d'un lieu, comment concevoir que, contre l'autorité

d'Antonin, de Cluvérius, de Fazzèllo même, et surtout contre la vraisemblance; comment concevoir, dis-je, qu'un géographe national (1) ait voulu colloquer ici l'Emporium, ou marché des habitans de Sélinunte, plutôt que de voir, avec tous, le *Mazarum* des Latins et des Grecs, dans le *Mazzàra* des modernes Sicules? une opinion aussi étrange, exigerait peut-être quelque chose de plus, qu'une assertion pure et simple?

Ainsi que je crois l'avoir dit déjà, la petite ville de Mazzàra est située sur la côte méridionale du pays. Annibal (2) s'empara de cette place, qui, de son temps, n'était qu'un bourg, nommé Mazarum, et protégé par une forteresse. L'an 826 de notre ère, elle tomba au pouvoir des Arabes, qui l'agrandirent beaucoup, et lui donnèrent le nom qu'elle donna elle-même au reste de la vallée, dont elle devint alors, et dont elle est encore la capitale.

Cette ville ne possède pas un seul reste de ses anciens monumens; si ce n'est peut-être, trois sarcophages ornés de bas-reliefs, d'un travail assez médiocre; quelques fragmens de colonnes, renversés dans les rues de la ville; et une tête de lion en marbre, à la porte d'une des églises; enfin, dans

---

(1) Ortolàni, *Dizion. Geogr. della Sicil.* art. *Mazzàra*.

(2) Diod. *Bibl. Hist.* lib. 14.

un musée appartenant, je crois, à M. le comte Grignâni; les seules pièces dignes de remarque, consistent dans une tête de vieillard; et surtout, en un très-beau vase d'albâtre, d'environ 2 pieds 4 pouces de haut, et orné de bas-reliefs représentant des oiseaux et des feuillages. Quant à la ville même, il faudrait ne pas l'avoir vue, pour n'être pas tenté de la passer sous silence. Un géographe moderne lui donne huit mille trois cent trente-cinq habitans, un tiers de lieue de circuit, et quelques maisons fort décentes : tout cela peut être très-vrai; mais tout cela n'en fera jamais une belle ville.

C'est ici que naquit le fameux chevalier Artale; ce Calprenède de la Sicile, était également la meilleure lame et le plus méchant poëte de son temps; et de même que l'auteur de Juba, il soutenait, à la pointe de l'épée, la réputation de ses vers! Ce terrible enfant d'Apollon parcourut long-temps l'Italie, la Grèce et l'Allemagne, distribuant çà et là, sur sa route, des coups d'épée et des sonnets!

Tour de la Sibylle. Promontoire Lilybée.

Un peu au delà de cette dernière ville, sur la route de Marsâlla, on remarque le petit promontoire Câpo Fèro, qui, selon Fazzèllo, est le point de la Sicile le plus voisin de l'Égypte. Un tiers de de lieue plus loin, est une vieille tour moderne, qui s'élève au bord de la mer, et à qui les gens du pays donnent le nom de Tour de la Sibylle, par

allusion sans doute au séjour de la Sibylle de Cumes, qui mourut, en effet, dans les murs de la ville voisine. Enfin, au bout de sept à huit lieues de chemin, depuis la ville de Mazzara, on arrive au fameux promontoire Lilybée, qui, forcé de changer un nom harmonieux et classique, contre un nom prosaïque et obscur, prend celui d'une méchante chapelle, dédiée à S. Boeo! ce promontoire forme la pointe occidentale du triangle sicule. S'il faut s'en rapporter au témoignage d'un ancien géographe (1), c'est de ce même lieu, qu'un certain Grec nommé aussi Strabon, aurait vu et compté les vaisseaux qui sortaient du port de Carthage. Ce fait, répété par Varron, Solin et Pline, ne peut être entièrement révoqué en doute, puisqu'il est vrai de dire que, quoique la partie la plus saillante du cap, soit encore éloignée, de quarante à quarante-cinq lieues, des côtes de l'Afrique, il paraît certain cependant que, sans le secours d'une lunette, mais par un temps suffisamment clair, on peut, au dire de Fazzello (2), apercevoir d'ici le célèbre promontoire de Mercure, aujourd'hui cap Blanc, sur la côte opposée de l'Afrique. Le port, formé par la courbure septentrionale du promontoire Lilybée, était un des plus vastes et des plus beaux ports de la Sicile, avant l'époque où

(1) Strab. lib. 6.

(2) *Loc. cit.* Dec. I, lib. 7., cap. 1.

Charles-Quint achevant, en 1538, ce que les Romains avaient commencé long-temps avant lui (1), fût parvenu à le combler, en y faisant jeter d'énormes blocs de pierre (2). Ce port n'est plus effectivement qu'une espèce de marais, où croupissent des eaux malfaisantes. Ce fut ici qu'Annibal débarqua, lors de son expédition contre la ville de Sélinunte, et où, fort long-temps après lui, les Phéniciens construisirent une ville à laquelle ils donnèrent le nom de Lilybée (3). Les habitans de cette ville retinrent long-temps sans doute, les mœurs de leurs premiers parens ; car, tout en donnant à leur ville l'épithète de *sept fois illustre*, Cicéron (4) les traite lui-même de *barbares*. Cette ancienne Lilybée est maintenant à quelques pieds au-dessous du sol, sur lequel s'élève la ville moderne de Marsâlla, dont le nom, purement arabe, signifie port de dieu ; elle fut pendant long-temps la dernière demeure de la célèbre Sibylle de Cumes, celle-là même qui, pour ne pas gâter le métier, préféra de livrer aux flammes les livres dont Tarquin-l'Ancien ne lui offrait qu'un prix fort au-dessous de leur valeur présumée.

---

(1) Polyb. *Hist.* lib. 1.

(2) Fazzêllo. *De Reb. Sic. Loc. cit.*

(3) Diod. *Bib. Hist.* lib. 14.

(4) *In. Verr.*

Puits de la Sibylle de Cumes.

On voit encore, sous l'église de Saint-Jean-Baptiste, située sur la partie la plus élevée du promontoire, le fameux puits dont les eaux avaient la vertu singulière de donner aux buveurs la connaissance des événemens futurs. Par malheur, pour les princes et les peuples, ces eaux précieuses sont entièrement taries, et les uns et les autres ne voient plus à deux pas devant eux! Au reste, ce monument, dont la célébrité fait le seul mérite, est une espèce de souterrain creusé sous l'église en question, et dans l'une des parties duquel est construit un autel dédié au saint Précurseur. Un peu plus loin est une source, dont l'eau tombe dans un petit bassin circulaire, pour se perdre ensuite sous terre. C'est à ce souterrain, à ce bassin, et à cette même source, que se réduisent toutes les curiosités de l'ancienne Lilybée; curiosités, auxquelles on peut joindre encore, quelques carrières aux environs de la ville, et qui, dans leur état actuel, paraissent avoir été jadis la sépulture des anciens habitans. Biscari cite aussi une inscription punique, qui aurait été découverte, en 1779, sur le site de Mozïa, ville ancienne entièrement détruite, et qui était située dans une des cinq petites îles, qui croupissent maintenant à l'entrée du marécage, nommé le port de Marsâlla; cette inscription, transportée aujourd'hui dans l'ancien palais du prince de Torremûzza, est dans un tel état de

dégradation, qu'eussé-je été moi-même en état de la lire, j'aurais couru grand risque d'y perdre mon latin!

Si la nouvelle ville ne possède plus rien de l'ancienne, du moins est-elle assez belle elle-même, pour consoler le voyageur. Au nombre des choses que j'y remarque, je ne citerai point sa citadelle, ses quatre bastions et ses vastes casernes; tout cela se voit partout ailleurs, et tout cela figurerait fort mal dans un voyage comme le mien; mais je ne puis passer sous silence, la propreté très-remarquable et la régularité de ses rues; le vaisseau de sa cathédrale, dédiée à je ne sais quel saint, et ornée de très-belles colonnes, volées à je ne sais quel ancien monument? je citerai également le clocher d'une de ses églises, ou plutôt d'un ses couvens; clocher qui, quoi qu'en dise un certain voyageur moderne (1), ne devient pas plus raisonnable avec le temps, et vacille encore de nos jours, par l'effet de l'ébranlement des cloches.

Vins de Marsalla.

Le territoire de cette ville est un des plus fertiles du pays; outre d'assez belles salines, mais moins belles cependant que celles de Trâpani, on y exploite aussi des carrières, d'un marbre qui ne le cède point, en dureté et en blancheur, au fameux marbre de Carrâra: ce pays abonde aussi en blé,

---

(1) Borch. *Loc. cit.* lett. 13, pag. 34.

en soude, en huile, en coton, et surtout en vins; ceux-ci passent, avec raison, pour les meilleurs de la Sicile. Les Anglais*, qui savent profiter de tout, font ici ce qu'ils font à Lisbonne, à Madère et à Bordeaux : ils accaparent tous les vins du pays; et, par suite de la préparation qu'ils leur donnent, ils parviennent à faire du vin de Marsâlla, un vin qui se vendrait, et se vend effectivement à Londres, pour du Madère de première qualité. Une seule maison anglaise, sous la raison Wood-House et compagnie, est chargée de cette grande entreprise, qui fait à la fois sa fortune et celle de tous les habitans; les ouvriers qu'elle emploie sont, sans aucune espèce de doute, les seuls qui gagnent ici de quoi vivre. Les caves de cette maison sont comme autant de villes souterraines; et l'on ne sait ce qui est le plus digne de remarque, de l'immense quantité des tonneaux qu'elles renferment, ou de l'ordre et de la propreté qui y règnent? Que de branches d'industrie, entièrement négligées, si non même ignorées en Sicile, offrent aux spéculateurs étrangers, des produits précieux, qu'ils vont chercher à grands frais dans les colonies ou dans l'Inde, et qui sont ici sous leur main! car, pour rendre, au centuple, tout ce qu'on voudrait exiger d'elle, la terre de ce pays n'attend que la demande; mais l'attend depuis deux mille ans!

La fertilité naturelle de cette terre confond en en effet, les calculs, et passe tous les exemples connus? il y a tel canton en Sicile, qui, sans

autre culture, que de jeter la semence au hasard, sur un sol hérissé de cailloux et de pierres, et que la charrue n'ouvrit pas depuis des siècles; centuple chaque grain semé. *Assez de glands!* s'écriaient les premiers Grecs, qui vinrent habiter le pays. On sait que la canne à sucre et la vigne croissent ici d'elles-mêmes, et sans aucune ? culture il en est ainsi de tous les arbres fruitiers des autres pays du monde. Le sel, le safran, la cannelle, les épices, le coton, la soude, l'alun, le soufre, l'or, l'argent, le cuivre, le plomb, le fer, le salpêtre, les pierres précieuses, tous les bois de teinture, l'indigo même; tout ce qui croît ailleurs, croît, ou pourrait croître en Sicile! à quoi donc attribuer sa stérilité présente? les ministres napolitains tiennent seuls le mot de l'énigme.

Voyage de Marsalla a Drépanum.

Marsalla est à six lieues de l'ancienne *Drépanum*, aujourd'hui Trâpani; la route qui sépare ces deux villes, longe constamment les bords de la mer d'Afrique; cette route, de même que celle qui va de Mazzâra, à la première de ces deux villes, est une des moins montueuses de tout le reste de l'île. Entre le promontoire Lilybée, et Drépanum, on a successivement en vue, sur la gauche, les îles plus ou moins grandes d'Éguse, d'Hiéra, ou Sâera; de Probantia, Bucîna, ou Favignâna; de Marîttimo, et de Levânzo; vien-

nent ensuite les îles, dites les Salines, et que les anciens connurent sous les noms de Didymes et Thermysies, noms qu'il ne faut point confondre avec deux noms absolument semblables, donnés à deux des îles Éoliennes; et, au reste, la plupart de ces îles furent jadis des volcans. Éguse, ou la Favignâna, est la plus grande de toutes; elle a six lieues de circuit, et deux ports; l'un, du côté de Lilybée; l'autre, du côté de Trâpani. On y voit un château-fort, qui, comme tous ceux élevés dans ces petites îles, est destiné à renfermer les prisonniers d'état; ce qui veut dire ici, comme partout ailleurs, les hommes assez malheureux, pour déplaire à un ministre! Le terrain de cette île produit de très-beau safran: on y remarque un grand nombre de grottes, dans l'une desquelles se trouvent d'assez belles stalactites; l'auteur du dictionnaire géographique de la Sicile, prétend y avoir vu lui-même la farine fossile de Waller. Ce rocher est entièrement calcaire. On y voit aussi une vaste tannerie appartenante à M. Pallavicini, de Gênes, à la famille du quel, l'île appartenait anciennement. L'île, dite le Marittimo, n'a pas plus de trois lieues et demie de circuit; sa forteresse est réservée aux criminels d'état, au premier chef. L'île produit beaucoup de câpres, et surtout d'excellent thym; ce qui attire une grande quantité de mouches à miel, dont les travaux font la principale richesse des habitans de l'île. Levânzo, la plus petite des trois, est entiè-

rement converte de bois, et n'a pas au delà de deux lieues et demie de tour. C'est surtout dans la première de ces îles, je veux dire dans la Favignâna, que se répète, le plus souvent, le fameux et inexplicable phénomène que l'on voit, soit dans la baie de Messine, soit dans quelques autres parties de la Sicile ; phénomène, que les gens du pays connaissent sous le nom bizarre de *Fâta Morgâna*, fée Morgane. Au-dessus de la pointe méridionale de l'île, vers l'heure de midi, au moment où le ciel est le plus calme et le plus chargé d'azur, apparaissent une multitude innombrable de figures fantastiques, qui, rangées en ordre de bataille, se livrent mutuellement le combat, et s'évanouissent ensuite d'elles-mêmes. La plupart des historiens et géographes siciliens, soit anciens, soit modernes, ont parlé de ce phénomène ; l'un de ces derniers (1) a été jusqu'à avancer, que ce spectacle étrange a souvent alarmé la garnison de Trapâni? De tous les voyageurs qui ont écrit sur la Sicile, Borch est le seul, que je sache, qui n'ait rien dit du phénomène en question ; Brydone y croit sans l'avoir vu (2) ; pour moi, qui ne l'ai pas plus vu que lui, il m'est bien permis d'en douter.

(1) Mâssa. *Sic. in Prospet.* Part. 2, pag. 430.
(2) Brydone. *Loc. cit.* lett. 4.

DRÉPANUM.

On ignore entièrement le nom des premiers fondateurs de Drépanon, ville que les Latins nommèrent ensuite Drépanum; et que, par corruption, les modernes nomment eux-mêmes Trâpani. Quant à l'étymologie du nom même, l'histoire qui, dans les temps anciens, emprunta si souvent les couleurs de la fable, c'est-à-dire, les idées superstitieuses du siècle; et qui, plus souvent encore, confondit les faits et les dates; l'histoire, dis-je, remet de nouveau sur le tapis, le vieux conte de la faux de Saturne, qui, de même que le crâne de plus d'un saint de la légende, serait tombée en différens pays. Le lecteur se rappelle peut-être, que le grand Thucydide et une foule d'autre avec lui, nous avaient assuré que la chute de cette même faux, fut l'origine du premier nom de Zancle, donné à la ville de Messine, située à deux cents milles au delà, à l'autre extrémité de l'île? (1) Et voilà que, oubliant leur premier conte, les mêmes historiens nous assurent que la faux en question, tomba perpendiculairement de l'empirée, sur les bords de la mer d'Afrique; et que, du nom de cette faux, la ville bâtie ensuite reçut le nom de Drépanon? Le fait est que la cour-

---

(1) *Voy.* ci-dessus, Tom. I, pag. 171.

bure naturelle du promontoire qui forme le port de l'une et de l'autre ville, est la seule étymologie probable de l'une et l'autre dénominations (1).

Au milieu des ténèbres qui pèsent sur l'origine de cette ville, l'historien Fazzêllo paraît avoir porté quelque peu de lumière : il remarque que, par suite d'une ancienne tradition, et d'une inimitié plus ancienne encore, les modernes habitans d'Érix, nommé aujourd'hui Mont Saint-Julien, ont coutume de donner aux nouveaux habitans de Drépanum, le sobriquet injurieux de Grecs; d'où l'auteur en question tire cette conséquence, assez probable sans doute, que, de même que l'ancienne Érix fut effectivement fondée par les Troyens; l'ancienne Drépanon fut probablement fondée par quelque colonie grecque (2)?

C'est dans le port de cette ville que Virgile a fait aborder son héros; c'est là encore que, selon la fable du poëte, Énée aurait perdu son père (3); c'est enfin à la vue de ce même port, que, sur le point d'engager le combat avec la flotte carthaginoise, P. Claudius Pulcher fit jeter à la mer les poulets sacrés qui avaient refusé de manger; par la seule raison, disait-il, que, s'ils ne mangeaient pas, il fallait du moins qu'ils

---

(1) Le mot grec *zanclos*, signifie faux; *drepanon*, signifie courbé en forme de faux.

(2) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 7, cap. 2.

(3) *Virg. Æneid.* lib. 3 *ad fin.*

bussent! ce jeu de mots lui coûta cher : le consul philosophe fut battu, et les dévots du temps n'en furent ni surpris ni fâchés.

De l'autre côté du port s'élève un roc à pic, au-dessus duquel est construite une petite forteresse fort ancienne, que l'on nomme la Colômbara. J'ignore si l'analogie du nom peut justifier beaucoup le rêve de quelques antiquaires, qui, sans aucune autre espèce de preuves, placent ici le site d'un *Columbarium* ou tombeau, qui aurait dépendu de l'ancien temple de Vénus-Érycine, temple dont je parlerai plus loin? ce qu'il y a de certain, c'est que Fazzêllo n'en dit mot; et qu'en admettant le fait, il n'en serait ni plus ni moins intéressant, vu l'absence totale des restes de cette prétendue tombe.

Drépanum, au rapport de Polybe (1), était déjà assez considérable à l'époque de la première guerre punique, c'est-à-dire, deux cent soixante-quatre ans avant notre ère; le même auteur ajoute même, qu'elle fut d'un grand secours aux Romains, qui en firent une ville consulaire. Pline le jeune et Cornélius Népos en ont parlé de même. Cependant il résulte de l'existence actuelle des anciens murs, que Drépanum ne fut jamais aussi grande que la moderne Trâpani. Au temps de l'historien Fazzêllo, l'empereur Charles-Quint renferma celle-ci dans de nouveaux murs (2), qui n'ont pas

(1) Polyb. *Hist.* lib. 1.

(2) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 7, cap. 2.

moins de deux tiers de lieue de circuit. A cette même époque, on n'y comptait que quatre mille feux (1); le géographe Ortolàni (2) lui donne aujourd'hui vingt-quatre mille trois cent trente habitans; mais le calcul est fort exagéré sans doute. Fazzêllo nous apprend aussi que, pour renforcer d'autant cette côte de la Sicile, Charles-Quint coupa entièrement la petite langue de terre qui, du temps de notre historien, réunissait encore la ville au continent (3).

Dans son état actuel, Trâpani est une des plus belles villes de Sicile; elle est divisée en trois quartiers; ses monumens publics ne le cèdent, ni en nombre ni en élégance, à ceux des premières villes du pays. Les églises, les couvens, soit d'hommes, soit de femmes, abondent ici, comme ailleurs; et si la race sacerdotale vient jamais à manquer dans le reste de l'Europe, il n'est pas ici de ville qui ne puisse la renouveler! par bonheur, une situation favorable au commerce et à l'industrie des habitans, les ressources naturelles d'un sol qui abonde en matières premières, ont protégé jusqu'ici cette ville contre sa fatale influence.

C'est avec juste raison qu'un voyageur moderne avait remarqué, fort long-temps avant

---

(1) Fazzêllo. *Id. ibid.*

(2) *Dizion. Geogr.* art. *Trâpani.*

(3) Fazzêllo. *Loc. cit.*

moi, que l'habitant de cette ville peut être regardé comme le plus laborieux de la Sicile. On ne voit point ici, dit Borch (1), cet essaim de mendians, insectes incommodes, qui, toute autre part, s'acharnent sur les passans, et sous les livrées de l'indigence, se jouant des sentimens dus à la véritable misère, à force d'importunités, extorquent un aliment journalier, qui, en entretenant leur oisiveté, leur rend aussi plus faciles les moyens de se livrer à des désordres qui ne deviennent que trop souvent funestes à la société. Tout le monde est occupé dans cette ville, et le plus misérable trouve, par son travail, de quoi gagner sa vie.

Le commerce de cette ville est, en effet, le plus actif de tout le reste de la Sicile; et il le serait beaucoup plus sans doute, sans les obstacles de tout genre que le gouvernement met ici au progrès des lumières et aux efforts de l'industrie. Si les uns et les autres parviennent parfois à vaincre ces obstacles, ce n'est pas la faute du système; le gouvernement de Naples n'épargne, ni soins, ni dépenses, pour étouffer tout germe précieux, et faire rétrograder le siècle, sur ce malheureux point de l'Europe!

On ne conçoit pas, dit Brydone, qu'un gouvernement, quel qu'il soit, puisse rendre indigent et misérable un pays qui produit, presque sans

(1) *Loc. cit.* Lett. 13, pag. 38.

culture, tout ce qui est nécessaire aux besoins de luxe et de première nécessité. Combien nous devenons vils sous le joug de la servitude! mais, hélas, la pauvreté et l'infortune ont constamment suivi la domination des princes espagnols, dans cet hémisphère et dans l'autre! j'espère, ajoute plaisamment notre auteur, qu'il y aura un enfer pour ces barbares conquérans, et que les habitans du Mexique et de la Sicile auront du moins la consolation de les tourmenter à leur tour? ils se vantent que le soleil ne se couche point sur leurs domaines; mais ils semblent oublier que, depuis que leur état s'est ainsi étendu, ils ne lui offrent dans sa course que des champs stériles, des déserts en friche, et des moines. Tels sont les fruits de leurs conquêtes si vantées; ils devraient bien plutôt rougir d'être éclairés par le soleil; d'autres diraient au contraire qu'il ne se couche point sur leurs forfaits (1).

Cinquante ans d'intervalle n'ont fait que fortifier la vérité de ces remarques; les princes et le gouvernement sont plus durs, plus injustes, plus despotes aujourd'hui qu'ils ne l'étaient à l'époque en question (2); mais qu'aurait dit l'auteur des réflexions précédentes, si, venu en Sicile, au moment

---

(1) Brydone. *A Tour through. Sicily*. etc. Let. 20.

(2) Le lecteur voudra bien se rappeler que ceci fut écrit plusieurs mois avant le changement, si heureux et si nécessaire, arrivé dans le gouvernement d'Espagne.

où j'y suis moi-même, il n'eût pu se dissimuler, que ce n'est plus maintenant à son prince, ni à son gouvernement que l'infortuné Sicilien doit s'en prendre? l'un et l'autre ne font, en effet, qu'user aveuglément des droits que, plus aveuglément encore, l'Angleterre remit en leurs mains! non seulement pendant tout le temps que les Anglais ont occupé la Sicile, ils n'ont rien tenté, ni rien fait pour le bonheur de ce pays, rien pour sa civilisation, rien pour le progrès des lumières, rien enfin pour les mœurs, le commerce, les lettres et les arts; mais, à la même époque où leurs représentans tonnaient encore, dans la tribune, contre le despotisme du tyran de la France; au moment même où l'habitant de l'Afrique venait d'être arraché par eux à ses fers; par eux l'habitant de la Sicile était replongé dans les siens! Je le répète encore : pendant tout le temps que les Anglais ont été maîtres de cette île, ils n'ont rien fait pour elle ni pour ses habitans; et tandis que, pendant le même intervalle, l'Italie nous devait une nouvelle existence, la Sicile ne leur dut rien à eux-mêmes : aucune idée philanthropique, aucune intention généreuse n'avaient fait naître le projet; aucun établissement public, aucune école, aucune manufacture, aucune loi obtenue en faveur du peuple, aucun germe de civilisation générale, n'en a marqué l'exécution; en un mot, les Anglais n'ont tenu la Sicile, que pour assurer, par la force, le malheur et l'asservissement du peuple; et quand

la chaîne a été bien rivée; l'esclave a été remis à son maître; et le geôlier s'est retiré, n'emportant avec lui que la honte!

Tout incroyable que le fait puisse paraître, il n'est pas moins certain que, après avoir jeté des millions à la tête de Ferdinand Ier. et des princes de sa famille, le gouvernement britannique n'a retiré aucune espèce de profit de l'occupation de la Sicile; que sa créance est encore à payer; qu'elle ne le sera jamais sans doute; et qu'après de si grands sacrifices, le commerce de l'Angleterre ne jouit pas même ici de la moindre prérogative, sur celui de toutes les autres nations. Quel était donc le but de cette fameuse entreprise? certes, ce n'était pas le desir de retenir la totalité ou partie du pays occupé? au départ de l'escadre anglaise, la Sicile fut jetée de nouveau, entre les mains de Ferdinand; bien moins encore pouvait-ce être le généreux projet d'améliorer le sort d'une population malheureuse? au départ de l'escadre anglaise, tout fut remis sur l'ancien pied; et le cabinet Britannique qui, de même que l'ancienne Rome, aspire depuis quelque temps à se rendre l'arbitre des querelles élevées entre les peuples et les rois; et qui, comme celle-ci, sème la division et le trouble, parmi les nations étrangères, pour détrôner et rétablir les rois, sous des prétextes plus ou moins plausibles; ce cabinet, dis-je, et conséquemment ses agens, en sont encore à stipuler la plus légère clause, en faveur de l'infortuné Sici-

lien ! L'ambition ni l'humanité n'entra donc pour rien dans cette mesure; une politique de circonstance a tout fait ; de même que le chien de la fable, sans s'attendre à pouvoir la garder elle-même, l'Angleterre s'empara de la Sicile, pour l'empêcher de se jeter entre les mains de la France; et ce qui prouve qu'en agissant ainsi, le cabinet de Saint-James ne consultait, ni l'intérêt du prince, ni l'intérêt du peuple même, c'est que, pendant toute l'occupation, il ne cessa d'abreuver l'un d'humiliation et de mauvais traitemens (1), et que, durant cette même époque, on ne lui vit rien faire pour l'autre?

MONT, VILLE ET TEMPLE DE L'ANCIENNE ÉRYX.

A un tiers de lieue environ de Trâpani, s'élève, fort au-dessus de cette ville, le mont Éryx, si célèbre chez les poëtes et les historiens. Cette montagne est un roc à pic, isolé, et qui, sans cesse battu par les flots de la mer Tyrrhène, les repousse sans cesse vers les côtes de l'Italie. Si l'on en excepte l'Etna, et les Nébrodes (2), l'Éryx dé-

---

(1) Personne n'ignore que les Anglais retinrent longtemps prisonniers le roi et sa femme; l'un, dans son palais à Palerme; l'autre, dans le château de la Favorite, à quelques milles de cette ville.

(2) Les monts Nebrodes, aujourd'hui, Madonies, sont situés entre le Val Mazzâra le Val Demône; ils donnent

passe de beaucoup en hauteur toutes les autres montagnes de la Sicile. Un hiver pour ainsi dire éternel, couvre de neige sa tête, pendant une grande partie de l'année; tandis qu'un printemps également éternel, couvre de fruits, de fleurs et de plantes odoriférantes, tout le reste de ce corps colossal. L'air qu'on y respire est si pur, qu'au rapport de Fazzello (1), il n'est pas rare d'y voir des longévités remarquables; et qu'un grand nombre de gens qui y habitent, parviennent jusqu'à l'âge de cent ans.

Cette montagne fut doublement célèbre, par la ville de son nom, qui en occupait jadis la partie qui regarde la mer Tyrrhène, et surtout, par le temple de Vénus-Érycine. Ce fut au pied de cette même montagne, qu'un an après la perte de son père, qui, comme je l'ai remarqué déjà, était mort en entrant dans le port de Drépanon; ce fut-là, dis-je, qu'Énée, après avoir fui l'infortunée Didon, éleva un tombeau à Anchise, et célébra des jeux, en son honneur (2).

La ville reconnut pour premier fondateur Éryx, fils de Butthus et de Lycaste; la beauté remarqua-

---

naissance aux deux plus grands fleuves de l'île : l'Hymère septentrional, aujourd'hui le grand fleuve; et l'Hymère méridional, connu maintenant sous le nom de *Sálso*, fleuve salé. J'ai parlé de l'un et de l'autre.

(1) *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 7, cap. 3.

(2) *Virg. Æneid.* lib. 5.

ble de sa mère, lui valait le surnom de Vénus, d'où il fut connu lui-même, sous celui de fils de Vénus. Un sentiment de reconnaissance envers la véritable déesse, et peut-être bien aussi un peu de vanité personnelle, lui firent épuiser des trésors à élever ici à la mère de l'Amour, le temple le plus riche et le plus magnifique de tout le reste de la Sicile. Le plan et la construction de l'édifice furent confiés à Dédale d'Athènes, le premier Architecte et sculpteur de son temps. Parmi les choses les plus remarquables sorties de la main de cet architecte, Diodore (1) cite, entre autres, un belier d'or massif, dont Dédale orna l'intérieur du temple; et qui était d'un travail si parfait, qu'il semblait être vivant. A l'époque de la ruine de Troie, Énée visita le temple de Vénus-Éryeine, et l'enrichit encore de présens magnifiques (2). Les Sicules, les Carthaginois et les Romains l'eurent aussi en grande vénération. Ces derniers y placèrent même plusieurs statues d'or et d'argent massif. Une garnison de deux cents soldats fut commise à la garde du temple, pour l'entretien duquel les dix-sept principales villes de Sicile furent annuellement chargées des impôts les plus onéreux (3); mais quoi? les prêtres n'ont-ils donc pas toujours

(1) *Bib. Hist.* lib. 5.

(2) *Id.*, *ibid.* — Thucyd. *Hist.* lib. 6.

(3) Strab. lib. 6.

été les mêmes : quel que fût leur pays, leur croyance et leur nom, ils n'eurent d'autre patrie que leur temple, d'autre loi que leur culte, d'autres soins que leur saint; en un mot, fainéans et oisifs, au milieu de l'activité générale, où ne les vit-on pas toujours vivre seuls, aux dépens de tous!

Au reste, tel fut le penchant des Romains pour le culte de la patronne du temple en question, qu'ils lui en érigèrent deux autres dans leur propre ville; et que le consul, M. Marcellus, d'après l'avis de la Sibylle de Cumes, transporta à Rome la statue même de la déesse, par lui ravie au temple de la ville d'Éryx. C'est dans Athénée et Élien, que Brydone a pris sans doute l'anecdote relative aux colombes, qui, venues par milliers des côtes voisines de l'Afrique, voltigeaient pendant sept à huit jours à l'entour du temple, et le neuvième jour s'en retournaient toutes ensemble; mais je ne sais où cet auteur a puisé les détails, d'ailleurs agréablement racontés, sur le moyen dont se servaient alors les femmes de la petite ville d'Éryx, pour retenir ici cet essaim de colombes; ce moyen consistait à semer autour du temple une certaine graine dont ces oiseaux étaient avides. Cette mesure était fondée sans doute sur l'idée superstitieuse attachée au voyage des colombes, que ce peuple crédule regardait comme les fidèles compagnes de la déesse, et comme lui annonçant son arrivée et son départ. Dès le temps de Tibère, ce

temple menaçait ruine, et fut même restauré par ce prince, à la prière des Ségestins, qui, regardant Énée comme le fondateur de leur ville, se croyaient intéressés à la conservation d'un monument fondé par des Troyens (1). Strabon, auteur contemporain d'Auguste et de Tibère, dit positivement que la ville et le temple étaient abandonnés de son temps (2). D'où il résulte, que si le fait rapporté par Tacite et Suétone est effectivement véritable, il faut nécessairement que la mort de Strabon ait précédé l'époque du règne de Tibère, où ce prince restaura le temple en question? Au reste; il n'existe plus aujourd'hui le moindre vestige, ni de la ville, ni du temple; ce dernier était, à ce qu'on croit, au lieu même qu'occupe maintenant la forteresse moderne dont j'ai parlé plus haut; et cette conjecture ne s'appuie que sur quelques fondemens antiques qui ont été effectivement trouvés dans ce lieu; et particulièrement un fragment de mosaïque, qu'on suppose avoir appartenu au pavé de ce même temple (3); et enfin, une inscription latine, qui portait : *Dédié à la déesse Vénus-Érycine*, et qui fut découverte du temps de Fazzêllo (4).

---

(1) Tacit. *Annal.* lib. 4. — Sueton. *In Tiber.*
(2) Strab. *Geog.* lib. 6.
(3) Fazzêllo. *De Reb. Sic.* Dec. I, lib. 7, cap. 3.
(4) *Id.*, *ibid.*

Après avoir été, pendant tant de siècles, sous la protection de la mère de l'Amour, Éryx et sa montagne changèrent enfin de patron; et saint Julien succéda à Vénus ! un changement aussi remarquable fut fondé sur un événement qui ne l'était pas moins : au temps de la guerre des Normands et des Maures, au moment même où ceux-ci pressaient le plus vigoureusement la ville défendue par le comte Roger; saint Julien, armé de pied en cap, apparaît tout à coup sur les murs (1); l'aspect du saint fantôme glace de terreur l'infidèle, qui, laissant là le siége, lève le camp, et disparaît. Au reste, il n'y a rien en cela que de très-ordinaire; car, *quel temps fût jamais plus fertile en miracles?* le siècle et le site en furent gros!

J'ai dit qu'il ne restait plus rien, ni du temple ni de la ville ancienne; on me fit remarquer, cependant, dans l'enceinte de la nouvelle ville, quelques misérables ruines qui passent pour leur avoir appartenu : ces ruines consistent en plusieurs fragmens de colonnes abattues, soit à l'entrée de la forteresse, soit auprès de l'église de la Magdelaine; puis, dans la place de Saint-Julien, une inscription grecque, et au-dessous, entièrement encombrée de terre, de ronces et d'épines, une ancienne cavité, que les gens de la ville prétendent avoir été le puits du temple de Vénus-Érycine.

---

(1) Fazzêllo. *De Reb. Sic. Loc. cit.* — Pasqualîno. *Dizion. Etymolog.* Art. *Mônte di Trâpani.*

M. le baron de Riedesel qui, comme Borch le remarque fort bien, tout rempli de la lecture de Moschus et de Théocrite, voyait des Chloris et des Hylas, où un homme, moins porté vers les illusions poétiques, n'eût vu que des bergers fort sales, et des bergères très-peu *sentimentales;* M. le baron, dis-je, au sujet du temple en question, suppose que l'idée d'adresser, ici plutôt qu'ailleurs, un culte particulier à Vénus, pourrait bien avoir tiré son origine de la beauté des femmes qui l'habitaient jadis (1)? Dieu me garde de soupçonner quelque exagération dans les remarques dont notre voyageur appuie ici son système! son livre est déjà vieux; les choses ont pu changer depuis. Je voudrais encore moins m'exposer à blesser l'amour-propre de toutes les *belles personnes* qui existent sans doute dans la ville en question; et je ne doute pas, qu'il n'en soit plus d'une dont la beauté *puisse faire la fortune;* je veux croire qu'elles sont toutes *aussi blanches qu'une Allemande ou une Anglaise*, et qu'elles joignent, *à ces teints éclatans*, de grands yeux noirs les plus pleins de feu, *avec des profils à la grecque;* mais, quand j'aurai cru à tout cela, le moyen de l'assurer aux autres, s'il est vrai, qu'à l'exception des yeux noirs, les miens ne sont tombés sur aucune de ces personnes si blanches, sur aucun de ces teints éclatans, en un

(1) Riedesel. *Voyage en Sicile.*

mot, sur aucun de ces profils à la grecque? j'aurai joué de malheur, sans doute; car il m'est bien prouvé que M. le baron les a vus!

TRAPANI OU MODERNE DRÉPANUM.

La ville de Trâpani est, selon moi, une des plus jolies villes de Sicile. Sans offrir aucun monument très-remarquable, elle en a cependant d'assez beaux. Comme toutes celles du pays, et comme celles de Naples même, ses églises sont plus surchargées d'ornemens que décorées d'une manière convenable; elles présentent, au premier coup d'œil, comme autant de vastes boutiques pleines de brillans oripeaux; c'est la Vénus du statuaire grec: ne pouvant les faire belles, l'architecte les fit riches! Borch assure (1) que, de son temps, les étrangers ne savaient où se loger ici, faute d'auberges; il y en a aujourd'hui, comme dans toutes les principales villes de l'île; et, malgré une lettre de recommandation donnée par une princesse, pour un prince, notre auteur ne serait plus réduit maintenant à dormir dans son spéronare (2).

Toutes les remarques de cet auteur, sur le commerce et l'industrie des habitans de cette ville,

---

(1) *Loc. cit.* lett. 13, pag. 48.

(2) Petit bâtiment à voile et à rames, dont on se sert sur les côtes de la Sicile.

sont encore aussi exactes qu'elles l'étaient de son temps; au lieu donc d'y renvoyer le lecteur, j'aime mieux en profiter moi-même, et les mettre ici sous ses yeux.

Les salines de Trâpani, dit-il (1), sont assurément les plus belles du monde, et peut-être les plus grandes; ce qui m'y a plu surtout, c'est la propreté avec laquelle on recueille le sel; cet objet est trop considérable pour la ville, pour qu'elle n'ait pas fait des dépenses proportionnées aux produits. Tous les marais salins sont pavés de larges pierres plates, et toutes les prises d'eaux sont revêtues d'argile battue à force; tous ces marais, de figure carrée et joints ensemble, forment un échiquier très-agréable à la vue; et les greniers à sel, voisins de là, parfument la campagne d'une odeur safranée, qui est celle de l'acide marin qui s'exhale, et charge l'air de ses particules en dissolution, dans ce moment de l'évaporation par le moyen de l'eau, à qui l'air sert de dissolvant. Les Trapanais sont très-adroits et très-courageux: eux seuls, jusqu'à présent, ont entrepris la pêche du corail (2), et vont chercher ce zoophyte, jusqu'en Barbarie, sur

(1) Ces salines sont situées à peu de distance de la ville; entre celle-ci et le mont Saint-Julien, dont j'ai parlé plus haut.

(2) Les pêcheurs de Messine leur disputent avantageusement aujourd'hui ce commerce assez peu productif. *Voy.* ci-dessus, Tom. I, pag. 248.

les côtes de la terre de Labour, et dans le golfe de Tarente. C'est ce qui a donné lieu à cette opinion, que l'on faisait une pêche abondante de corail sur les côtes de Trâpani ; mais celui qu'on y trouve (1), est de peu de valeur, et n'y croît qu'en petite quantité (2).

Le même auteur remarque ici, qu'encouragés par quelques succès, et surtout par la connaissance qu'ils ont de ces mers, les Trapanais avaient demandé au roi, l'agrément de faire des courses sur les Barbaresques, avec des bâtimens armés et équipés à leurs frais, en payant toutefois une rétribution annuelle ; puis il ajoute, que cette proposition était trop avantageuse, pour ne pas mériter l'approbation du ministère, qui, selon lui, n'aurait tardé à la donner que pour mieux assurer le succès de l'entreprise? Si le fait est vrai, comme tout porte à le croire, on ne peut qu'admirer la prudence des ministres napolitains : plus de quarante-neuf ans se sont écoulés, entre la demande en question, et le succès de la requête ; et pour peu qu'il en faille encore autant, pour *mieux assurer* ce succès ; jamais entreprise de ce genre n'aura été *mieux assurée* !

Quant à la pêche du thon, une des princi-

---

(1) La pêche du corail se fait, entre Trâpani, et la petite île Saint-Élie.

(2) Borch. *Loc. cit.* Lett. 13, pag. 36 et suiv.

pale branches du commerce de cette ville, outre que les détails qui y sont relatifs, sont trop généralement connus, pour me croire obligé d'en parler, je ne l'ai point vue moi-même, et je ne saurais en rien dire; je remarquerai donc seulement, qu'elle se fait au mois de mai, et qu'on la dit très-productive.

C'est à Trâpani, dit encore Borch (1), que s'est retrouvée l'ancienne gravure sur pierre, perdue dans les siècles de barbarie et d'ignorance; c'est dans la même ville que s'est conservée la sculpture et la mosaïque en pierre dure et en marbre, dans un goût semblable à celle de Florence, mais dans une exécution plus grande. La proximité des carrières de marbre et d'albâtre facilite ici aux ouvriers la facture de mille brimborions et joujoux d'enfans, dont les vaisseaux anglais et hollandais enrichissent les foires d'Allemagne.

L'auteur dont je tire ces remarques cite ici deux artistes fameux, Typa et Mazzariêlli, auxquels serait due, selon lui, la découverte de l'art de graver sur les coquilles et le corail. Le fait est que cette découverte fut premièrement et exclusivement due à Jean Anselme Typa; qu'ensuite, elle fut perfectionnée par ses deux fils, André et Albert. Quant à Mazzariêlli, je doute qu'il fût de cette ville, ou du moins, son nom n'est point cité dans

(1) *Loc. cit.* pag. 39.

les biographies siciliennes. Au reste, cet art n'est plus aujourd'hui le partage exclusif des artistes de cette ville; et tous les graveurs italiens imitent maintenant les camées et les pierres gravées, sur la nacre et le corail. On peut en dire autant de la gravure, sur cette espèce d'albâtre à couches de différentes couleurs, qui se trouve aux environs de Trâpani, et que les naturalistes connaissent ici sous les différens noms de *cotonîno incarnâto*, et *piêtra incarnâta*, de sa teinte couleur de chair; les ouvrages qu'on peut en faire, s'exécutent partout aujourd'hui; et même, beaucoup mieux que dans cette ville.

VOYAGE DE DRÉPANUM
A PALERME.

Les vingt-cinq à trente lieues qui séparent Trâpani de Palerme, en suivant la route la plus directe, [c'est-à-dire, celle de Castellamâra, Alcamo et Montreâle] me parurent les plus longues et les plus ennuyeuses de toutes celles que j'eusse encore faites; parce que, outre que cette route n'offre rien de très-curieux, je l'avais déjà faite en partie, lors de ma première excursion de la capitale de la Sicile, à Ségeste (1).

Castellamare.

La petite ville de Castellamâra fut le seul objet nouveau pour moi; et Dieu sait, si cet objet serait effectivement digne de remarque, sans la tradition qui place ici l'Emporium, ou port de Ségeste, dont les ruines et le fameux temple sont situés à plusieurs milles au delà, dans l'intérieur des terres. Ce misérable port n'offre rien de curieux, si ce n'est une assez grosse thonière, à quelque distance de la ville; son commerce de cuirs, de morues et autres poissons salés, ne contribue pas peu à augmenter la saleté et la puanteur de la ville. La nécessité où je fus d'y passer la soirée et la

---

(1) *Voy.* ci-dessus, Tom. I, pag. 124 et suiv.

nuit, fut pour moi une des plus grandes tribulations du voyage.

SERMON SICILIEN.

NE sachant trop à quel saint me vouer, au milieu de tous ces pêcheurs, et, en moins de quelques minutes, ayant déjà parcouru toute la ville, je regagnais tristement le bouge où l'on m'avait logé, lorsque je reconnus mon hôte, qui sortait précipitamment de chez lui, avec un gros chapelet à la main. La vue de l'instrument mystique, joint à l'air cafard de mon homme, me rappelle que c'est un jour de dimanche; sur la demande que je lui fais, il m'apprend qu'il va à l'église, entendre le R. P. Cristôforo Squarciasênno, de l'ordre des Ignorantins, le plus fameux prédicateur de Palerme, et qui doit prêcher sur l'hospitalité. Depuis le temps que je parcours le pays, que je traite avec toutes les classes, ce mot-là me frappe pour la première fois; fort content de savoir qu'il existe dans le dictionnaire de la langue; et non moins curieux de connaître le sens qu'on lui donne en Sicile; je me décide à entendre le sermon; et je suis mon homme, à l'église.

Après un fort long préambule, dans lequel le R. P. Squarciasênno écorcha en effet tous les Pères de l'Église, il aborda enfin son texte, de la manière suivante :

« Vous saurez donc, mes T. C. F., qu'à l'époque

du dernier voyage que J.-C. ✠ fit en Sicile, il fut reçu, avec les douze apôtres, par un brave et pauvre aubergiste de la ville, que les hérétiques nommaient Panormus, et que les chrétiens ont toujours nommée Palerme. Vous saurez aussi, mes T. C. F., que ce brave et pauvre aubergiste était aussi pieux que grand joueur d'échecs. Vous saurez enfin, mes T. C. F., que, par suite du pacte secret que les soldats de Néron l'hérétique, tyran de Syracuse, avaient conclu avec le diable ✠, je veux dire avec l'esprit malin ✠, le premier et le plus obstiné de tous les hérétiques; que ces soldats, dis-je, lui gagnaient, en quelques parties, tout ce qu'ils dépensaient chez lui. J.-C. ✠, avec les douze apôtres, vint loger un jour chez cet homme, qui les traita comme des princes; et, quand on en vint au moment de payer, quand l'hôte demanda de l'argent, J.-C. ✠, et les douze apôtres lui donnèrent leur bénédiction! Notre homme la reçut en véritable catholique; mais, en véritable aubergiste, ignorant à quelles gens il avait à faire, il insista sur le paiement de son mémoire; car, comme disent saint Mathieu et Sancho, il faut rendre à César ce qui appartient à César, et toute peine mérite salaire. Or, vous saurez, mes T. C. F., que, selon l'usage de la primitive Église, J.-C. ✠, et les douze apôtres n'avaient pas le sou dans leur poche; qu'ils parcouraient le monde avec une veste de poil de chameau, une ceinture de cuir autour des reins, et un bâton à la

main. Plus rusé que les autres, saint Pierre fut le premier à apprendre à notre homme le nom de celui qu'il avait reçu. Alors, mes T. C. F., le pieux et brave aubergiste trouva tout simple de n'être pas payé ! il se confondit en excuses, et se borna à supplier saint Pierre de lui faire octroyer deux grâces, de son patron ; ces deux grâces étaient : 1°. le salut éternel de son âme ; 2°. le don de gagner toujours aux échecs. Je vous laisse à penser, mes T. C. F., si notre divin Sauveur ✠ lui refusa ni l'un ni l'autre ? et, d'ici, vous voyez l'excellence du marché conclu par l'aubergiste : il était sûr d'être à jamais sauvé ; il était sûr, aussi, de gagner toujours aux échecs, le double de ses mémoires ! il le gagna en effet ; rattrapa fort au delà de ce que lui devaient les soldats de Néron, l'hérétique ; et devint aussi riche, qu'il avait été disetteux ! Mais le diable ✠, mes T. C. F., le diable, frère aîné de la Mort, supplia celle-ci de le débarrasser de ce rude adversaire, qui discréditait son métier ; et la Mort saisit l'aubergiste au collet, au moment même où il donnait l'échec et mat ! C'était là, mes T. C. F., c'était là où l'esprit malin ✠ l'attendait ! il veut se saisir de son âme ; mais ne craignant rien pour lui-même, le rusé aubergiste fait semblant de temporiser ; et lui propose de jouer le salut ou la damnation de douze autres ? Le diable ✠ se donna de garde de refuser la partie ; il joua, fut maté, et livra à regret les douze âmes qui, avec celle de l'aubergiste, prirent la route du paradis !

L'aubergiste frappe à la porte, exhibe son passeport, et passe. Quant aux autres, saint Pierre ne veut point en entendre parler, et fait même tant de bruit, que pour en connaître la cause, J. C. ✠ se transporte sur le lieu. Alors, mes T. C. F., prenant aussitôt la parole, l'aubergiste s'écrie : « Seigneur, faites aux autres, ce que vous voudriez qu'on vous fît : je vous reçus chez moi, avec vos douze apôtres : recevez-moi chez vous, avec ces âmes que j'ai sauvées ! L'argument était sans réplique ; J.-C. ✠ n'y répliqua point; et l'aubergiste eut gain de cause. Telle fut pourtant, mes T. C. F., telle fut la récompense de ce brave et pieux aubergiste ; pour l'hospitalité par lui donnée à J.-C. ✠, pendant son voyage en Sicile ; imitez vous-même sa conduite ; accueillez l'étranger ; ne le pressurez pas ! »

Ce sermon, dont la fin valait son pesant d'or, parut fort édifier l'auditoire, et particulièrement mon hôte, qui, dès le soir même, me présenta le mémoire le plus gréco-arabe, que j'eusse encore eu à payer !

Retour a Palerme et a Naples.

Deux jours après, j'arrivai de nouveau à Palerme, où l'attente du vaisseau sur lequel j'avais embarqué mon bagage à Catane, puis, ensuite, les vents contraires, m'arrêtèrent, pendant quelque temps ; enfin, je quittai la Sicile ; et après

une traversée aussi pénible et aussi longue, que celle qui m'y avait conduit, avait été heureuse et courte; le bâtiment qui me portait, entra dans un des ports de la première partie de notre petit globe; car, n'en déplaise encore aux géographes anciens et modernes, comme aussi aux plus graves historiens, c'est à Naples, en effet, que commence et finit l'Europe.

CONCLUSION

DU VOYAGE CRITIQUE A L'ETNA.

Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Au mois de février dernier, je laissai Parthénope et Palerme gouvernées comme de coutume, avilies comme de droit, malheureuses comme de raison.

Quelques mois se sont écoulés, et déjà Parthénope et Palerme se relèvent aussi fières et aussi glorieuses que je les avais vues honteuses et avilies (1).

---

(1) Cet événement fut connu de tout Paris, dès le 17 juillet, au matin : la nouvelle fut confirmée le jour même, par une foule de lettres particulières, qui se rapportant toutes, sur les faits, les dates et le nom des acteurs de ce grand drame politique, ne laissaient aucun doute, quant à la vérité des faits : cependant le 18 et le 19 s'écoulèrent, sans que aucun journal pût apprendre à la France, ce que la France savait aussi-bien que les ministres mêmes; et ce ne fut que le 20, que la Commission de Censure [car Paris est, pour le moment, ce que

Menichini, Morelli, Pèpe, Filangièri, Carascósa et Campo-chiaro ont paru : ils ont retiré leur patrie de dessous les ruines du vieux monument d'oppression ; la Grande Grèce et la Sicile sont rendues à la liberté ; la ville de la Sirène et celle des Phéniciens ont imité le noble exemple de leurs frères d'Amérique et d'Espagne; Naples et Palerme ont échappé, enfin, aux machinations politiques, à l'influence étrangère, au pouvoir monstrueux des prêtres, au despotisme agonisant ; l'étincelle du feu électrique a passé du Vésuve à l'Etna ; et l'ancien serf de Sicile, n'a rien à envier aujourd'hui, à l'heureux citoyen de Naples !

La justice le veut ; l'humanité l'exige ; la nécessité le prescrit : la plus belle colonie du globe doit en être la plus heureuse.

Naples était encore naguère !] ; ce ne fut, dis-je, que le 20, que cette Commission permit, à cet égard, l'émission pure et simple d'un timide *on dit*. Une fois le grand mot lâché, on ne vit pas d'inconvénient à en laisser échapper quelques autres ; les baillons furent provisoirement retirés ; et le MONITEUR même [*o res miranda !*], le MONITEUR ouvrit enfin sa large bouche ; et dans la partie *Non-Officielle* de sa feuille de vérité, nous apprit, le 21, ce que nous savions le 17 ! ce fait suffisamment remarquable, pourra trouver sa place dans les Fastes de la Censure ; et je le consigne ici, pour valoir ce que de raison.

Dans le courant de cet ouvrage, j'ai souvent insisté, sur les chances très-probables d'un changement prochain, dans un mode de gouvernement dont la marche opposée à celle du siècle, est devenue partout un fardeau honteux et pesant; mes vœux allaient alors au-devant des faits; mais aujourd'hui que la Sicile est libre; qu'un nouveau Timoléon a brisé ses vieilles entraves; que, sur le buste de Menichini, la patrie reconnaissante doit graver :

EXTINCTORI TYRANNICÆ;

un des derniers témoins de ses récentes disgrâces, je ne serai pas le dernier à me réjouir de son nouveau bonheur! assez et trop long-temps, les princes auront régné, par la grâce de dieu, ou le droit de leurs armes : il est temps qu'ils se plaisent à régner, par l'aveu et l'amour de leurs peuples; mais, n'en déplaise à leurs conseils perfides [leurs seuls et uniques ennemis], aucun d'eux n'y parviendra plus, qu'en imitant le noble exemple de Louis Dix-Huit et des deux Ferdinands.

Paris, le 25 *juillet* 1820.

FIN.

TABLE DES ARTICLES

DU SECOND VOLUME.

L'astérisque * qui suit l'article, indique les planches enluminées et inédites, des sites et des monumens dont il est parlé à la page 470 du premier volume.

FIN DE LA TABLE DES ARTICLES DU SECOND VOLUME.

AUTEURS CITÉS.

AMÎCO [le P.]. *Catânia illustrata.*—*Son Lexique de la Sicile.*—Ses annotations à l'ouvrage de Fazzêllo, *de Rebus Siculis*.

Ammian Marcellin. *Historiarum libri* 17.

Antonin. *Itinerarium*. Amstelodami, 1687.

Athénée. *Deipnosaphistarum*.

Aulu-Gelle. *Noctes Atticæ*.

Bérose. *Fragment de son Histoire, dans le Recueil d'Annius de Viterbe.*

Bion. *Voyez* Moschus.

Bîscari [Don Ignace Paternò, prince de]. *Viâggio per tutte le Antichità della Sicîlia*. Seconda Edizione. Palermo, 1817.

Boccône. *Musêo di Fîsica*.

Bonânni. *Delle Antîche Siracûse*. Palermo, 1777.

Bonfiglio. *Histôria di Sicîlia.*

Bongiovânni. *Guida per le Antichità di Siracûsa.*

Borch [le comte de]. *Lettres sur la Sicile, écrites en* 1777, etc. Turin, 1782.

Borêlli. *Historia et Meteorologià Incendii Ætnei, anni* 1669.

Brydone [Patrick]. *A Tour through Sicily*, etc. Londres, 1772. — *Voy. aussi la Traduction française du même ouvrage.* Paris, 1776.

Buffon. *Histoire Naturelle.*

Capodiêci [Joseph-Marie]. *Antîchi Monuménti di Siracûsa*, etc. Siracûsa, 1816. — *La Vérità in Prospétto*. Messîna, 1818.

Carrêra. *Memôrie Stôrici di Catânia.*

Cicéron. *Opera omnia.*

Ciùra. [Don Luc Antoine la]. *Memória sull'antíca Eubèa, oggi Licodìa.*
Cluverius. *Sicília Antiqua.*
Dante. *La Divìna Comèdia.*
Denon. *Voyage Pittoresque des Deux-Siciles.*
Dickinson et Gourbillon. *L'Angleterre et les Anglais, ou Petit Portrait d'une grande Famille.* Paris, 1817.
Didyme. *Ses Traités, dans le Recueil de Mingarélli.* Rome, 1764.
Diodore de Sicile. *Bibliothecæ Historicæ libri* 15.
Dion Cassius. *Historia Romana.*
Dolomieu [le command.]. *Catalogue des Produits de l'Etna — Journal de Physique*, 1774.
Elien. *Historia varia.*
Ennius. *Fragmenta.*
Eusèbe. *Chronica.*
Eustachius. *Ses commentaires sur Homère et sur la géographie de Denis.*
Fallàndo [Ugon]. *Stória di Sicília.*
Fazzèllo. [Thomas]. *De Rebus Siculis.* Panormi. 1558.
Ferràra [François]. *Descriziòne dell' Ètna*, etc. Palermo, 1818.
Florentines [les], ou *Lettres Critiques sur Dante*, *avec une imitation de* l'*Enfer*, ouvrage inédit.
Florus [L. Annaeus]. *De Gestis Romanorum.*
Gemmellàro [Marius]. *Memória dell' Eruziòne dell' Etna, avenùta nell' anno* 1809. Messìna, 1809.
Gourbillon [Joseph Antoine de]. *Voyez* FLORENTINES, ou LETTRES CRITIQUES SUR DANTE. *Voyez aussi* DICKINSON.
Grossis. *Catania Sacra.*
Hamilton [C. W.]. *Campi Phlegraeï.*
Haüs [le Marquis]. *Descriziòne del Témpio*

di Giôve Olimpico, ricavâta dal Sâggio di esso sul Témpio e la Stâtua di Giôve, in Olimpïa. Palermo, 1814.

Hérodote. *Historia.*

Hésiode. *Poëmata.*

Homère. *Opera omnia.*

Lampride, *dans le Recueil:* HISTORIA AUGUSTA.

Logotêta [Joseph]. *Gli Antíchi Monuménti di Siracûsa*, etc. Napolì, 1786.

Lucain. *Pharsalia.*

Macrobe. *Saturnalia.*

Manuel *du Voyageur en Italie.* Milan, 1818.

Maravîgna. *Tâvole Sinôttiche dell' Etna.* Catânia, 1811.

Mâssa [le P.]. *La Sicília in Prospettíva.* Palermo, 1708.

Mauròlico. *Historia Sicula.*

Mela [Pomponius]. *De Situ orbis.*

Minâsi [Antoine]. *Ses Cartes Topographiques de l'Écueil et de la Baie de Scylla.*

Mirabêlla [Vincent]. *Dichiaraziône della Piânta dell' antiche Siracûse, e di alcune scelte medaglie di esse* etc. Napolì, 1613.

Mirône. *Descriziône de Fenômeni nell' Eruziône dell'* 1787.

Moïse. *Sa Genèse.*

Mongitôre [Antoine]. *Bibliôtheca Sicula, sive de Scriptoribus Siculis.* Panormi, 1708. —*Sicília Ricercâta.*

Moschus. *Opera cum Bione.*

Nibby [Antoine]. *Itinerârio delle Antichità della Sicília.* Roma, 1819.

Orose. *Historia.*

Ortolâni [Don Joseph-Emmanuel]. *Nuôvo Dizionârio geogrâfico, Statístico, e Biogrâfico della Sicília antíca e modérna.* Palermo, 1819.

Ovide. *Opera omnia.*
Pancrâzio [le P.]. *Antichità di Girgénti.*
Pasqualîno. [Michel] *Vocabulário Siciliáno, etimológico, italiáno e latíno.* Palermo, 1785.
Pausanias. *Descriptio Greciæ.*
Philotheus. *Ætnæ Topographia.*
Pîrri. *Ses Notices sur l'Église de Catane.*
Pline. *Historia Naturalis.*
Plutarque. *Vitæ Parallelæ.*
Polybe. *Historia.*
Pomponius Mela. *Voyez ce dernier mot.*
Procope. *De Bello Gothorum et Palermitarum.*
Pyndare. *Opera omnia.*
Recûpero. *Historia dell' Etna.*
Rîcolo. *Acque Minerâli di Sicîlia.*
Ryedesel. Ses *Voyages.*
Salluste. *Historia.*
Sénèque. *Opera omnia.*
Silius Italicus. *Poemata.*
Silvâggio. Ses *Colloques sur son Voyage.*
Spallanzâni. *Viággi alle Due Sicîlie.* Pavia, 1792.
Strabon. *Geographia.*
Stace [P. Papinius]. *Poemata.*
Suétone. *Vitæ* XII *Imperatorum.*
Théocrite. *Opera.*
Thucydide. *Historia.*
Tite-Live. *Historia Ròmana, sive Annales.*
Transactions Philosophiques *de la S. R. de Londres.*
Trogue Pompée. *Historia Universalis.*
Valère Maxime. *De Factis Memorabilibus.*
Virgile. *Opera omnia.*
Zannôni. *Sa Carte de la Sicile.*

FIN DE LA TABLE DES AUTEURS CITÉS.

TABLE

GÉNÉRALE

DES MATIÈRES.

Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe, la page.

(1) C'est par erreur que cette page est cotée 387.

FIN DE LA TABLE RAISONNÉE DES MATIÈRES.

Ouvrages qui viennent d'être mis en vente chez le même libraire.

Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe, par Bigland, traduit par Mac Carthy; 3 forts vol. in-8°.; 21 fr., et 25 fr. par la poste.

Théâtre de ville et de société, par M. Vernes de Luzes; 2 vol. in-8. 12 fr.

Histoire de la révolution de l'Amérique espagnole, 1 vol. in-8. avec une belle carte; 6 fr. et 7 fr. 50 c.

Abel, ou *les Trois Frères*, par Ch Pougens, de l'académie des inscriptions et belles-lettres. 1 vol in-12. Papier fin, 3 fr., et 3 fr. 50 c. franc de port. — Papier vélin, 6 fr., et 6 fr. 50 par la poste.

Campagne de 1815, *ou* Relation des opérations militaires qui ont eu lieu en France et en Belgique, pendant les cent jours, écrite à Sainte-Hélène, par le général Gourgaud. 1 vol. in-8 avec carte; 4 fr. 50 et 5 fr. 50 c.

L'Angleterre et les Anglais, par M. de Gourbillon; 3 vol. in-8. Paris, 1817. Prix, 15 fr. et 19 fr. *franco*.

La Macédoine libérale, *ou* Faits, événemens, récits, anecdotes, saillies, naïvetés, maximes, contes, etc., etc. 1 vol. in-12, orné de deux belles gravures. Prix, 3 fr. 75 c. et 4 fr. 50 c.

Biographie des enfans célèbres, etc., ouvrage destiné à l'instruction et à l'amusement de la jeunesse de l'un et de l'autre sexe. 2 forts vol. in-12, beau papier, ornés de 12 jolies gravures. Prix, 8 fr., et 9 fr. 50 c. franc de port.

La Chronique des champs de bataille, *ou* la Bravoure française en action, recueil d'actes héroïques, etc., etc., par M. de P. 1 vol. in-12. Prix, 3 fr et 3 fr. 50 c.

Dictionnaire de l'ancien régime et des abus féodaux, *ou* les Hommes et les Choses des neuf derniers Siècles de la Monarchie française; par M. Paul D*** de P***; un fort vol. in-8. beau papier. Prix, 7 fr. 50 c., et 9 fr. franc de port.

Les quatre ages, seconde édition, suivie de la Complainte au Zéphyre, par Ch. Pougens. 1 vol. in-18. Imp. de P. Didot, pap. fin, 1 fr. 50 c., et 1 fr. 75 c. franc de port. — Papier vélin, 3 fr., et 3 fr. 25. par la poste.

H8

